

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI  
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES  
OFFERTE CONJOINTEMENT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI,  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
ET L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

PAR  
DAVID POMERLEAU

L'*ETHOS* DANS L'*ACTIO* DU  
CONTEUR FRED PELLERIN

LES SEPT ÉPREUVES

FÉVRIER 2017



## RÉSUMÉ

Ce mémoire est constitué de deux volets dont le premier porte sur l'artiste québécois Fred Pellerin et s'intéresse à l'*ethos* dans l'*actio* du conteur, alors que le second consiste en un conte intitulé : « Les Sept Épreuves ». Le premier volet se divise en trois chapitres qui se concentrent exclusivement sur l'art du conteur Fred Pellerin et sa manière de faire revivre des légendes dans un registre familial et rempli d'émotions destiné au grand public. Il s'agit d'exposer sa mise à profit singulière de la tradition orale du folklore québécois et notamment à travers l'évocation pittoresque qu'il fait de son village de Saint-Élie-de-Caxton, une municipalité du Québec située dans la MRC de Maskinongé en Mauricie. L'analyse porte sur les représentations plutôt que sur le texte seul, de manière à rendre compte des stratégies déployées sur scène, et donc de l'*actio*, en explicitant les principaux motifs éthiques et pathémiques qui visent à faire passer le spectateur du rire aux larmes.

Le second volet s'inspire librement des techniques de Fred Pellerin, mais en les appliquant cette fois à la composition plutôt qu'à la représentation. L'enjeu consiste à s'imprégner de son *ethos* coloré et de ses stratégies langagières pour donner du relief au récit, c'est pourquoi le personnage principal est affublé d'un trouble qui l'amène à parler de manière décalée. L'histoire s'articule autour d'une famille éclatée, et raconte comment le protagoniste part à la recherche de sa mère en compagnie d'un acolyte. On cherchera en vain une adéquation exacte entre la problématique explorée en première partie et l'histoire qui suit, mis à part le fait (et ce n'est pas tout à fait un hasard) qu'il s'agit d'un conte qu'on a voulu émailler d'humour, colorer d'inventions verbales et investir de candeur. Il faut y voir un hommage très libre, davantage qu'une entreprise d'imitation. Chaque conteur doit trouver sa propre voix : voici, en toute humilité, la nôtre.

## REMERCIEMENTS

J'adresse mes remerciements à ceux qui m'ont été d'une aide monumentale lors de la rédaction de ce mémoire.

En premier lieu, mes louanges vont à M. Vaillancourt, professeur au département des arts et lettres, pour les judicieux conseils, l'appui, le temps et la patience dont il a fait preuve.

Je remercie également Mme Marie-Line Duchesne, orthopédagogue de métier et conjointe, pour l'accompagnement, la lecture, la correction des épreuves et la *cartographie du Pays d'Éole*.

## TABLE DES MATIÈRES

L'ETHOS DANS L'ACTIO DU CONTEUR FRED PELLERIN .....	8
INTRODUCTION.....	8
1 – L'ETHOS ET LE PATHOS DANS LA PERFORMANCE SCÉNIQUE.....	12
1.1 – L'ethos dans la mise en scène.....	13
1.2 – Le pathos chez le spectateur et l'orateur .....	24
1.3 – L'actio qui agit comme médiateur entre les deux parties.....	29
2 – L'ACTIO DANS LES ENTREVUES TÉLÉVISUELLES : FRED PELLERIN EST-IL UN PERSONNAGE ? .....	36
2.1 – Au Québec.....	37
2.2 – En Europe (France, Suisse et Belgique) .....	45
CONCLUSION .....	48
BIBLIOGRAPHIE .....	52

LES SEPT ÉPREUVES .....	56
CARTOGRAPHIE DU PAYS D'ÉOLE .....	58
PROLOGUE.....	60
CHAPITRE UN : CONFLITS .....	64
CHAPITRE DEUX : DÉPART .....	69
CHAPITRE TROIS : PUIITS .....	74
CHAPITRE QUATRE : OASIS .....	77
CHAPITRE CINQ : BRIGANDS.....	81
CHAPITRE SIX : ÉGLISE.....	87
CHAPITRE SEPT : EUCLIDE.....	93
CHAPITRE HUIT : SARAH.....	96
CHAPITRE NEUF : LABYRINTHE .....	105
CHAPITRE DIX : PRIEURÉ DES SOUPIRS .....	111
ÉPILOGUE .....	119

# **L'ETHOS DANS L'ACTIO DU CONTEUR FRED PELLERIN**

## **INTRODUCTION**

Le Québec est doté d'une abondance de ressources en artistes scéniques. Pour y gagner la faveur des spectateurs, les artistes doivent se démarquer en optant pour une couleur différente, en recourant à une formule qui sort de l'ordinaire et en créant de nouveaux styles, souvent par métissage ou hybridation; on n'a qu'à penser à l'humour absurde, à la popularité du *slam* (schelem de poésie), aux contes urbains, etc. Dans un milieu où l'offre est pléthorique, la création originale peut quand même passer inaperçue et n'obtient pas toujours le succès escompté. Observer, analyser et tenter de décortiquer ce qui permet à un artiste comme Fred Pellerin de se démarquer à long terme s'avère d'autant plus pertinent qu'il s'agit de rendre justice à un talent et une intelligence hors normes. Or, aucune étude approfondie n'a encore été consacrée à son œuvre et il nous semble utile de souligner ici son mérite, par une première ébauche posée en pierre d'assise. En marge de la production littéraire institutionnelle, Fred Pellerin est un artiste scénique dont les spectacles font revivre, avec une vivacité et une prégnance exceptionnelles, les légendes des villageois de Saint-Élie-de-Caxton ayant vécu au XX<sup>e</sup> siècle. Si nous laissons à d'autres le soin d'établir sa biographie, on ne saurait passer outre, pour mieux situer notre propos, les circonstances de son entrée dans le métier.

Fred Pellerin a amorcé sa carrière comme guide touristique à Saint-Élie-de-Caxton à bord d'une carriole tirée par un tracteur de ferme. De cette façon, il acquiert son expérience et développe l'art de persuader par les contes (se disant lui-même : « conteux »).

Et ils sont trente milles chaque été à faire le voyage [...] l'audioguide « Fred le raconte » collé sur l'oreille à faire le tour du village sur un chariot tiré par un tracteur. Le même chariot, le même tracteur avec lesquels tout a commencé. [...] C'est bien sur ce chariot que Fred

Pellerin a pris conscience de son talent de conteur, qu'il est devenu, comme il le dit lui-même, « *conteur par mégarde* ». <sup>1</sup>

À la suite de cette expérience, il fut bientôt invité à raconter des histoires à la bibliothèque de son village, dans de petites salles, qui se transformèrent progressivement en grandes salles de spectacle. Au moment de la rédaction de ce mémoire, la compilation de son œuvre totalise cinq spectacles (devenus cinq volumes), deux films et trois albums de chansons.

Notre réflexion part de l'intuition que cet artiste charismatique, qui a ravi un public s'étendant à l'ensemble de la francophonie, utilise d'une manière très spéciale les ressources de la rhétorique. À travers l'étude des stratégies relatives à l'*ethos*, au *pathos* et à l'*actio*, et par l'analyse d'un corpus essentiellement performatif, nous nous proposons d'illustrer les particularités de son rapport à la littérature orale. Il s'agira d'identifier le *modus operandi* de Fred Pellerin en tenant compte des différentes modalités de production qui vont de l'écriture à la mise en scène et jusqu'à la représentation télévisuelle afin de mieux comprendre l'art du conteur. <sup>2</sup> Au moment où nous entreprenons nous-même l'écriture d'un conte, il apparaît opportun de nous interroger sur les techniques employées pour séduire le public avec autant d'efficacité. Quels sont les mécanismes, volontaires ou non, dissimulés derrière l'œuvre et le personnage ? <sup>3</sup> Nous verrons que l'image qu'il donne de lui-même est au cœur de sa stratégie narrative et rend d'autant plus crédible son action scénique.

Le premier chapitre se divise en trois segments et s'intéresse aux aspects de la scénographie employés pour faire vivre aux spectateurs toute une gamme d'émotions, à travers la connivence que le conteur établit et entretient à dessein. D'entrée de jeu, on

---

<sup>1</sup> Sébastien Langevin, (2010), « Fred Pellerin, conteux et poète québécois », *Le français dans le monde*, n° 372 (novembre-décembre), p. 4.

<sup>2</sup> « La rhétorique est le produit d'une certaine société. Sans doute a-t-elle pu mettre au jour des traits universels du langage, de la communication, de la logique ou de la psychologie [...] Mais le milieu dans lequel elle est née et auquel elle a dû s'adapter lui a aussi donné des traits particuliers et éventuellement changeants. [...] et si l'évolution de la *technè rhétorikè* résulte en grande partie d'un développement interne, elle doit aussi certaines de ses inflexions à des variations dans l'environnement institutionnel et culturel. » (Françoise Desbordes. *La rhétorique antique : L'art de persuader*, Paris, Hachette supérieur, 1996, p. 38.)

<sup>3</sup> « Persuader, cela veut donc dire d'emblée, de la part de celui qui parle, une attention particulière à l'auditoire, une façon d'utiliser le discours pour obtenir quelque chose que l'auditoire est en principe libre de refuser. » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 11.)



tentera de caractériser l'*ethos* coloré de Fred Pellerin à travers les éléments qui le composent, et notamment son habillement, son langage pittoresque et ses chansons rythmées, à la manière d'une « Soirée canadienne » d'antan. Il s'agira ensuite de faire ressortir les appels au *pathos* et comment Fred Pellerin entreprend de jouer sur les cordes sensibles de l'auditoire. Enfin, nous envisagerons l'*actio* dans son ensemble, laquelle agit comme médiateur entre les deux parties (orateur/spectateur) tout en supportant inévitablement l'*ethos* et le *pathos* de l'artiste.

Le second chapitre tentera d'appréhender par l'analyse rhétorique, en autant que faire se peut, la part du jeu d'acteur dans la *persona* du conteur dans le but de montrer jusqu'à quel point il demeure ancré dans son personnage et exploite les mêmes procédés que sur scène lors d'entrevues écrites et télévisées, que ce soit au Québec ou en Europe. L'enjeu ne sera pas d'épiloguer une énième fois sur le *Paradoxe sur le Comédien* (Diderot) et de se demander s'il ressent les émotions qu'il joue, mais plutôt de mettre en lumière son aptitude à renoncer aux artifices lorsque les circonstances le commandent.



# 1 – L'*ETHOS* ET LE *PATHOS* DANS LA PERFORMANCE SCÉNIQUE

Fred Pellerin travaille depuis des années à faire découvrir son monde imaginaire et développer son style unique. Face à son auditoire, il élabore une image de conteur, construite pièce par pièce, comme s'il s'agissait d'agencer les morceaux d'un casse-tête que l'on découvre sans avoir une idée préalable de son point d'aboutissement. Il ne s'agit certes pas d'un orateur conventionnel, cependant sa mise à profit des dimensions éthique et pathémique du langage n'est pas sans convoquer les principes clés de la rhétorique classique, ce qui, en retour, nous invite à revisiter ses performances à l'aune de cette approche méthodologique. Car la rhétorique n'est pas seulement art du discours, elle est aussi une science analytique et ce sont ces deux dimensions qui seront prises en compte ici. Il s'agira d'examiner, d'une part, les stratégies oratoires déployées par Fred Pellerin et, d'autre part, comment celles-ci opèrent en considération des principes de la rhétorique classique. Précisons-le d'emblée : il ne s'agit aucunement d'inférer que Fred Pellerin a étudié la rhétorique, mais plutôt d'employer la rhétorique pour analyser ses performances.

Comme tout orateur soucieux d'atteindre ses objectifs, Fred Pellerin, dans son désir de divertir par les contes, doit adapter son discours en fonction de son auditoire. Le succès d'une telle entreprise passe nécessairement par la complicité qu'il faut établir et maintenir avec le public à chaque spectacle<sup>4</sup>. Or celle-ci dépend en grande partie du caractère du locuteur, ce qui correspond en rhétorique à l'*ethos*, l'image qu'il construit et

---

<sup>4</sup> La rhétorique est l'étude du langage en tant qu'objet d'échange contrôlé. C'est la capacité de persuader par l'entremise de l'éloquence, « c'est-à-dire un système organisé de connaissances permettant d'atteindre un but pratique [...] elle [la rhétorique] envisage la parole en tant qu'elle est en situation, prononcée à un moment précis, par une personne précise, à l'intention d'un auditoire précis ». (*Ibid.*, p. 31, 38.) Dans la préface de son édition de la *Rhétorique* d'Aristote, Jean Lauxerois précise que : « Le discernement (*phronesis*), l'excellence (*arètè*) et la bienveillance (*eunoïa*) sont explicitement requis à hauteur de cette éthique primordiale, indispensable à toute persuasion. » (Aristote, *Rhétorique*, Paris, Pocket, p. 25.)

qu'il projette<sup>5</sup>, et dont les différentes composantes sont envisageables en tant que « preuves éthiques », arguments qui donnent à voir implicitement les qualités morales de l'orateur, certaines étant conventionnelles, tels le discernement (*phronesis*), l'excellence (*arètè*) et la bienveillance (*eunoïa*), d'autres étant plus individuelles, singulières, voire originales, mais qui participent de la même entreprise de séduction. Le présent chapitre s'intéressera donc à l'*ethos* discursif du conteur de manière à en dégager les particularités et le mode opératoire, en considération du langage, de la mise en scène, des décors, bref de tous les éléments constitutifs de l'*actio* (terme qui renvoie à la performance oratoire, à la forme que prend le discours dans sa livraison) spécifique aux spectacles de Fred Pellerin.

## 1.1 – L'*ethos* dans la mise en scène

### a) Langage

Si, pour Aristote, la qualité première du discours oratoire consiste dans le recours à une « bonne langue<sup>6</sup> », Fred Pellerin ne semble guère se soucier, quant à lui, du bon usage. Il utilise de nombreuses astuces pour façonner son personnage de « conteux », jouant avec les mots, le débit de parole et les inflexions de sa voix. Son utilisation du langage va à rebours des prescriptions de la rhétorique puisqu'il choisit délibérément de briser les règles de la langue française, souvent à des fins humoristiques, mais également de manière poétique, comme pour célébrer la beauté de la langue. Il lui arrive, par exemple, d'interrompre son discours et de ne pas terminer ses phrases. Dans son spectacle intitulé *Comme une odeur de muscles*, il évoque une sécheresse de quinze ans. L'indice de feu était tellement élevé qu'il n'était plus permis de fumer dans la Mauricie entre Trois-Rivières et La Tuque, à neuf mètres de la région. Fred Pellerin explique alors que les gens devaient cesser de fumer ou

---

<sup>5</sup> Afin de gagner le respect et l'écoute de l'auditoire, l'orateur se doit de paraître honnête, crédible et spontané dans son discours. Le cheminement de l'orateur est basé sur l'entreprise de persuasion : ses faits et gestes ainsi que son image doivent soutenir l'efficacité de son discours et améliorer la perception que la foule a de lui. Aristote affirme que l'éthique est le moyen de persuasion le plus puissant. « La disposition éthique de l'orateur a une force de persuasion, lorsque le discours est prononcé de telle manière que l'orateur inspire confiance : car nous faisons plus rapidement plus grande confiance aux gens de bien ». (*Ibid.*, p. 45.)

<sup>6</sup> « Une bonne langue assure la clarté requise, parce qu'elle contribue à la rigueur des connexions logiques, à l'exactitude du lexique, au refus des équivoques, au bon usage des genres et des nombres ainsi qu'à la qualité de la ponctuation. » (*Ibid.*, p. 29-30.)

chiquer du tabac. « Y chiquaient de nicoch... de la nico... de la chose<sup>7</sup> ». En voulant parler de la nicotine, il tient pour acquis que le spectateur terminera la phrase de lui-même. Tout se passe comme si, lors de la livraison, le conteur s'était fourvoyé dans ses paroles en cherchant le mot nicotine et qu'un trou de mémoire soudain aurait abouti à ce résultat.

Il lui arrive également de créer de nouveaux mots, parfois en jouant simplement avec l'ordre des lettres. Au tout début du même spectacle (*Comme une odeur de muscles*), pour expliquer que les histoires lui proviennent de sa grand-mère, présentée comme étant analphabète, il met la table pour la blague à venir en expliquant qu'elle ne sait pas lire et qu'un livre, c'était déjà beaucoup trop pour elle; il en vient à la qualifier sur scène d'« analphabétiste » (analphabète). Afin de décrire la technique utilisée par sa grand-mère, il utilise l'expression : « escoue » (secoue). L'« escoue » signifie qu'à chacune des fois que la grand-mère brasse le livre, l'histoire à l'intérieur se mélange et que, pour ce conte-ci, elle lui avait donné une bonne « escoue ». Fred Pellerin définit l'« escoue » plus de trois fois et lui attribue des synonymes pour être certain que l'auditoire ait bien compris le sens du terme. Parfois il tronque les mots : « croqueviller » (recroqueviller). Parfois il jumèle des mots comme au retour de l'entracte lorsqu'il parle d'architecture, mais n'étant pas certain de la nature exacte de la chose, il invente un mot, pour introduire la construction de l'église : « anarchitecture » (architecture). Cette façon de faire accentue l'effet humoristique, comme en témoignent les nombreux rires qu'il suscite, et amplifie les distorsions de l'histoire qu'il raconte.

Le détournement du bon usage ne se situe pas seulement à l'échelle du mot, car il arrive aussi que le conteur modifie les expressions familières et donc des syntagmes plus complexes. Dans l'exemple suivant, la blague est préparée pendant plusieurs minutes, il s'agit du point culminant de la parenthèse humoristique sur l'Église. Le crucifix étant trop grand pour la porte après la construction de l'église, ils ont dû le tordre pour qu'il passe dans l'embrasement. Depuis ce temps-là, le crucifié penche vers l'avant (il s'apitoie) : « y s'apitoie sur son socle » (s'apitoyer sur son sort). Il renchérit une fois de plus sur

---

<sup>7</sup> Tous les exemples dans ce paragraphe sont tirés des spectacles : *Comme une odeur de muscles* (2008) et « *L'Arracheuse de temps* » (2010) de Fred Pellerin.

l'anecdote en expliquant qu'au mois d'août, en raison de l'humidité, le Christ s'apitoie beaucoup plus. On remarque ici que le jeu de mots n'est pas gratuit puisqu'il réinvestit inversement l'idée en racontant par la suite que, en décembre, le Christ se redresse avec la chaleur du chauffage. L'astuce qui consiste à intégrer au discours des expressions familières retravaillées ne semble pas se borner au seul cadre narratif du conte. Pour justifier ses dires par rapport au grand incendie qui ravagea Saint-Mathieu-du-Parc, il confirme qu'il s'est référé aux archives du journal *le Nouvelliste* à Trois-Rivières et rappelle ainsi à l'auditoire : « je parle pas dans mon chapeau » (parler à travers son chapeau). Cet adage connu de tous revêt un sens nouveau avec l'image mentale générée d'un homme qui parle à son chapeau, ce qui ne manque pas de provoquer l'hilarité. Certaines phrases créées de toutes pièces par l'auteur confinent à l'absurde, transformant en jeu de mots sonores une expression connue (comme on le verra à nouveau plus loin, en traitant de son recours à l'homonymie approximative). Ainsi, en parlant de la Stroop (Mme Stewart Troop), pour signifier qu'elle avait un bon œil pour viser avec une carabine, Fred Pellerin utilise l'expression « un œil de larynx » (œil de lynx) se permettant de modifier cet élément de manière loufoque même si c'est un élément important sur lequel il devrait rhétoriquement insister, car ce sera le point culminant du métaconte au final.

Un autre procédé humoristique très usité chez Fred Pellerin, et qui provoque une réaction par la déconstruction des attentes que peut susciter la langue française, consiste à subvertir les expressions convenues, c'est-à-dire ponctuer les faits présentés par des méprises orales sur des formules ancrées dans nos mémoires lexicales collectives, en jouant avec la sonorité anticipée par l'auditoire. La langue parodiée, souvent mise à l'honneur dans les contes de Fred Pellerin, témoigne de codes et de procédés discursifs permutés en fonction de leur phonétique. L'artiste multiplie les jeux de mots fondés sur l'homonymie approximative : en énumérant des médicaments qui font rajeunir les personnes âgées (eau de jouvence), ou en se moquant d'un produit naturel bien connu, « Glucojanine » (Glucosamine). La fusion d'un prénom (Janine), appartenant habituellement à la tranche d'âge des personnes âgées, avec un produit naturel (Glucosamine) destiné à l'usage des gens que l'âge avancé rend plus vulnérable confirme l'astuce derrière l'apparente méprise.

Se joint à la sémantique de la blague, la sonorité amusante des deux consonnes [ j ], sans oublier l'accent mis par le conteur, qui s'amuse à le répéter à plusieurs reprises. Tout devient prétexte à calembour, et même les titres d'œuvres connues, comme vers la fin de son petit intermède sur le barbier (Méo le coiffeur du village), qu'il surnomme « le Barbier de Sévices » (*Le Barbier de Séville*). Cette expression prend tout son sens, car Méo sera désigné ensuite, pour le reste du spectacle et dans les prochains à venir : le « Décoiffeur ». En ce qui a trait à la description du rouleau de parchemin caché dans l'église, qu'il nomme : « papier russe » (papyrus), il s'agit d'un terme qu'il semble utiliser uniquement dans l'objectif de faire rire les gens. Dans ce cas-ci, l'utilisation à valeur péjorative de ces noms communs fait peut-être référence à la pauvreté des paysans dans la Russie communiste de l'époque. La phonétique renvoie également à « rustre » par l'allure vieillotte de la sorte de papier en question. Ces délires lexicaux, qui transforment la narration en spectacle, témoignent d'une volonté constante de surprendre et de captiver l'attention.

Dans un discours, l'énumération est un procédé d'amplification qui sert la compréhension jusqu'à un certain point; après quoi, elle peut prendre une tournure humoristique. À partir du moment où elle est volontairement exagérée, elle détourne l'attention du propos, suscitant l'amusement par son effet de crescendo, accentué par la tonalité de la voix de l'orateur et par le grotesque des termes qui s'y rattachent. Fred Pellerin aime employer des énumérations polysémiques exagérées. Alors qu'il raconte un drame vécu par la belle Lurette, il fait une courte parenthèse pour décrire la tuyauterie sous l'évier, puis fait un retour en force avec l'énumération surchargée pour qualifier les pleurs de la jeune femme : « Pis là a braille : a se déverse, a se déluge, a se démanche, a s'écope, a s'épanche pis a s'écluse. » L'ampleur de l'émotion vécue est soulignée par la surenchère des synonymes, organisée en gradation et accentuée encore davantage par une voix de plus en plus soutenue ainsi que par une gestuelle exagérée. L'amplification chez le conteur ne sert pas seulement à traiter de l'émotion, elle est également utilisée afin de rendre les images mentales du public plus colorées, vivantes et expressives. Lorsqu'il parle du personnage de « la Mort » que la belle Lurette rencontre dans un charnier, Fred Pellerin

souligne la description de ce personnage important dans le conte. Il s'emporte une fois de plus : « une vieille bonne femme vertrusque, ancestrale, une vieille ancestrale de hiéroglyphe, une hiéroglyphe, une vieille hiéroglyphe de Kheops [...] une fossile, une vieille fossile de carbone quatorze, si c'est pas quinze, une mômie, une vieille mômie déroulée ». L'image de la femme (« la Mort »), est desservie par cette énumération sans fin provoquant des ajouts à la figuration mentale progressivement, mot par mot, jusqu'à l'apothéose d'une momie nue (sans bandage), une image affreusement puissante, toutefois différente d'une tête à l'autre. Dans ce cas-ci, le discours-spectacle exprime davantage une volonté d'exagération, accentuant certains éléments pertinents du discours (émotions, métaphores et imagerie mentale) sur lesquels le conteur semble appuyer de manière stratégique.

On pourrait accumuler les exemples pendant bien des pages encore, mais il convient de s'interroger aussi sur ce qui motive ce recours systématique à un langage erroné, truffé de mots qui ne se prononcent plus de la même manière aujourd'hui ou qui n'ont tout simplement jamais existé. Par langage erroné, on entend bien sûr ce qui est délibérément conçu dès l'écriture par l'auteur et qu'il convient de qualifier de syllepse. On retrouve deux sortes de syllepses, mais celle qui revient abondamment chez Fred Pellerin correspond à la forme grammaticale. Il s'agit du non-respect volontaire de la grammaire. Des erreurs de ce genre se produisent régulièrement dans la bouche de tout un chacun, dépendamment du niveau de langage de la personne en question, parfois sans nécessairement s'en rendre compte, en vertu du principe qu'elles rendent la communication orale plus aisée. Cette façon de parler et l'utilisation de ce langage familier, parsemé d'erreurs grammaticales, est constamment présente dans l'univers de Fred Pellerin et vise à accentuer le caractère humoristique : « C'est que la matière des spectacles de celui qui a toujours "soif de se faire raconter une histoire" est là, dans cette parlure : "*Je fais juste voler des mots dans la bouche et la parlure des vieux.*"<sup>8</sup> » Cette combinaison participe d'une stratégie de rapprochement avec le public et s'exprime d'entrée de jeu dans certains titres de ses spectacles, permettant au spectateur de se créer une image avant même d'avoir assisté à la

---

<sup>8</sup> *Op. Cit.*, Sébastien Langevin, p. 5.



représentation (*ethos* prédiscursif) : *Comme une odeur de muscles, Il faut prendre le taureau par les contes, L'Arracheuse de temps, De peigne et de misère*. Cette quête de proximité précède donc aussi la représentation. Face à cette pratique inhabituelle, il convient de se demander pourquoi le locuteur choisit à dessein de s'éloigner de la correction linguistique et de l'*ethos* attendu du professionnel au risque de compromettre son image. Nous postulons que la réponse à ce questionnement ne se retrouve pas seulement dans une visée humoristique, mais qu'elle aspire surtout à générer et à entretenir un lien de proximité entre lui-même et son auditoire afin d'autoriser les écarts et tous les débordements.

### **b) Capter la bienveillance**

La complicité avec le public n'est pas l'affaire exclusive de l'*ethos* : encore faut-il savoir éveiller les sympathies afin de mettre l'auditoire dans sa poche et donc recourir à des procédés pathémiques. Le succès grandissant de Fred Pellerin atteste du fait que le public l'a adopté comme tel et lui a donc accordé sa confiance. Pour parvenir à ses fins, on pourrait dire en termes rhétoriques qu'il a su faire preuve d'*arété* (excellence), en se montrant simple, humble, sincère et direct, d'*eunoia* (bienveillance), en suscitant la sympathie par ses apartés et ses commentaires amicaux à l'adresse du public.<sup>9</sup> Partant, la proximité entretenue entre le conteur et son auditoire autorise l'apostrophe et les commentaires taquins. À titre d'exemple, pour appuyer ses explications sur les habitudes d'une mouche, il taquine ironiquement l'auditoire avec l'expression de son cru : « t'étudieras cet été ». Dans le même ordre d'idées, lorsqu'il parle du charnier, il lance : « je vas pas t'expliquer toutes les mots ». Il s'empresse aussitôt de montrer qu'il plaisante en expliquant le terme en question, pour ne pas s'aliéner son auditoire, mais pour renforcer plutôt la connivence nécessaire au déploiement du spectacle.

Dans les deux spectacles analysés pour ce mémoire, il est possible d'observer deux moments où le conteur s'étonne lui-même et en vient à montrer qu'il semble ne plus

---

<sup>9</sup> « Quant aux orateurs, ils inspirent confiance pour trois motifs : au-delà des éléments de la démonstration, ce sont les seuls motifs pour lesquels nous accordons notre confiance; ces motifs sont le discernement, l'excellence et la bienveillance. » (*Op. Cit., Aristote*, p. 128.)

comprendre l'ensemble de ses délires poétiques : « je comprends pas tout ce que je dis, moi aussi ». Dans le premier cas, la réplique suit un moment humoristique où il lance des termes faussement poétiques pour désigner la catastrophe d'un jeu de dame tombé au sol et, dans le second cas, après un moment humoristique en parlant de ses aventures dans le grenier de sa grand-mère. Il est intéressant de noter que Fred Pellerin utilise cette astuce comique dans les deux spectacles environ au même moment (à trente minutes du début). Puisqu'il l'emploie à au moins deux reprises, on peut penser qu'il s'agit d'une réplique planifiée et destinée à intervenir à point nommé. Les rires dans la salle prouvent que ces commentaires sont reçus positivement et qu'ils mousseront d'autant plus la connivence entre l'artiste et son public. La blague en question, de nature à discréditer sa propre préparation, suggère la spontanéité mais n'exclut pas la préméditation.<sup>10</sup> Elle participe d'une mise en scène qui vise à susciter la bienveillance dans la manière d'annoncer une structure non-linéaire et spontanée du spectacle en cours, ce qui relève d'un paradoxe intéressant et qui consiste à mettre en scène un moment où l'orateur ne semble pas suivre de mise en scène.

Tout communicateur public doit prendre en compte les moyens de favoriser la connivence avec l'auditoire. Cette complicité sert de « lubrifiant de la communication » en permettant une marge de manœuvre plus grande à l'orateur et en facilitant l'adhésion à son propos par l'auditoire. À cet égard, Fred Pellerin aime jouer sur le sentiment d'appartenance en utilisant le nom de la ville visitée comme un surnom pour son public. Il attire l'attention de l'auditoire sur le sujet des hommes forts au Québec. Évoquant celui bien connu de Louis Cyr, il demande l'avis de la salle à savoir si elle le connaît. Il répète à de nombreuses reprises « Louis Cyr » avant de demander : « Ça te sonne-tu une cloche Montréal?<sup>11</sup> ». Il tient pour acquis que le lien établi avec les spectateurs lui permet ce

---

<sup>10</sup> « Au départ, le *rhêtor* est simplement et ponctuellement le citoyen qui prend la parole en public, nullement un orateur de profession ou un théoricien de l'éloquence [...] certains obtenaient plus aisément que d'autres l'assentiment de l'auditoire. En un sens, il y a une rhétorique dès lors que la pratique du discours cesse d'être spontanée, mais se prépare, se médite, ou même, simplement, est accompagnée d'une conscience attentive à ce qu'on est en train de dire, quand, en somme, le souci de l'efficacité (orienté vers l'auditoire) l'emporte sur le besoin de s'exprimer (suscité par ce dont on parle). » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 11-12.)

<sup>11</sup> Tous les exemples dans ce paragraphe sont tirés des spectacles : *Comme une odeur de muscles* (2008) et *L'Arracheuse de temps* (2011) de Fred Pellerin.

commentaire un peu frondeur. À l'opposé de nombreux artistes scéniques (tels des musiciens et des humoristes), Fred Pellerin semble le faire de manière affectueuse et complice. Une autre manière d'illustrer ce fait est qu'il surnomme le public, le désignant tel un seul spectateur, par le nom de la ville en question, comme il l'a fait à l'occasion d'un spectacle donné à Rivière-du-Loup (vendredi 13 juin 2014). Progressivement, il en vient à modifier ce surnom en le répétant à quelques reprises. Lorsqu'il énumère tout ce qui est nécessaire pour la construction d'un village, reprenant l'expression : « le plus vieux métier du monde », il demande à l'auditoire : « Je ne sais pas si tu utilises cette expression toi... mon petit Rivière-de-Loup<sup>12</sup> » en parlant du métier de coiffeur, pour ensuite le surnommer « mon loup » tout simplement pour les deux tiers restants du spectacle. Il est difficile d'imaginer un groupe de musique ou un politicien utiliser un pronom possessif pour désigner un lieu ou une salle de spectacle de cette manière, tandis que dans la bouche d'un conteur, le phénomène de rapprochement prend tout son sens : « en s'adressant ainsi à l'auditoire, le conteur crée une métonymie, puisqu'il substitue au groupe de spectateurs le nom d'une ville et celui d'une salle de spectacle qu'il associe à ce qu'il présume être un lieu de provenance.<sup>13</sup> » Ce procédé renvoie bien sûr au pathos, plus précisément au principe de la *captatio benevolentiae*, mais il participe également de l'ethos puisqu'il contribue à donner une image favorable du conteur.

Fred Pellerin utilise également des chansons à répondre ainsi que des chansons rythmées qui incitent le public à participer au spectacle, l'incluant telle une chorale et renforçant, par le fait même, le lien de familiarité. Il va, une fois de plus, à l'opposé des prescriptions rhétoriques, et notamment celles de Quintilien.<sup>14</sup> Par contre, dans le cas du conteur, ce sont des moments où il profite de l'occasion pour se moquer gentiment de l'auditoire. À la fin de son premier conte (à vingt minutes du début du spectacle), il clôt avec une chanson à répondre et comme l'auditoire ne peut anticiper la nature de ses

<sup>12</sup> *De peigne et de misère*, Fred Pellerin. Vendredi 13 juin 2014, 20 h 00, Centre culturel de Rivière-du-Loup.

<sup>13</sup> Chantal Cardinal, (2010), *Lecture pragmatique de trois contes québécois contemporains* : « *Jos Gallant* » d'André Lemelin, « *Ti-Pinge* » de Joujou Turenne, « *L'entrain à vapeur* » de Fred Pellerin, (mémoire de maîtrise, Université de Montréal), p. 118.

<sup>14</sup> « [Quintilien] est intraitable sur un point, l'interdiction absolue du chant et de la danse ». (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 146.)

attentes, il ne répond pas. Alors Fred Pellerin arrête la chanson pour préciser : « Ç't'à répondre [rires], j'étirais, j'ai dit y vont venir, mais là là y'était trop tard, fait que [...] j'ai dit de la marde m'as essayer [...] si tu réponds pas, y'a rien [...] c'est gênant pour tout le monde<sup>15</sup> ». Cette manière de faire amène très certainement les gens à répondre avec enthousiasme lorsqu'il entame véritablement la chanson, lui conférant un esprit participatif et enjoué. Étant donné que c'est le début de la représentation et qu'il s'agit de la première chanson de la soirée, il cherche l'approbation comme l'orateur dans l'exorde de son discours. En outre, il fait, une fois de plus, la morale au spectateur en plus de le tutoyer. Après l'histoire de l'incendie à Saint-Mathieu-du-Parc, un village « rival » de Saint-Élie-de-Caxton, Fred Pellerin s'amuse à parler contre les gens de ce village en particulier, créant un moment de complicité avec le public dans lequel il « dénigre » avec humour les habitants d'un village voisin. Il prend une pause pour donner son point de vue personnel sur le feu qui a ravagé St-Mathieu et les gens qui n'ont pas eu l'« intelligence » de s'assurer :

Moi, là, j'vas te l'dire, j'ai une tolérance dans ben des domaines, là, mais le domaine de l'assurance... En tout cas... Mais qu'y s'assurent... Y disent : c'est bohème... Ça pas rapport... C'est le... bohème. J'ai rien contre le faite que tu soyes bohème, mais assure-toi pareil ! [Rires] Moi la nuit, des fois chus en 'tite boule, pis j'me dis : "Y s'assurent pas... Ben qu'y brûlent! [Rires] J't'après me pomper... mais en tout cas..."<sup>16</sup>

L'auditoire se met donc dans sa peau, car lui aussi vit avec des villages rivaux et des voisins ou des gens qui ne sont pas assurés. La moquerie sert ici à renforcer la connivence. On remarque par ailleurs qu'il sort régulièrement du conte pour susciter l'attention de l'auditoire par le même biais. Ces extraits renvoient aux spectacles *Comme une odeur de muscle* et *L'Arracheuse de temps* où, chaque fois, une mise en contexte précède le conte. Dans le premier cas, il se présente sur scène dans un état de nervosité apparente et semble attendre l'approbation de l'auditoire. Une fois le premier rire obtenu, il débute en indiquant : « je pars là » : « Les histoires que je raconte, Montréal [...] m'a décoller...

---

<sup>15</sup> Fred Pellerin, *Comme une odeur de muscles*, 2008.

<sup>16</sup> *Ibid.*

attends un peu... je pars là! Ça c'est une mise en contexte, c'est pas le conte...<sup>17</sup> » Quant à l'amorce du spectacle de *L'Arracheuse de temps*, elle est également hors-norme, car après dix-sept minutes, le conteur dit que « ce n'est seulement qu'une mise de contexte » et il explique que ce n'est pas le conte en soi, titillant alors l'attention de l'auditoire : « m'a commencer parce que là on verra pas le boutte, y vont arriver au boutte des bobines.<sup>18</sup> » Il l'appuie également d'un sourire complice à la salle, accentué d'un rire taquin. Le public est déjà captivé après seulement quelques minutes, si l'on se fie à la réaction manifeste (rires) suscitée chez l'auditoire qui atteste du fait que Fred Pellerin commence en force. Ce nonobstant, l'ensemble des artifices, tels que le chant et les apartés au public, ne prime jamais en temps et en nombre sur le propos de son discours, c'est-à-dire que sa finalité n'est pas seulement d'amuser, mais d'entrer en relation avec son auditoire.

### c) Costume et décors

Chez un conteur, l'*ethos* a un peu la même fonction que chez un politicien, car les deux doivent se vendre, que ce soit pour gagner des votes ou pour vendre des billets de spectacle. Toutefois, le conteur n'utilise pas ce savoir rhétorique de la même manière que le politicien, puisqu'il innove et brise les conventions, non seulement langagières, mais aussi vestimentaires. Ainsi, Fred Pellerin n'arrive pas sur scène vêtu d'un veston et d'une cravate en arborant la dernière coupe de cheveux en vogue dans le milieu artistique, tels un lecteur de nouvelles ou un animateur d'émission de variétés. Il est plutôt affublé d'une tenue décontractée, portant un pantalon à carreaux, un chandail uni ou rayé, une paire de lunettes du style d'Harry Potter ou de Woody Allen, arborant une coupe de cheveux « en broussailles ». Un petit détail peu commun est à noter : il porte un anneau à l'oreille gauche. Cette tenue vestimentaire, donnant parfois l'impression au public que le conteur est présent sur scène en « pyjama », contrevient aux conventions de l'*ethos*, puisqu'une personne qui se montre devant un auditoire en « p'tit jama » (pour utiliser son langage) projette, en principe, l'image irrévérencieuse d'une personne paresseuse. Par cette tenue

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Fred Pellerin, « *L'Arracheuse de temps* », 2010.

non conventionnelle, Fred Pellerin semble tester les limites de l'*ethos* puisqu'il compromet sa propre crédibilité. Mais compte tenu de la faveur dont il jouit auprès du public, force est d'admettre que cette *negligentia diligens*, ou nonchalance délibérée, n'entache en rien son image, bien au contraire!

En spectacle, la scène n'est pas truffée d'accessoires encombrants.<sup>19</sup> D'ordinaire, lors d'un spectacle de Fred Pellerin, on retrouve une vieille chaise berçante en bois franc ou un simple tabouret, un microphone et une guitare, ce qui constitue une recette simple, mais gagnante à tout coup, puisque ce sont des objets qui représentent un ancrage familial dans la majorité des familles québécoises. Fait à noter dans les spectacles étudiés : dans *Comme une odeur de muscles*, le décor est composé simplement d'une lampe avec vieil abat-jour blanc, d'une chaise de bois droite, d'un étui de guitare et sa guitare, ainsi que du micro sur pied. Dans *L'Arracheuse de temps*, le matériel utilisé est : un piano, une guitare et son étui, une chaise de bois droite et une mandoline. L'auditoire peut alors se représenter Fred Pellerin dans sa propre réalité, tel un membre de sa famille dans le confort de son propre foyer, avec ses proches. Il peut maintenant consommer le spectacle (le conte) en toute tranquillité et dans les meilleures conditions d'écoute possible. L'addition de tous ces facteurs permet à Fred Pellerin de générer un certain état d'esprit chez le spectateur. Même s'ils sont hors norme sur le plan de l'*ethos*, sa tenue vestimentaire et son langage coloré contribuent à accroître son pouvoir de persuasion, dans la mesure où il s'agit d'instruments de séduction.<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup> À ce sujet, Quintillien désapprouve la surutilisation d'artifices en général, en l'occurrence scéniques. « [...] l'orateur ne doit pas non plus rechercher des effets qui éclipseraient le contenu de son discours. » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 146.)

<sup>20</sup> « La persuasion est une figure de séduction amoureuse! » (*Ibid.*, p. 11.)

## 1.2 – Le *pathos* chez le spectateur et l'orateur

### a) Bienveillance pathémique

À la lumière de ce qui précède, puisque l'on vient d'évoquer la notion de « séduction », il est approprié d'expliquer à présent le concept de *pathos*, pour tenter d'éclairer la relation entre Fred Pellerin et son auditoire.<sup>21</sup> En dehors du discours strictement argumentatif, c'est par le biais des émotions que la persuasion s'opère. Pour en tirer parti, l'orateur possède de multiples ressources et il peut choisir, par exemple, de faire des blagues pour alléger l'atmosphère et entrecouper le spectacle par des moments de rire. Dans l'espoir de séduire l'auditoire, il n'a d'autres choix que de jouer sur les passions en le stimulant et, comme on l'a vu dans la première partie, afin de capter la bienveillance (à travers les compliments à l'auditoire par exemple).<sup>22</sup> Dans cette optique, Fred Pellerin jongle adroitement avec le rire et l'émotion de l'auditoire, exerçant une manipulation pathémique constante. Dans un premier temps, il s'ouvre familièrement en adaptant son discours selon le type de public visé. Il use fréquemment de moqueries en comparant la ville du spectacle en question à celles environnantes. Lors du spectacle *Comme une odeur de muscles* présenté à Montréal, il entame la représentation avec une anecdote sur Trois-Rivières pouvant ressembler à une critique d'un membre du public ne sachant pas à quel type de spectacle il assiste. Fred Pellerin récupère cette formule à Montréal, pour ensuite se reprendre en disant : « Je l'ai pas dit à Trois-Rivières celle-là. ». On en déduit que cette anecdote ne fait pas partie intégrante du conte habituellement; il la raconte seulement dans le but de faire rire et de se rapprocher de l'auditoire (lien d'appartenance tel que traité précédemment). On peut penser qu'il la modifie en fonction des villes visitées ou la supprime si cela ne convient pas aux ou à la ville en question. Dans le cas où cela convient, par exemple à l'occasion de la représentation de *L'Arracheuse de temps* présentée à Terrebonne, il dit : « j'vas te dire de quoi Terrebonne, j'vas te dire de quoi que j'ai pas dit à Laval ». Le choix de la ville n'est

<sup>21</sup> Selon Platon, les preuves pathétiques concernent la dimension émotive du public : « éveiller en eux toutes les émotions qui sont utiles à la cause. » Afin de toucher émotionnellement son auditoire, l'éloquence de l'orateur doit l'emporter considérablement sur la preuve éthique (*ethos*).

<sup>22</sup> Selon Aristote : « Si l'enjeu du discours, en effet, est la persuasion, qui doit contribuer au mieux juger des choses, l'orateur a pour tâche première d'obtenir de son auditoire la *pistis*, c'est-à-dire la confiance et le crédit qu'on lui accorde. » (*Op. Cit.*, Aristote, p. 24.)

pas anodin puisqu'il évoque toujours une ville géographiquement proche et qui est possiblement rivale. Peut-être le fait-il seulement pour la captation audiovisuelle ou seulement par taquinerie spontanée, mais les limites de ce mémoire ne permettent pas de le vérifier de manière exacte. Cette forme de *captatio benevolentiae* revient tout de même à certaines reprises, démontrant que le spectacle du moment est unique. Autrement que par des techniques de comparaison entre les villes, mais dans la même optique où l'expérience ultime d'assister au spectacle devient singulière, en exorde de *L'Arracheuse de temps*, le conteur développe une genèse en parlant du feu créé par le lever de soleil « de cent soleils » et coupe le fil de l'histoire pour flatter son auditoire : « Je dis pas toujours “cent”, là, à chaque jour, là, à soir c't'un bon soir!<sup>23</sup> ». Cette manipulation permet à l'orateur de valoriser son auditoire pour qu'il soit dans de bonnes dispositions à son égard.

L'aptitude à jouer sur toute la gamme des émotions se retrouve seulement chez les orateurs d'exception. Ces derniers sont capables de tirer profit de différentes nuances émotives et, surtout, savent comment doser pour ne pas tomber dans le piège des extrêmes, lesquels sont susceptibles de créer des malaises plutôt que de favoriser le bien-être et l'ouverture. Fred Pellerin travaille son spectacle, de représentation en représentation, en s'assurant de maintenir le lien émotionnel avec son auditoire, le faisant constamment passer du rire aux larmes. Par exemple, les dernières minutes de *Comme une odeur de muscles* déclenchent à tout coup les éclats de rires. La péroraison s'engage à clore le petit conte de l'homme fort sur son décès, de manière rigolote, qui fait bientôt écho au décès d'un proche de Fred Pellerin lui-même : « Quand c't'une légende... Attache-toi pas trop... C'est parce qu'y est mort! », dit-il avant d'aborder le décès de sa propre grand-mère, au moment le plus dramatique. Le trémolo dans la voix de Fred Pellerin s'accroît et il ferme ses yeux qui se gorgent de larmes. Il donne l'impression de se laisser prendre au jeu, par ses propres émotions. Il continue dans la même lignée dramatique jusqu'au point culminant de l'émotion, afin de transmettre un message qui lui tient à cœur, en dénonçant l'exode rural avec des expressions percutantes telles que « j'ai raconté des boutes minuscules d'une légende énorme [...] c'est pas les légendes qui ont de la misère, c'est les villages » [...];

---

<sup>23</sup> Fred Pellerin, *Comme une odeur de muscles*, 2008.



« le territoire se saigne<sup>24</sup> » et « s'humilier proprement<sup>25</sup> ». La spontanéité est un atout pour l'orateur, mais la démonstration physique de l'émotion peut mener à une perte de contrôle de la situation rhétorique.<sup>26</sup> À la fin du spectacle, lorsque le conteur revient une fois de plus sur le sujet délicat du décès de sa grand-mère, le spectateur est confronté directement à l'intensité du moment en apercevant des larmes sur le visage du conteur.<sup>27</sup> C'est là que Fred Pellerin entame une chanson où l'émotion culmine avec la dernière phrase : « Juste pour vous dire qu'à Saint-Élie-de-Caxton, si y a ben des paroles qui s'envolent, c'est qu'y a ben des grand-mères qui restent encore.<sup>28</sup> » La chanson en question est conséquente avec l'émotion du moment, tout comme le propos du conteur, et cela permet à l'émotion de persister, le temps d'une chanson, sans qu'il ait besoin de l'habiller par le conte. De cette manière, le spectateur peut aisément digérer le message de manière intrinsèque, dans le fond de sa pensée tout au long des quelques minutes de la chanson. L'art consommé de doser entre rires et larmes s'illustre une fois de plus à son retour sur scène pour le rappel, au moment où Fred Pellerin suscite de nouveau le rire chez un auditoire en larmes en annonçant : « Si t'as un piton qui part ton char, pèse dessus.<sup>29</sup> » Il balaie ensuite les pleurs pour moduler la manipulation pathémique et terminer sur une note humoristique. On en vient à se demander si, à force de vouloir toucher émotionnellement le public, il se laisse émouvoir lui-même ou si c'est le fait d'une technique parfaitement maîtrisée.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Françoise Desbordes explique qu'il est important que l'orateur soit au même diapason que l'auditoire sans toutefois exprimer ouvertement ses propres émotions : « Qu'il soit sincèrement ému par un malheur ou qu'il réussisse à s'émouvoir lui-même à force d'imagination, l'orateur devrait trouver simultanément les mots exprimant l'indignation et l'action qui les porte, et non rajouter de l'extérieur, artificiellement des signes d'indignation. » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 147.)

<sup>27</sup> À ce sujet, Desbordes relate que : « la péroration, la fin du discours [...] doit autant que possible affecter le public d'un sentiment assez puissant pour persister en chaque individu [...]. C'est, comme on sait, le lieu privilégié, mais non le seul, du *pathos*, de la manipulation des passions, essentiellement fondée sur un effet de contagion qui part de l'orateur ému et se répand dans la foule, chacun se laissant emporter dans le mouvement général. » (*Ibid.*, p. 47.)

<sup>28</sup> Fred Pellerin, *Comme une odeur de muscles*, 2008.

<sup>29</sup> *Ibid.*

## b) Vraisemblance

Le propos de Fred Pellerin participe du réel et du vraisemblable, mais fusionne dans un même univers des éléments du conte et des faits historiques.<sup>30</sup> Indépendamment des « preuves » qu'il fournit (village, maisons, personnage réel, etc.), on croirait que « l'historien » fabule même lorsqu'il est question de faits avérés. Le spectateur s'attend à un maximum d'invraisemblances au niveau du contenu, mais est tout de même basculé dans l'univers du réel. De manière générale, le potentiel légendaire et historique des contes de Fred Pellerin, qui mettent en scène des personnes ayant vraiment existé et possédant une descendance bien réelle, devrait, en principe, faire vivre beaucoup d'émotions aux gens de Saint-Élie-de-Caxton. Toutefois, entendre raconter des histoires sur des légendes familiales vraisemblables touche non seulement les familles du village natal du conteur, mais également plusieurs familles québécoises et outre continentales susceptibles de s'identifier à elles. Il se pourrait bien que les légendes et les contes se ressemblent dans toutes les familles, tel qu'expliqué par l'artiste lui-même qui fut une fois « troublé par cette vieille dame qui, en Bretagne, est venue lui dire que sa grand-mère [à elle] lui racontait les mêmes histoires.<sup>31</sup> » Les personnes en question, puisqu'elles ont existé, sont ainsi des ancrages pour la vraisemblance et des témoins historiques auxquels peut s'identifier émotionnellement l'auditoire, favorisant ainsi la persuasion. La vraisemblance situe le discours dans l'histoire collective, à travers l'évocation réaliste d'un village tissé serré par les circonstances éprouvantes.

## c) Personnages

Un autre artifice efficace dans l'arsenal du conteur consiste à recourir au modèle de l'antihéros afin de le racheter aux yeux du public. Le caractère outrancier et caricatural des personnages de Fred Pellerin permet à chaque personne dans la salle d'associer ces

---

<sup>30</sup> « Quand on n'a pas de raisonnements vraisemblables, il faut se servir d'exemples pour la démonstration (car ils entraînent la persuasion); si on a des raisonnements vraisemblables, il faut se servir d'exemples comme de témoignages, qu'on utilise comme argument complémentaire pour les raisonnements vraisemblables. Si on les place en ouverture du raisonnement vraisemblable, ils servent d'induction; or l'induction n'est pas appropriée à la rhétorique, sauf rares exceptions; en argument complémentaire ils sont comme des témoins, et le témoin est partout synonyme de persuasion. » (*Op. Cit.*, Aristote, p. 185-186.)

<sup>31</sup> *Op. Cit.*, Sébastien Langevin., p. 5.

différents « types » avec des personnes de leur entourage immédiat. Malgré leurs défauts apparents, chaque personnage se voit décrit d'une manière positive par l'orateur, les magnifiant toujours, valorisant leur image et leur existence. Le respect de ces « ancêtres » du village est à l'honneur dans la bouche du conteur et accroît l'attachement de l'auditoire envers eux. Des personnages colorés, qu'il met en relation, tels la « belle Lurette », une belle jeune femme éperdue d'amour, le forgeron Riopel, un père de famille fort et sensible à la fois, ainsi que le coiffeur Méo, l'alcoolique invétéré, trouvent certainement des échos dans la mémoire collective : « Toute ressemblance chez Fred Pellerin n'est pas fortuite : des antihéros, des anecdotes, des rumeurs, des potins, tout dans la bouche de cet "*enjoliveur de la réalité*" devient conte.<sup>32</sup> » La relation entre petits-enfants et grands-parents est clairement visible dans sa façon de raconter, c'est-à-dire qu'il explique régulièrement que ses histoires lui viennent de sa grand-mère et raconte des moments de complicité entre eux, ce qui génère un courant de sympathie dans la salle où les grands-parents se voient en train de parler avec leurs petits-enfants ou de les éduquer, et où ces derniers se rappellent d'avoir écouté les histoires de leurs grands-parents. Cette atmosphère familiale envahit la salle de sorte que l'auditoire prend plaisir aux « racontars » dans cet univers de chaleur intergénérationnelle. L'esprit communautaire, phénomène très présent jadis dans la vie de tous les jours, mais qui s'est perdu avec les années, se retrouve réincarné l'instant d'un spectacle et éveille des souvenirs pittoresques chez les personnes plus âgées. Toutes les tranches d'âge trouvent leur compte et peuvent se reconnaître, à travers cette communion pathémique, dans les spectacles du conteur. On peut présumer que les personnes âgées vont être amusées, mais surtout émues de retrouver leur parler d'antan, accompagné de nombreuses chansons construites sur le modèle des « Soirées canadiennes ».

#### **d) Humour**

Le recours à l'humour vise souvent à faire passer un message en douce : il s'agit alors de détendre le public afin de le rendre plus réceptif aux arguments. Aristote nomme cette stratégie de persuasion : la corruption de l'auditeur. Dans le contexte d'un spectacle de Fred

---

<sup>32</sup> *Ibid.*

Pellerin, le public est invité à pénétrer dans un monde complètement farfelu et déjanté, mais pour peu qu'il s'y abandonne, il sera comblé par l'imagination flamboyante du conteur, truffée d'expressions anciennes remodelées de couleurs. Ainsi, par le truchement de l'humour, le travail du conteur se rapproche inévitablement de celui d'un humoriste, puisque l'auditeur, dans les deux cas, se présente dans un état d'esprit décontracté, dans le but de s'amuser et de rire. En outre, la salle se retrouve « réchauffée » d'avance; ce qui dispose l'auditoire à admettre tout et n'importe quoi.

Dans le cas contraire, si le public est moins réceptif, Fred Pellerin s'adapte aisément en s'appuyant sur le procédé d'amplification. Il base ses récits sur les histoires de sa grand-mère et sur les « racontars » des villageois qui sont amplifiés et développés, comme pour les élever au statut de légendes. Il dit par exemple : « ce que je raconte, c'est des histoires que je construis à partir de ce que j'entends au village [...] ça peut être dans file au dépanneur <sup>33</sup> ». La construction du texte repose essentiellement sur une même base, mais la dose d'amplification est calibrée de manière à préserver un minimum de vraisemblance et, d'une représentation à l'autre, elle demeure sujette à changement selon la réaction de l'auditoire.

### 1.3 – L'*actio* qui agit comme médiateur entre les deux parties

#### a) La voix

On ne saurait passer sous silence l'*actio* (action oratoire) qui correspond à la livraison et la mise en scène du discours. Elle a partie liée à l'*ethos* et au *pathos* de l'artiste dans la mesure où elle les médiatise, à travers les inflexions de la voix, le langage du corps (gestuelle) de l'orateur et les dispositifs scéniques.<sup>34</sup> Fred Pellerin, qui possède une personnalité colorée et charismatique à la base, fait preuve en outre d'un talent de comédien, lequel contribue pour beaucoup à l'efficacité de la représentation. Ainsi, l'*actio*

---

<sup>33</sup> Fred Pellerin, *Comme une odeur de muscles*, 2008.

<sup>34</sup> Selon Cicéron, c'est « [...] l'action qui, dans l'art oratoire, joue le rôle vraiment prépondérant. Sans elle, le plus grand orateur peut ne pas compter. Un orateur médiocre qui possède ce don peut souvent l'emporter sur les plus grands. »

agit comme complément non négligeable à la situation de communication.<sup>35</sup> Le ton de sa voix est variable, passant du chuchotement à l'excitation. Il possède une voix d'orateur qui porte, mais dans l'ensemble, il utilise sa voix sur un ton de conversation habituel. Le débit de sa parole est plus rapide que celui d'une conversation, mais il demeure facile à comprendre, car il conserve une bonne élocution et respecte la ponctuation.<sup>36</sup> Le côté spontané et conversationnel de son discours premier est accompagné de moments plus déclamatoires, où la voix de Fred Pellerin s'approche cette fois davantage d'un orateur, utilisant un ton plus discursif, même si le propos reste au niveau de langage familier et coloré qui le caractérise si bien. Il semble bien maîtriser l'art de jouer de différentes manières le texte qu'il propose de par les brusques changements de registres qu'il offre et qu'il dose de manière convaincante, portant le texte à un plus haut niveau. Fred Pellerin montre également ses talents de comédien lorsqu'il emprunte une voix pour imiter ses personnages, dont une voix féminine cocasse pour imiter la « belle Lurette ».<sup>37</sup> Les imitations de personnages joués par Fred Pellerin lui permettent de livrer son discours autrement.<sup>38</sup> Lorsqu'il joue la mort, il chuchote d'une voix grave accentuée par les nodules qui reproduit bien l'image qu'on peut se donner de cet être d'outre-tombe. L'*actio* spécifique aux spectacles de Fred Pellerin tend à situer ceux-ci dans la filiation du théâtre. On y découvre un Fred Pellerin à mi-chemin entre un humoriste (stand-up) et une pièce de théâtre où le personnage est seul sur scène (Fabien Cloutier : *Scotstown, Cranbourne*).

---

<sup>35</sup> « Il y a une part de spectacle dans tout discours, c'est une évidence : le medium de l'éloquence, l'oralité, suppose (du moins dans les temps anciens!) la présence de l'orateur que l'on regarde en même temps qu'on l'écoute, et que l'on regarde *en commun* avec tous les effets de contagion passionnelle [...] » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 144.)

<sup>36</sup> « Le jeu d'acteur est dans la voix : il s'agit de savoir comment l'utiliser d'une manière adaptée à chaque disposition affective - ainsi, de savoir si la voix doit être forte, basse ou mesurée, de savoir si elle doit être dans un registre aigu, grave ou moyen, de savoir enfin quel rythme convient à chacune des dispositions [...] il s'agit de prendre en compte : le volume de la voix, le registre harmonique et le rythme. » (*Op. Cit.*, Aristote, p. 224.)

<sup>37</sup> « [...] la situation d'énonciation est déterminante dans le choix d'une forme qui conviendra à l'occasion, au public ou à la personne de l'orateur. Mais l'orateur doit disposer d'avance de toute une palette des moyens d'expression, s'il ne veut pas être pris de court. D'où la place que la rhétorique accorde à ce qu'elle appelle *lexis* ou *elocutio*, la "façon de dire" [...] » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 114.)

<sup>38</sup> Selon Aristote, la « façon de dire » dépend avant tout de l'auditoire et de l'effet souhaité sur ce dernier.

## b) Spontanéité et improvisation

À l'image de l'humoriste, Fred Pellerin met en scène ses textes de manière à donner l'impression qu'il improvise.<sup>39</sup> Son écriture, qui laisse toujours place à l'improvisation, est modulable selon les circonstances de la représentation et donne l'illusion d'un discours naturel. Lorsque le conteur s'éloigne du texte pour interpeller le spectateur, il contribue au lien qui s'installe progressivement entre lui et la salle et qui se renforce tout au long du spectacle.<sup>40</sup> Il crée une impression de conversation intime entre lui-même et son auditoire en le tutoyant de manière spontanée. Dans le spectacle *Comme une odeur de muscles*, en parlant du marché général Gendron (marché général de l'époque à Saint-Élie-de-Caxton), il décrit le trajet qu'il a pris avec sa grand-mère, utilisant sa main comme carte géographique. Aux abords du marché général, il fait une parenthèse, car la bâtisse est à vendre aujourd'hui, et fait signe à l'auditoire au cas où quelqu'un désirerait s'en porter acquéreur :

*Quelqu'un qui a un rêve là, réalise-le. T'es pas obligé de faire un marché général si t'as d'autres idées : une chocolaterie. Par exemple une chocolaterie, ben sa serait ben le fun que tu le fasses.* Dans ce monologue qui s'écarte de la fiction, Pellerin s'adresse aux spectateurs en utilisant un pronom personnel à la deuxième personne du singulier qui accentue l'interaction du conteur avec son auditoire.<sup>41</sup>

Tel qu'expliqué dans les parties précédentes, le tutoiement renforce le lien orateur/auditeur, or l'objectif du tutoiement peut être également de faire davantage entrer le public dans le « délire » du conteur. Ce dernier montre ainsi une certaine candeur, car recréant l'effet d'une discussion, il fait en sorte de ne pas avoir l'air préparé et ainsi faire croire à la spontanéité du propos. Dans cette optique, il annonce à plusieurs reprises lors de ses spectacles qu'il sort du conte et y reviendra sous peu. Le fait de commenter son propre

---

<sup>39</sup> « Un bon conteur ne récite pas ses textes par cœur, surtout que, normalement, il ne les a pas écrits. Ça devient plus comme une partition. Ce qui permet au conteur, quand il performe, d'adapter son récit au public, au lieu où il est. Il peut beaucoup plus facilement intégrer dans son conte une anecdote ou même un imprévu qui se produit dans la salle. » (Marie Labrecque. 2006. « Il était une voix ». *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, vol. 2, n° 2, p. 20.)

<sup>40</sup> À ce propos, Fred Pellerin mentionne : « Nous les conteurs québécois, on détonne par la spontanéité de la parole, l'ouverture aux réactions du public, l'improvisation. » (Fred Pellerin dans Marie Labrecque. 2006. « Il était une voix ». *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, vol. 2, n° 2, p. 20.)

<sup>41</sup> Chantal Cardinal. (2010). *Lecture pragmatique de trois contes québécois contemporains* : « Jos Gallant » d'André Lemelin, « Ti-Pinge » de Joujou Turenne, « L'entrain à vapeur » de Fred Pellerin, (mémoire de maîtrise, Université de Montréal), p. 95.

travail et de se moquer de sa propre structure non linéaire renforce l'idée d'improvisation et l'impression de spontanéité. La spontanéité se remarque autant dans les gestes que dans la parole. Lors de son entrée sur scène, ses gestes dénotent un comportement non professionnel puisqu'il prend le temps de déposer sa tasse et de mettre un objet dans sa poche (harmonica) pour débiter en riant au micro avant de dire « bonsoir » (bonsoir). L'entrée suggère l'absence de mise en scène (impression accentuée par l'absence de décor et à l'habillement décontracté) et ouvre le spectacle sur une note détendue qui contribue à l'ambiance intimiste. La constance se remarque au retour de l'entracte lorsqu'il revient en marchant, remettant quelque chose dans sa poche (harmonica) et reprenant avec une chanson douce pour l'interrompre brusquement en retournant au conte. Les réactions démesurées de rire extravagant (ou fou rire) sont non seulement spontanées, mais donnent également l'impression de le surprendre lui-même.

### c) Bienveillance

Chez Fred Pellerin, la bienveillance passe par le tutoiement. Il s'en sert pour mieux persuader et se mettre à égalité avec son auditoire : « égalité de celui qui parle et de celui ou ceux qui écoutent, liberté de prendre la parole et liberté de donner ou de refuser son assentiment à ce qui est dit<sup>42</sup> ». Il marque également l'auditoire, en lui donnant un surnom, comme il a été mentionné précédemment, ainsi qu'en dialoguant avec lui. Lorsqu'il raconte l'histoire d'amour de la Belle Lurette et de son amour éloigné, pour montrer l'intensité de leur amour, il amplifie l'idée qu'ils se sont aimés passionnément et pour donner du mordant à ce conte à l'intérieur du métaconte, il ajoute à l'intention de l'auditoire : « Tu t'en rappelles-tu? [...] Ils se sont-ils aimés? Ils se sont aimés au coton. [...] Y a un monsieur qui me dit : « Confirme! »[...] Je détiens la vérité<sup>43</sup> ». Dans le même ordre d'idées, en parlant de la véracité de ses histoires sur le feu de St-Mathieu-du-Parc, il répète qu'il doit y croire parce que ce sont les histoires de sa grand-mère, qu'elles viennent de la famille, mais que l'auditoire n'est pas nécessairement obligé d'y croire, car elles viennent de la bouche d'un

<sup>42</sup> *Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 11.

<sup>43</sup> Tous les exemples dans ce paragraphe sont tirés des spectacles : *Comme une odeur de muscles* (2008) et *L'Arracheuse de temps* (2010) de Fred Pellerin.

étranger. Il attire l'attention du public en coupant les rires des spectateurs par le surnom qu'il leur a donné et il parvient à se faire écouter, à demeurer sympathique et respectable sans se mettre en position de supériorité. Il se présente sur le même plan puisqu'il n'explique pas sans cesse ses expressions, signe d'un respect des compétences langagières de son public.

#### **d) Gestuelle de l'acteur**

Le langage corporel d'une personne en situation de communication est reconnu depuis longtemps comme un vecteur aussi important que le propos lui-même. Ainsi un communicateur doit maîtriser l'art du geste et agir de manière cohérente avec son propos. Le jeu d'acteur de Fred Pellerin est naturel<sup>44</sup> et caractérisé par une gestuelle soutenue : « Tous ces gestes [qui] se combinent (vecteurs accumulateurs) pour ponctuer efficacement la parole. La gestuelle exprime alors la sincérité par le regard du conteur qui s'abaisse et par ses mains rassemblées humblement, comme pour se recueillir dans une prière.<sup>45</sup> » Cette position de recueillement témoigne d'une parfaite assimilation des conventions de l'art gestuel et Fred Pellerin n'en abuse jamais. Il s'efface derrière son propos en contrôlant son corps et en minimisant ses mouvements.

En ce qui a trait à ses déplacements, le conteur reste sur place, debout face à l'auditoire, peut-être en raison du micro sur pied qui est un choix de mise en scène. Le champ d'action est donc restreint, mais le conteur réussit à éviter la posture statique, car le haut de son corps est tout de même en mouvement et il s'assoit seulement pour interpréter ses chansons afin de s'accompagner à la guitare et avec de la podorythmie. Il se situe donc d'une façon plutôt naturelle au centre de la scène, comme pour représenter la simplicité du personnage, donc du « conteux », laissant plus d'espace au conte qu'à sa propre personne. De fait, la transmission (forme de la livraison du discours) est réussie. Il est impossible de traiter de la mise en scène sans évoquer au passage le rôle de l'éclairage, outil précieux

---

<sup>44</sup> « Il y a un art de la voix et un art du geste que doit cultiver l'orateur, mais c'est pure perversion que de les pousser jusqu'à un point où la primauté de discours se perd, où il n'est plus qu'un support, un prétexte. » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 146.)

<sup>45</sup> *Op. Cit.*, Chantal Cardinal., p. 108.



pour tout orateur qui souhaite dynamiser sa présentation et accentuer les émotions. À cet égard, l'éclairage de Fred Pellerin reste sobre, quelques projecteurs illuminent seulement le conteur, laissant le reste de la scène dans l'ombre, ce qui contribue au climat d'intimité et ajoute un peu de mystère.

L'effet combiné du texte et de la mise en scène permet d'abolir la distance qui sépare le conteur des spectateurs. « Lors du spectacle, Fred Pellerin livre son histoire avec une gestuelle et un fréquent recours à l'adresse qui dénotent une volonté de maintenir un contact étroit avec l'auditoire.<sup>46</sup> » Il termine régulièrement ses phrases en remplaçant les mots par des gestes et en mimant ce qu'il dit. Il pointe des objets inexistants comme s'il était dans la pièce lorsqu'il décrit le coin de sa grand-mère (emplacement des objets : horloge, dentier, etc.), donnant l'impression à l'auditoire qu'il est dans la même pièce que le conteur. Lorsque la gestuelle de Pellerin devient plus démonstrative, c'est pour s'accorder avec certains moments d'action du conte, mais aussi pour mimer les gestes de ses personnages. Par exemple, les moments cocasses où il imite les actions du personnage (Ésimésac qui met son ombre dans le drain, la « Mort » qui propulse de longs soupirs, etc.) sont des gags visuels qui ajoutent beaucoup d'humour au texte et qu'on ne saurait restituer par la parole seule.

#### e) Interprétation sommaire

Le jeu d'acteur du conteur serait-il une exacerbation de sa vraie personnalité joviale et ricanieuse? Seuls les proches de Fred Pellerin pourraient répondre à cette question, mais on peut présumer que son jeu d'acteur est une extension de sa vraie nature appuyée par une technique scénique. L'*actio* revêt toute sa pertinence dans l'art théâtral et Fred Pellerin a su en tirer le meilleur parti en exploitant dans ses performances scéniques ses différentes modalités rhétoriques : l'action, l'énonciation et l'élocution dans la comédie et la chanson. Par ailleurs, il ne faut pas seulement considérer le terme *actio* en tant que « moment de la représentation », mais on doit l'envisager au sens large, c'est-à-dire que dans ce que le texte lui-même commande, de manière implicite, pour la livraison du discours. Pour ce faire,

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 103.

comme expliqué précédemment, il faut tenir compte du fait que Fred Pellerin ne rédige pas l'intégralité de ses textes avant le spectacle, mais qu'il les travaille en partie sur scène avec l'auditoire. Il a été possible d'étayer ces constats à travers l'étude d'un corpus composé de nombreuses représentations, préservées sur des supports vidéo et audio, des mêmes spectacles. À cela s'ajoutent de nombreuses entrevues télévisuelles et un dossier de presse plutôt complet, où le conteur lui-même explique sa façon, bien à lui, de travailler. Fred Pellerin y explique notamment que, lors du rodage des spectacles, il n'a seulement qu'un « ordre du jour » entre les mains. C'est-à-dire qu'il met par écrit les grandes lignes et improvise le contenu à partir d'éléments puisés à travers toutes les histoires qu'il a pu entendre au cours de sa vie (par sa grand-mère et de nombreux villageois). Au fil des représentations, il fait un tri en fonction des réactions de l'auditoire, gardant ce qui fonctionne bien et modifiant ce qui fonctionne moins bien. Il tend donc vers la spécialisation de son discours.<sup>47</sup> Il reproduit ce qui fonctionne et crée du nouveau matériel, en lien avec cette façon de faire.<sup>48</sup> En ce sens, on pourrait affirmer que Fred Pellerin est un orateur « naturel » dont le succès repose essentiellement sur une approche empirique de l'art de l'éloquence. Il peut parfois débiter avec une page complètement blanche et travailler son propos sur scène jusqu'à pondre un conte construit grâce aux échanges avec l'auditoire.<sup>49</sup> L'écoute et l'analyse des représentations d'un même spectacle, enregistrées à quelques années d'intervalles, a permis de constater que son discours évolue énormément. Après des années de développement, et parfois au beau milieu de ce processus, il rédige la version finale et publie un livre de contes, tel qu'il le révèle lui-même dans une entrevue télévisuelle dont traite le prochain segment.

---

<sup>47</sup> « Cette spécialisation suppose déjà une certaine réflexion sur les moyens de la persuasion, au minimum l'observation et la reproduction de "ce qui marche" [...] » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 12.)

<sup>48</sup> « [...] le moment où l'on ne se contente plus de noter des phrases qui pourront resservir, mais où l'on en tire le type d'arguments qu'elles illustrent ou le genre des éléments qui les rendent agréables à l'oreille. » (*Ibid.*)

<sup>49</sup> « C'est où l'on voit apparaître le terme *technè* (*ars* en latin), la technique, désormais distincte de la pratique, même si elle se présente comme débouchant sur une pratique meilleure. » (*Ibid.*)

## **2 – L’*ACTIO* DANS LES ENTREVUES TÉLÉVISUELLES : FRED PELLERIN EST-IL UN PERSONNAGE ?**

Même si la majeure partie de ce mémoire concerne l’action scénique, il apparaît pertinent de prendre en compte d’autres types de « performances », en l’occurrence celles offertes à l’occasion d’entrevues télévisuelles données par Fred Pellerin, autant au Québec qu’en Europe. On pourrait poser comme hypothèse de départ qu’il joue un personnage, à l’image de celui qu’il présente sur scène. En effet, tout se passe comme si la *persona* du conteur l’emportait sur la personne réelle dans une stratégie de « mise en marché » qui, lorsqu’il accorde une entrevue, donne une idée de ce qu’on peut attendre de lui en spectacle. L’objectif est de montrer ici que le personnage constitué par le conteur, même si l’on présume qu’il reflète certains aspects de sa personnalité véritable, demeure une construction rhétorique aussi chorégraphiée dans ses spectacles que dans les entrevues télévisuelles.<sup>50</sup> Le contexte d’une entrevue correspond à un échange formel, encadré de normes sociales, de sorte que la démonstration d’émotions face à l’auditoire va jouer sur l’acceptation et le sentiment d’appartenance au groupe de celui qui se confie. Certes, l’objectif de ce mémoire n’est pas d’analyser les émotions vécues par Fred Pellerin d’un point de vue psychologique et intrinsèque, mais d’observer plutôt en tant que spectateur les émotions qu’il suscite afin d’explicitier ses techniques. Ainsi, c’est par rapport au « spectacle » donné par le partage des émotions dans un contexte social et structuré, tel

---

<sup>50</sup> « [...] cette part de spectacle ne tient pas seulement au fait que le discours a des spectateurs; en un autre sens, il y a spectacle parce qu’il y a volonté de représentation, c’est-à-dire de jeu; spectacle implique qu’on se donne en spectacle, que l’ostentation est consciente et contrôlée. De ce point de vue, l’orateur qui prend la parole est semblable à l’acteur qui entre en scène : tout ce qu’il va dire et faire est produit à l’intention du public, et il joue un rôle (y compris celui de sa propre personne). » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 145.)

qu'une entrevue, que nous pouvons entrepercevoir d'autres facettes possibles du conteur.

## 2.1 - Au Québec

Commençons d'abord par un contre-exemple, pour bien marquer les différences en regard des stratégies mises en œuvre par le conteur. Dans le cadre de son passage à la très populaire émission *Tout le monde en parle* (22 novembre 2009), animée par Guy A. Lepage, Fred Pellerin semble avoir fait le choix de se livrer, en s'éloignant momentanément de son personnage de conteur, alors qu'il aborde le sujet difficile et très personnel du décès de son père.<sup>51</sup> Fred affirme même pendant l'entrevue : « Moi, j'étais pas prêt à vivre ce deuil-là.<sup>52</sup> » Il adopte spontanément le ton de la confidence et laisse tomber le masque en évoquant son désarroi : « Qu'est-ce tu fais?<sup>53</sup> », avant de se répondre à lui-même : « Tu viens en beau c[â]lice.<sup>54</sup> » Certes, la spontanéité et le franc-parler sont les marques de commerce du conteur, mais l'on sent bien ici le décrochage qui s'opère face à un drame aussi profond et intime. Fred Pellerin s'ouvre de manière naturelle, confiant sa propre histoire et non celle des autres. Il s'attire encore et toujours la bienveillance de l'auditoire, mais le but recherché n'a rien à voir avec l'*actio* mise en œuvre dans ses spectacles.

### a) Langage

D'ordinaire, le langage employé dans le contexte d'une entrevue devrait être différent de celui d'un spectacle, en raison de la plus grande présence de spontanéité et la part nécessaire d'improvisation qu'elle comporte. À l'évidence, le langage scénarisé d'un spectacle qui cumule quelques centaines de représentations ne saurait correspondre au caractère franc et naturel de celui attendu d'une entrevue, moment unique dans le temps.

---

<sup>51</sup> Dans la livraison de cet état d'esprit, il use des mêmes techniques scéniques, voire rhétoriques, utilisées lors des représentations : « il s'ensuit nécessairement que ceux qui ajoutent au discours le geste, la voix, le vêtement, et même l'art du comédien, suscitent davantage la compassion [...] Et ce qui suscite surtout la compassion, c'est lorsque les gens de bon aloi sont dans pareille situation [...] parce que l'épreuve subie apparaît sous nos yeux. » (*Op. Cit.*, Aristote, p. 158-159.)

<sup>52</sup> Fred Pellerin dans LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2009). Épisode du 22 novembre 2009 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*

Dans l'entrevue citée au précédent paragraphe, qui souligne la parution de son album *Silence* en novembre 2009, Fred Pellerin semble pourtant se confondre avec son personnage de conteur, en multipliant à son instar les formules pittoresques : « on va le faire en juillete [...] faut que je me gère le câlce [...] était garlot la moufette<sup>55</sup> ». Il utilise donc des mots appartenant typiquement à l'univers de ses contes. Ces expressions ne font pas nécessairement partie d'un spectacle, mais correspondent à sa manière familière de dire les choses lorsqu'il est sur scène. On pourrait être tenté d'en déduire alors qu'il n'y a pas chez lui de distinction profonde entre le personnage en spectacle et la personne réelle, puisqu'il semble toujours être le même, peu importe les circonstances. Mais l'entrevue est aussi une forme de représentation...

Exactement cinq ans plus tard, en novembre 2014, à l'occasion de la sortie de son troisième album (*Plus tard qu'on pense*), Fred Pellerin fait une nouvelle apparition à *Tout le monde en parle* où il jongle aisément avec son personnage scénique et sa « vraie » personnalité. Une technique employée en spectacle (exposée en première partie de ce mémoire) est utilisée en début d'entrevue : l'énumération emphatique. Le téléspectateur a bel et bien accès au Fred Pellerin qu'on retrouve sur scène quand il explique, en quelque sorte, le sens de la vie à travers un concept très réaliste, c'est-à-dire le temps (étant le thème principal de l'album en question), disant qu'« il y en a plein, y a des temps individuels, des temps collectifs, des anciens-temps, des temps rêvés, des temps possibles et cauchemardeux. On a le temps variable<sup>56</sup> ». L'énumération semble spontanée et n'est pas nécessairement destinée à provoquer le rire, cependant le ton, la manière, le sourire élargi, etc., amènent l'auditoire à s'esclaffer. Fred Pellerin donne l'impression de seulement répondre à la question (« Lequel [temps], le beau ou le mauvais?<sup>57</sup> »), sans la prétention de divertir. Le public retrouve donc le personnage un peu farfelu, aux yeux remplis d'étoiles et

---

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Fred Pellerin dans LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2014), Épisode du 16 novembre 2014 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

<sup>57</sup> Guy A. Lepage dans LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2014), Épisode du 16 novembre 2014 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

au langage singulier, dont l'univers est pour nous, comme le dit si bien Guy A. Lepage (l'animateur), « un musée du jamais vu ».

Ces exemples attestent de l'art du conteur qui repose essentiellement sur la surenchère verbale. Cette « parlure », aussi colorée qu'imagée, facilite la complicité avec l'auditoire parce qu'elle est riche d'affects. Fred Pellerin parle de l'urgence de vivre pleinement et de l'importance de le faire pendant qu'il est encore temps, tout en l'expliquant, non pas à la manière d'un moraliste ou d'un philosophe du dimanche, mais avec la jovialité de son personnage de conteur, un sourire contagieux aux lèvres : « [...] on dirait que les enfants ont cet effet-là, de ramasser de la farine de temps qu'on éparpille, pis que tu vois revenir ton enfant de l'école pis tu dis ha! Ben y a neuf ans là-dedans. Y rentre neuf ans dedans là-dedans, pis ça te fait à toi neuf ans de plus et éventuellement neuf ans de moins [à vivre]... ». À la suite de cette démonstration très proche de sa façon habituelle de jouer sur scène, on pourrait penser que Fred Pellerin avait préparé sa réponse, mais étant donné son habileté à improviser en public, l'ambiguïté est maintenue. Métaphoriquement parlant, on s'approche efficacement d'un petit conte par la chute surprenante à laquelle il aboutit. En même temps, et à la lumière de son discours lors de l'entrevue précédente, où il était question de son deuil, on comprend qu'il déduit cette « philosophie du temps » de son expérience personnelle et qu'il puise dans sa propre vie bon nombre d'anecdotes pour les adapter ensuite « en représentation ». Tout se passe comme s'il essayait de se conformer à l'idée que le public se fait de lui (et dont il est le principal artisan sur scène), en maintenant à l'extérieur de la scène une *persona* similaire, à ceci près qu'elle décroche de son *actio* théâtrale lorsqu'on aborde des sujets plus sérieux.

## **b) Apport pathémique de la chanson**

Fred Pellerin explique par ailleurs, lors de son dernier passage à *Tout le monde en parle*, qu'il est beaucoup plus à l'aise dans l'écriture et la présentation d'un conte que dans celles de la chanson. Il révèle qu'il chante dans ses spectacles de conte pour transmettre des émotions différentes, telles que la mélancolie, disant que les chansons lui permettent d'aller dans « cette zone-là, dans le territoire des émotions, la carte du monde des émotions

[mélancoliques]<sup>58</sup> ». Ainsi, parce qu'il est convaincu d'y arriver moins bien avec le conte, il utilise le biais de la chanson pour atteindre une nouvelle gamme d'émotions. Et c'est la raison pour laquelle il chante dans ses spectacles de contes : « parce que je chante depuis que je fais des contes, ça habite ensemble ces deux Fred-là, le Fred qui conte pis le Fred qui chante sont dans le même char [...] la réalité que je passe dans mon moulin, a [elle] se contifie plus qu'a [elle] se chansonnifie<sup>59</sup> ». Une fois de plus, le « conteux » remonte à la surface, inventant des mots et des expressions avec une attitude et un regard drolatiques, pour amuser encore davantage le public. Étant conscient des limitations inhérentes du conte, il s'astreint à écrire des chansons pour étendre son registre pathémique. Néanmoins, dans ce média-ci, il convient de mentionner que même s'il joue essentiellement le rôle d'interprète, il n'est pas toujours l'auteur.

### c) Authenticité

L'entrevue à *Tout le monde en parle* (le 16 novembre 2014), évoquée ci-haut, regorge de thèmes importants et adopte un ton beaucoup plus sérieux. Fred Pellerin semble renoncer momentanément à son personnage de sorte qu'il devient possible d'entrevoir l'homme derrière le masque. Du moment où l'entrevue aborde l'hommage que l'artiste a rendu à Claude Robinson avec sa chanson « Tenir debout », Fred Pellerin redevient lui-même, renonçant à toute faribole de la langue et exprimant son opinion personnelle : pour lui, Claude Robinson est un grand homme. À l'évidence, le sérieux de son visage semble indiquer qu'il n'est plus « en représentation », car ce sujet le touche personnellement. Il n'a pas l'attitude enjouée et dynamique qu'on lui connaît, étant beaucoup plus réservé dans son regard et son parler : le débit, le volume et le rythme de la voix diffèrent quelque peu.<sup>60</sup> Un sens inné des conventions lui dicte peut-être de laisser tomber les habits du conteur pour exprimer son authenticité, sa pensée profonde, ce qui ne signifie pas pour autant que le

<sup>58</sup> Fred Pellerin dans LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2014), Épisode du 16 novembre 2014 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Par ailleurs, un fait particulier à remarquer est qu'il dit « deboutt » en entrevue et prononce « debout » en chantant, révélant qu'il n'applique pas, inmanquablement, son langage particulier dans son univers chansonnier.

propos de ses contes n'est pas authentique, mais tout juste qu'il sait s'adapter aux circonstances. Il choisit donc naturellement de s'éloigner de son *modus operandi*.

En terminant l'entrevue, l'animateur aborde le sujet du choix du vocabulaire lors des représentations outre-Atlantique : « tu mènes une brillante carrière des deux côtés de l'Atlantique, les Français t'ont littéralement adopté, tu utilises des expressions que seuls les Québécois peuvent comprendre et quand les Français te demandent ce que c'est, tu réponds que c'est du latin ». Dans ce cas-ci, il est évident que lorsqu'il demeure bien ancré dans le personnage et ne se soucie guère d'adapter son langage aux connaissances de l'auditoire, il va à l'encontre de la rhétorique et montre la constance de sa démarche artistique.<sup>61</sup> À ce moment de l'entrevue, le conteur fait un retour en force instantané dans la peau de son personnage en retrouvant son regard étoilé, son sourire espiègle ainsi que sa gestuelle démesurée en répondant : « moi j'explique pas trop [...] au restaurant personne me comprend [...] je dis pas beurrrre [prononcé vigoureusement avec l'accent français de France] et je dirai jamais beurrrre [prononcé avec l'accent français de France], mais dans le spectacle, je parle en images [...] le mot devient accessoire [...] la structure est ronde<sup>62</sup> ». Cette manière de conserver sa *persona* (qui fait tout le charme de ses spectacles), est à rebours de la majorité des humoristes, chanteurs, comédiens, etc., qui changent de manière d'être en quittant les planches. En entrevue comme dans ses spectacles, Fred Pellerin ne trahit pas son intégrité artistique. Il explique qu'il manque des mots au Français dans l'assistance, mais qu'ils sont capables de comprendre l'ensemble du texte :

[...] le Français fait son extrapolation personnelle pis ça passe super ben. Là où ça pourrait coïncider y a trois places, pis c'est trois mots de rien que je change, le reste, c'est le même délire [...] la chose qui change c'est qu'ils ne réagissent pas aux mêmes places parce que les Français n'ont pas la zone humoristique placée au même endroit [...] ça force à rebondir à des places qu'on rebondit pas habituellement [...] ha! y a un spring icitt, là tu t'amuses sur le nouveau spring<sup>63</sup>.

<sup>61</sup> « Pour produire un effet, il importe d'abord que la communication soit sans brouillage ni parasitage, il faut d'abord se faire entendre et comprendre. » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 114.)

<sup>62</sup> Fred Pellerin dans LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2014), Épisode du 16 novembre 2014 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

<sup>63</sup> *Ibid.*



À l'en croire, plus il exagère ses expressions et son parler unique auprès des Français et mieux ceux-ci réagissent, parce que le pittoresque agit par ailleurs, et parfois à des moments inattendus.

Son univers magique, ses contes merveilleux et son côté ricaner semblent inspirer l'animateur, Guy A. Lepage, qui reprend à son compte la poésie de Fred Pellerin : « tu maîtrises l'art de tricoter les mots », ce qui amène l'artiste à se confier sur les origines et les motivations de son personnage de « conteux ». Il se met alors à expliquer comment il travaille en soulignant qu'il s'oblige à ajouter du merveilleux : « je m'injecte [le merveilleux], je me prescris à moi-même cette zone de magie et d'émerveillement-là<sup>64</sup> ». Parlant des enfants, il ajoute « je regarde par leu [leurs] trous d'yeux, parce que par leu trous d'yeux on découvre plein d'affaires qu'on avait laissées dormir ». Ce retour réflexif sur la technicité de son art est particulièrement révélateur et témoigne d'un recours délibéré aux stratégies langagières les mieux à même d'émouvoir le public. Malheureusement, il n'en dit pas plus dans cet entretien sur sa démarche, car il retrouve bien vite les traits de son personnage pour parler de son village natal.

Dans le même ordre d'idées, deux semaines plus tard, dans le cadre d'une nouvelle entrevue à *Ça finit bien la semaine* (TVA, 28 novembre 2014), il complète la description de son personnage de conteur et de chanteur par un nouveau dédoublement réflexif : « le conteur que je suis, lui y garde cette folie-là, ce délire-là, c'te flot verbal là, c'te tendance là à en mettre trop, à rajouter des mots, à péter en image, à exploser [...] le Fred qui chante est plus doux [...] dès que je vois que je commence à polir, je me redonne un petit coup de sablé à gros grains pour rester raboteux<sup>65</sup> ». Par la suite, il discute du « côté magique » de son art et évoque son utilité dans la vie de tous les jours en disant qu'il doit « injecter de la connerie dans le village, penser à dévier le sens de la patente, biaiser le regard, déjouer le cours de l'affaire, créer une surprise; tu fais juste tasser de deux degrés pis déjà t'as pogne

---

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> Fred Pellerin dans GAUDET, José et Julie BÉLANGER, (animateurs), Épisode du 28 novembre 2014 [Débat télévisé]. Dans B. Desgagné (réalisateur), *Ça finit bien la semaine*. Montréal, Québec : TVA.

pus en pleine face la vie...<sup>66</sup> » Acte délibéré donc, puisque le conteur s'est donné pour mission d'aller au-delà de la narration pour ébranler les idées reçues. Après avoir visionné toutes ces entrevues, on en vient à distinguer plus facilement les différentes facettes de cette habile construction rhétorique du conteur, de sorte qu'on connaît mieux l'homme derrière le masque.

À son premier passage à *Tout le monde en parle* (2005), Fred Pellerin n'en était qu'à ses débuts et il incarnait un personnage plus ou moins maîtrisé. Le stress était visible derrière le masque du conteur alors qu'aujourd'hui, l'expérience l'a transformé de sorte qu'il répond désormais aux questions avec aisance. Dernièrement, il s'est présenté sur le plateau de tournage vêtu d'un veston, tandis qu'à l'ordinaire, il arborait un simple chandail à manches longues relevées, à l'image de son personnage de scène. Même s'il était beaucoup plus timide à sa première prestation, il en a profité pour dévoiler sa vision du quotidien gris et prosaïque et aborder la question de ses motivations. En écho à ce qu'il disait à l'entrevue télévisuelle précédente (*Ça finit bien la semaine*), Fred Pellerin affirme encore : « je le sais pas comment vous le sentez, mais moi je trouve qu'y a du gris beaucoup dans l'ambiance générale du réel [...] pis je trouve que ça manque de magie<sup>67</sup> ». Voilà qui explique en quelque sorte sa motivation réelle, lui qui veut instiller de la magie dans la tête des Québécois afin, comme il le dit lui-même, de « colore[r] le quotidien<sup>68</sup> ». En outre, il prétend ignorer les causes de son succès et l'émotion le gagne quand il entreprend de l'expliquer : « c'est des fils que je pogne dans bouche des vieux, je les croise entre eux autres pis ça fait des maudits beaux foulards pis j'en reviens pas d'être là aujourd'hui<sup>69</sup> ». Cette émotion ne semble pas contrefaite, mais participe de la personnalité propre de Fred Pellerin. Il en profite également pour justifier son point de vue sur la beauté de la langue française : « pour moi le français est une langue vivante pis ouverte à l'invention pis au délire pis j'en fais pas de c[â]lice de tabernacle en show, mais quand y a

---

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Fred Pellerin dans LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2005), Épisode du 17 septembre 2005 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> *Ibid.*

un mot, une réalité qui est difficile à nommer, je l'invente le mot, mais ça reste, c'est de l'artisanat<sup>70</sup> ». Voilà, le mot est lâché : son travail, c'est d'abord celui de l'artisan qui crée à partir de ce qu'il observe autour de lui, mais qui ne rechigne pas non plus à médiatiser le réel.

#### d) Métaphore

Dans une série de cinq entrevues intitulées : *Fred Pellerin, le conteux de Saint-Élie-de-Caxton*, il dévoile pourquoi et comment il « poétise » la langue française à sa manière et, dans le deuxième épisode de la série, il atteste du fait que s'il parlait dans la vie comme il parle sur scène, il sombrerait dans la « folie » :

[...] je parle pas sur scène comme on parle tous les jours parce que si on parle de même on va venir fou parce que ça demande un survoltage de cerveau sauf qu'il y a quelque chose de la langue populaire, je pense, dans le langage que j'utilise [...] oui je peux m'inventer un français standard, mais pour moi y parle moins que la langue que j'utilise chaque jour<sup>71</sup>.

Cette citation montre bien que Pellerin a créé un personnage et qu'il doit le dissocier de sa personnalité, car il ne pourrait vivre constamment avec ce masque. En ce qui concerne le niveau de langue utilisé, le moins que l'on puisse dire est qu'il contredit les conventions rhétoriques qui font de l'orthodoxie grammaticale et syntaxique une valeur sacro-sainte de tout discours : « vu que les noms et les verbes sont les éléments qui composent le discours [...] il faut faire un usage rare et limité des tours recherchés, des mots à rallonges et des mots créés de toutes pièces<sup>72</sup> ». Manifestement, le personnage de scène est une extrapolation de sa personnalité qu'il colore d'année en année. Cependant, encore aujourd'hui, à certaines reprises, il lui est impossible de demeurer intégralement l'un, ou l'autre. Dans une entrevue réalisée à « Télé-Québec » pour le magazine « Voir », Fred Pellerin est, semble-t-il, écartelé entre son personnage de « conteux » et sa personnalité propre. Par exemple, quand il parle du barbier Méo, qu'il surnomme affectueusement : « le

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> Fred Pellerin dans VÉZINA, Marie-Christine, (animatrice), (2009), Épisode 2 de 5 [Capsule]. Dans M. Marchand (réalisateur), *Fred Pellerin, le conteux de St-Élie-de-Caxton*. Trois-Rivières, Québec : VOX.

<sup>72</sup> *Op. Cit.*, Aristote, p. 228.

décoiffeur », il dit : « Y avait du flou dans le compas<sup>73</sup> ». Ainsi, on constate qu'il truffe son langage d'expressions familières lorsqu'il joue au « conteux » et adopte un ton beaucoup plus sobre quand il redevient lui-même.

#### **e) Spontanéité et improvisation**

Fred Pellerin explique par ailleurs qu'il accorde une large place à l'improvisation dans ses spectacles: « Moé j'ai pas de textes, fait que le premier soir j'arrive en avant, y a rien [...] je zigonne, fait que là je rode pour attacher mes histoires [...] j'ai mes structures d'histoire, j'ai mes canevas [...] pis je jazz dedans jusqu'à temps que ça vienne à se déployer à mon goût, que ça se tienne entre les parties, parce que j'aime ben ça quand la somme des contes fait un métaconte.<sup>74</sup> » Au départ, il élabore ce qu'il appelle « un ordre du jour » avec lequel il jongle, y ajoutant des bribes de racontars. En se basant sur les réactions du public, il garde ce qui marche bien et rejette le matériel qui n'a pas l'effet escompté. Il s'attire ainsi les faveurs du public et au bout de plusieurs représentations, à force de modulations, il trouve la bonne fréquence et la communication opère de manière optimale. Les dernières séances du même spectacle sont très différentes des premières. Le spectacle original se rallonge progressivement de représentation en représentation et certaines peuvent durer plus de deux heures (incluant l'entracte). Cette méthode vient, une fois de plus, souligner la spécificité de l'art de Fred Pellerin, car il faut énormément de métier et de courage pour se présenter devant un auditoire sans texte et improviser jusqu'à trouver la voie qui aboutira au spectacle et, ultimement, au livre de contes.

## **2.2 – En Europe (France, Suisse et Belgique)**

Cette dernière section s'efforce de relever les traits caractéristiques du personnage de conteur créé par Fred Pellerin dans les entrevues télévisuelles qu'il a données au fil des années en Europe. Tel que mentionné précédemment, il n'est pas toujours évident de faire le départ entre Fred Pellerin lui-même et son personnage de « conteux ». Certaines

<sup>73</sup> Fred Pellerin dans DIAZ, Sébastien, (animateur), (2012-2013), Épisode 80 : Fred Pellerin en entrevue [Entrevue télévisuelle]. Dans S. Diaz et C. Genest (réalisateurs), *Voir*, Montréal, Québec : Télé-Québec.

<sup>74</sup> *Ibid.*

entrevues télévisuelles nous le montrent sous son « vrai jour », c'est-à-dire décontracté, sans prétention à se donner en spectacle, cependant que d'autres le donnent à voir dans la peau de son personnage et d'autres encore, dans les deux rôles à la fois. Dans certains cas, on pourrait croire qu'il utilise son personnage en entrevue télévisuelle pour mousser sa popularité, mais dans la majorité des cas, il mise sur l'authenticité de sa propre personnalité pour bien défendre son art et ainsi être mieux compris par le public. Enfin, il lui arrive aussi de revêtir exclusivement ses habits de « conteux ».

### a) Authenticité du propos

Dans le cadre de *L'Invité* présenté à TV5 en octobre 2009, l'animateur dit en parlant de la mort : « Chaque personne qui meurt devient une légende<sup>75</sup> » et Fred Pellerin répond : « Chez nous à St-Élie, c'est la façon qu'on a trouvée de se composer<sup>76</sup> ». Fred Pellerin ne change pas du tout son attitude, ni sa parlure : « Saint-Élie, c'est un village de jaseux<sup>77</sup> » ajoute-t-il en parlant des anecdotes de son village qu'il racontait quand il était guide touristique : « j'en rajoutais, pis j'enjolivais pis je distorsionnais<sup>78</sup> » et parlant des personnages : « sont légendifiés [...] c'est une façon de se transcender, tsé on s'extrapole, chacun peut s'extrapoler par la bouche d'un autre<sup>79</sup> ». On notera au passage qu'il utilise le mot conteur et non « conteux ». Ailleurs, à l'occasion d'une entrevue au *talk-show* « On n'est pas couché » qui fut présenté sur le réseau France 2, le 1<sup>er</sup> juin 2013, Fred Pellerin se fait reprocher son parler, mais parvient néanmoins à garder son sang-froid et sa bonne humeur. Il use même de sa chaleureuse personnalité pour essayer de calmer les ardeurs du cinéaste Jean-Pierre Mocky qui déverse son mépris et sa frustration sur lui après avoir été mal traité pendant son entrevue. Bref, à l'occasion des entrevues accordées en Europe, surtout en France, essentiellement à Paris, Fred Pellerin se défend très bien, assumant son identité artistique et en ne faisant aucun compris sur sa manière de parler.

---

<sup>75</sup> Fred Pellerin dans SIMONIN, Patrick, (animateur), (2009), Épisode du 6 octobre 2009 [Entrevue télévisuelle]. Dans s. d. (réalisation), *L'Invité*. Paris, France : TV5Monde.

<sup>76</sup> *Ibid.*

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Ibid.*

## b) Interprétation sommaire

Il est possible de recouper certaines informations et de mettre en résonance l'*actio* de Fred Pellerin, telle que définie précédemment, avec celle observée lors d'entrevues télévisuelles. En spectacle, Fred Pellerin amplifie, notamment, la tonalité de sa voix, lui donnant un son plus grave, et il accentue le niveau de joual, avec ces expressions remaniées et ces mots inventés qui sont caractéristiques de son style. En entrevue, la dimension performative est légèrement atténuée et la tonalité de sa voix ne change que très peu. Il est cependant difficile de départager la personnalité réelle de celle du conteur, car son *ethos* varie d'une entrevue à l'autre, en fonction des circonstances. Dans certains cas, ce mouvement de va-et-vient entre les deux personnages pourrait être qualifié « d'entre-deux », créant une zone tampon entre le « conteux » et l'homme, qu'on pourrait envisager simplement comme l'expression de l'artiste, réfléchissant sur son métier.

À la question posée dès le titre du présent chapitre, on peut désormais répondre : oui et non. À l'évidence, il y a quelque chose de très construit dans sa manière de se représenter, sur la scène comme à la télé, mais Fred Pellerin n'hésite pas à sortir du personnage lorsque les circonstances le commandent pour présenter son point de vue, défendre son métier ou expliquer sa démarche artistique. Cependant, l'homme est à ce point habile qu'il devient difficile de départager ce qui relève en propre de la mise en scène et ce qui correspond à l'expression authentique d'un caractère individuel. Mais, en fin de compte, n'en est-il pas ainsi pour tout un chacun? À ce détail près qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être si bon conteur, ni d'être capable de contrôler aussi bien, et dans toutes les circonstances, l'image projetée et la situation d'élocution... Il s'agit là, sans doute, d'une des clés de son succès : Fred Pellerin possède ce que les rhéteurs grecs appelaient le *kairos*, et les latins l'*aptum*, c'est-à-dire un sens inné de l'à-propos.

## CONCLUSION

Nous espérons avoir montré, par le biais de cette brève analyse, comment l'identification des éléments qui participent de l'*ethos*, du *pathos* et de l'*actio* dans les spectacles de Fred Pellerin sont révélateurs des principes de son art. En misant sur l'*ethos* familial du « gars ordinaire », celui que l'on est susceptible de fréquenter dans la vie de tous les jours, il parvient à abolir instantanément la distance qui sépare d'ordinaire l'artiste en représentation et son auditoire. Fred Pellerin projette une image originale et attachante, en adéquation avec une personnalité qui semble simple, humble et dynamique. Les émotions qu'il suscite chez l'auditoire et qu'il semble éprouver lui-même sur scène, avec une sincérité apparente et une spontanéité tout à fait caractéristique, créent une dynamique de rapprochement et amènent les spectateurs à s'investir dans le récit. Sans présumer aucunement de ses connaissances de l'art rhétorique, force est d'admettre qu'il en incarne les principales valeurs : l'excellence (*arètè*), la bienveillance (*eunoïa*) et, surtout, le discernement (*phronesis*), par sa capacité exceptionnelle à s'adapter aux circonstances et à dire ce qu'il convient de dire à point nommé. Ces aptitudes, ajoutées à sa voix portante, son sourire sympathique et son langage familial, contribuent grandement à la cristallisation de son charisme et donnent vie et crédibilité à son personnage.<sup>80</sup>

En ce qui a trait à son anticonformisme et à l'apparente marginalité de son art, il est pertinent de rappeler que Fred Pellerin travaille en fonction d'un simple canevas, qu'il appelle son « ordre du jour », construit et modifié de représentation en représentation. Grâce à ce procédé, chaque spectacle est unique. Le fait qu'il ne soit pas confiné à un texte lui donne ainsi une liberté dans l'ajustement de son propos, lui permettant de jouer avec les mots et de s'adapter en fonction des réactions. Ce souci d'adaptation est également sensible au niveau des émotions, alors qu'il s'autorise parfois à verser des larmes, comme s'il se laissait prendre à son propre jeu. Malgré ces élans émotifs, on remarque chez lui une

---

<sup>80</sup> « [...] quand on est un orateur de bon aloi, mieux vaut paraître avoir de la moralité que de la rigueur dans le discours. » (*Op. Cit.*, Aristote, p. 280.)

recherche d'équilibre, car il prend soin de varier la charge affective de l'histoire, laissant l'auditoire vivre le moment sans l'accabler d'une surenchère de pathos.

L'objectif de l'analyse des entrevues télévisuelles, à l'image du premier chapitre, était d'observer les ressemblances et les différences entre les stratégies employées en entrevue par rapport à l'action scénique. Il s'agissait d'explicitier les différents aspects de sa *persona*, de manière à mettre en évidence une propension certaine au dédoublement réflexif, en ce sens qu'il lui arrive de sortir de son personnage pour réfléchir sur son art. On pourra trouver à s'étonner que l'on se soit autant attardé aux circonstances d'une entrevue (dimension non scénique), mais il importe de préciser qu'il s'agit d'un contexte privilégié pour l'observation de son *actio* en dehors d'un cadre scénarisé. Il nous a semblé que les entrevues télévisuelles sont, pour lui, la meilleure fenêtre pour se « mettre en marché » et se faire connaître auprès du public. Aussi, il n'est pas étonnant que le jeu d'acteur soit sensiblement le même sur scène comme dans les tribunes médiatiques, l'objectif étant de vendre des billets de spectacle.<sup>81</sup> L'étude des entrevues télévisuelles a permis de se familiariser avec les différentes facettes de la *persona* de l'artiste. L'homme, le conteur, le « conteux » et le « chansonnier » transparaissent tour à tour, mais ont en commun la même spontanéité et cette faculté d'émerveillement qui rappelle la candeur de l'enfant. Ainsi, l'objectif premier de Fred Pellerin, tel qu'il l'énonce lui-même, est de semer du merveilleux dans la réalité et d'émouvoir le public par la magie du conte.

Les limites de notre étude ne nous permettent pas d'étendre la réflexion aux textes publiés par le conteur, mais il serait sans doute intéressant de voir comment l'*ethos*, le *pathos* et l'*actio* se transposent dans son monde littéraire pour vérifier si la séduction procède de la même manière du spectacle aux récits. Sans doute retrouverait-on des traces du personnage de scène dans la narration. Bien des questions, encore en suspens, pourraient être résolues par l'étude du *corpus* en entier. Car au-delà des contes, il y aussi le travail du chansonnier (l'idée serait alors d'étudier seulement les chansons dont il en est l'auteur et le compositeur) et celui du scénariste, avec ses deux films *Babine* et *Ésimésac*, qui

---

<sup>81</sup> « [...] l'acteur se profile derrière l'orateur. L'un et l'autre ont en commun de parler en public, plus exactement d'offrir à un public venu tout exprès le spectacle du "corps parlant". » (*Op. Cit.*, Françoise Desbordes, p. 145.)



mériteraient d'être analysés dans la perspective d'une exploitation exemplaire des ressources expressives du conte.

À vingt-et-un ans, Fred Pellerin gagnait modestement sa vie comme conteur et aujourd'hui, célébré au Québec comme en France, celui qui qualifiait naguère le conte « [d]e parent pauvre de la littérature.<sup>82</sup> » porte fièrement le titre de docteur honorifique en littérature. Grâce à ses spectacles, à mi-chemin entre le numéro de *stand-up* et une pièce de théâtre, il nous donne à apprécier le pouvoir de fascination du conte et constitue un modèle pour l'émulation qui nous incite à nous commettre, bien humblement, à notre tour, en tentant de capturer ici ne serait-ce qu'une part infime de sa magie.

---

<sup>82</sup> Cédric Bélanger, (2014), « Le journal de Québec », *Fred Pellerin et André Perry honorés : Le redoutable conteur et le producteur de disques reçoivent un doctorat honorifique de l'Université Laval*, vol. XLVIII, n° 102, p. 16.



## **BIBLIOGRAPHIE**

### **1. Articles de périodiques**

BARONI, Raphaël, (2006), « Passion et narration », *Protée*, vol. 34, no 2-3, p. 163-175.

BENHAMOU, Anne-Françoise, (1994), « Qui parle à qui quand je (tu,il) parle(s) tout seul? », *Revue alternative théâtrale*, no 45, p. 24-29.

LABRECQUE, Marie, (2006), « Il était une voix », *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, vol. 2, no 2, p. 18-21.

LANGEVIN, Sébastien, (2010), « Fred Pellerin, conteux et poète québécois », *Le français dans le monde*, no 372 (novembre-décembre), p. 4-5.

### **2. Entrevues télévisuelles**

DIAZ, Sébastien, (animateur), (2012-2013), Épisode 80 : Fred Pellerin en entrevue [Entrevue télévisuelle]. Dans S. Diaz et C. Genest (réalisateurs), *Voir*, Montréal, Québec : Télé-Québec.

GAUDET, José et Julie BÉLANGER, (animateurs), (2014), Épisode du 28 novembre 2014 [Débat télévisé]. Dans B. Desgagné (réalisateur), *Ça finit bien la semaine*, Montréal, Québec : TVA.

LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2005), Épisode du 17 septembre 2005 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2009), Épisode du 22 novembre 2009 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*, Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

LEPAGE, Guy A., (producteur, animateur), (2014), Épisode du 16 novembre 2014 [Entrevue télévisuelle]. Dans M. Brisebois (réalisatrice), *Tout le monde en parle*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada.

SIMONIN, Patrick, (animateur), (2009), Épisode du 6 octobre 2009 [Entrevue télévisuelle]. Dans s. d. (réalisation), *L'Invité*. Paris, France : TV5Monde.

VÉZINA, Marie-Christine, (animatrice), (2009), Épisode 2 de 5 [Capsule]. Dans M. Marchand (réalisateur), *Fred Pellerin, le conteux de St-Élie-de-Caxton*, Trois-Rivières, Québec : VOX.

### 3. Livres de contes

PELLERIN, Fred, *Bois du thé fort, tu vas pisser drette!*, Montréal, Sarrazine Éditions, 2005, 87 p.

PELLERIN, Fred, *Comme une odeur de muscles*, Montréal, Planète rebelle, coll. « Paroles », 2005, 150 p.

PELLERIN, Fred, *Dans mon village, il y a belle Lurette...*, Montréal, Planète rebelle, coll. « Paroles », 2001, 140 p.

PELLERIN, Fred, *De peigne et de misère*, Montréal, Sarrazine Éditions, 2013, 188 p.

PELLERIN, Fred, *Il faut prendre le taureau par les contes*, Montréal, Planète rebelle, coll. « Paroles », 2003, 133 p.

PELLERIN, Fred, *L'Arracheuse de Temps*, Montréal, Sarrazine Éditions 2009, 148 p.

#### 4. Mémoire de maîtrise

CARDINAL, Chantal, (2010), *Lecture pragmatique de trois contes québécois contemporains : « Jos Gallant » d'André Lemelin, « Ti-Pinge » de Joujou Turenne, « L'entraîn à vapeur » de Fred Pellerin*, (mémoire de maîtrise, Université de Montréal), 158 p.

#### 5. Spectacles (DVD)

PELLERIN, Fred, (2008), *Comme une odeur de muscles*, Captation, Montréal, Productions Micheline Sarrazin inc., DVD, 167 min.

PELLERIN Fred, (2010), *L'Arracheuse de temps*, Captation, Terrebonne, Productions Micheline Sarrazin inc., DVD, 150 min.

#### 6. Théorie : Rhétorique

ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Pocket, 286 p.

DESBORDES, Françoise (1996). *La rhétorique antique : L'art de persuader*, Paris, Hachette supérieur, 303 p.

MEYER, Michel (2008). *Principia rhetorica : Une théorie générale de l'argumentation*, Paris, Fayard, 327 p.

MEYER, Michel (1993), *Questions de rhétorique : Langage, raison et séduction*, Paris, Librairie Générale Française, 159 p.

## 7. Théorie : Théâtre

BAUSSON, Gina; LAVALLÉE, Marie (1997), *Guide d'interprétation théâtrale*, Montréal, Leméac, 140 p.

FÉRAL, Josette (1998), *Mise en scène et jeu de l'acteur : Entretiens. Le corps en scène. Tome 2*, Montréal, Éditions Jeu/Éditions Lansman, 374 p.

FÉRAL, Josette (2007), *Mise en scène et jeu de l'acteur : Entretiens. Voix de femmes. Tome 3*, Montréal, Éditions Québec Amérique inc., 574 p.

VIEGNES, Michel (1992), *Le Théâtre : Problématiques essentielles*, Paris, Hatier, 157 p.

*Les Sept Épreuves*

Par

David Pomerleau





# *Pays d'Éole*





## Prologue

Tard dans la nuit, Samm rencontrait pour la première fois un homme d'Église. L'homme en question avait parcouru de grandes distances en très peu de temps pour venir au secours de Samm, père d'un garçon de trois ans prénommé Magellan.

Le lieu de rencontre était le port de la cité de Fiora. Un port de renommée mondiale à cette époque où le commerce se faisait encore par cabotage. Les odeurs que la mer dégageait n'étaient pas familières à Samm, qui demeurait en milieu désertique. Les résidences derrière le port étaient fabriquées en briques de terre cuite. Entre deux de ces résidences, dans une ruelle éclairée uniquement par le vapoureux clair de lune, les deux hommes se tenaient face à face.

« Vos renseignements informatifs ont besoin d'être d'une fiabilité sans faille, grogna l'homme d'Église à l'intention de Samm. »

Il était vêtu d'une longue soutane violette et d'un chapeau noir à large bord. Samm avait peine à remarquer les traits de son visage, mais selon la tonalité de la voix, il imaginait un homme aux traits durs et au regard noir... Possiblement muni d'une barbe malpropre de quelques jours, selon l'odeur nauséabonde qu'il dégageait. « *Drôle de constat à propos d'un membre du clergé!* » pensa-t-il.

« Mes convictions sont fondées, vous n'avez point à en douter, chuchota Samm en s'approchant doucement de l'homme d'Église. »

Samm était petit et bedonnant, il avait un nez rabougri et des oreilles flasques. Il projetait une image de vagabond, mais n'en était pas un. Le clerc, s'il n'avait pas fait les recherches nécessaires à son travail, aurait conclu à un gitan.

« Voyez-vous la nécessité certaine d'être si près de moi? Prenez un pas de recul et dites-moi ce dont j'ai besoin de savoir en connaissance! reprit le clerc en décroisant ses bras pour sortir une main de sa soutane aux larges manches et repousser Samm d'un pas.

— Pouvez-vous me fournir votre nom, avant que je vous livre mes renseignements?

— Je suis Euclide! répondit sèchement l'homme d'Église.

— Vous n'avez pas de titre? Monseigneur, Évêque, Diacre, Curé...

— Je suis plutôt un mercenaire au service de l'Église. Le prieuré me dépêche pour certaines importantes missions d'envergure. Selon mes informations instructives, en ce qui a trait à votre demande, c'est votre épouse qui serait en cause dans cette problématique histoire. »

Euclide n'avait pas changé de ton depuis le début de la conversation et il dégageait une froideur hors du commun. Ses paroles tourmentaient Samm tel l'effet d'un cauchemar sur un jeune enfant.

Toutefois, Samm ne regrettait pas sa plainte aux autorités ecclésiastiques, car il savait que c'était la seule décision à prendre dans ces circonstances. En fait, il croyait que l'homme auquel il rendrait des comptes serait plus jovial...

« Mon épouse est dans un village voisin avec mon garçon Magellan. Elle prend soin du petit et ne se doute nullement de ce qui l'attend. J'avais pensé qu'à mon retour à la tente, pendant la nuit prochaine, j'y pénétrerais pour sécuriser le petit dans mes bras pendant que vous captureriez la mère... Je ne suis pas familier avec vos procédures... Souhaitez-vous lui lier les membres avant de procéder à la capture? questionna Samm délicatement, la voix toujours très basse.

— Ne vous souciez pas de cette partie de mon métier!

— Vous ne comptez pas lui faire de mal... ou... l'assassiner devant... Magellan et moi? s'apeura Samm.

— Je vous répète que cette partie de mon travail ne vous concerne pas! Vous avez soumis une plainte au prieuré et c'est moi qui fus convoqué pour régler cette affaire. Que j'utilise la force ou non ne vous regarde en rien. Donnez-moi seulement toutes les informations dont j'ai besoin et occupez-vous de votre enfant.

— Je croyais que mon épouse serait enlevée en bonne et due forme. Le prieuré m'a affirmé qu'il ne lui serait fait aucun mal. Nous en étions seulement à la première étape d'un long processus...

— Combien de fois devrais-je vous le répéter? À partir de ce moment, tout ce qui touche votre épouse ne vous concerne plus! coupa Euclide en élevant la voix et le revers de la main du même coup, comme pour frapper Samm en plein visage, mais il se retint.

Le timbre de voix d'Euclide avait pris une tonalité beaucoup plus grave qu'auparavant et résonnait entre les deux résidences encore quelque temps après qu'il eut terminé son discours.

Quelques gouttes d'urine s'échappèrent le long des jambes de Samm. Son visage tomba entre ses mains se répétant pour lui-même : « *Si je ne le vois pas, il ne peut pas me frapper!* » Ses jambes, maintenant humides, se mirent à trembler et le choc de ses genoux l'un contre l'autre émettait un petit claquement insignifiant, à l'image de leur propriétaire.

« Cessez de jouer au couard apeuré et donnez-moi ce pourquoi vous avez sollicité notre aide! Le prieuré n'attendra pas éternellement! Ma mission doit être gérée efficacement et sans délai, reprit Euclide sans s'être calmé au préalable. »

Sous l'effet de la peur, Samm révéla au clerc tout ce qu'il avait besoin de savoir. Chaque détail était très important et il n'avait aucun intérêt à en omettre ne serait-ce qu'un seul. Une fois les renseignements transmis, Euclide suggéra un bain à Samm, mais ce dernier penchait dorénavant pour une boisson très forte en alcool.

« Allez! Rincez-vous les jambes dans la mer! Nous devons quitter cette ville pour votre village de nation à l'instant. Il n'y a pas de temps à perdre et ne me faites pas faux bond... la majeure partie de mon engagement officiel envers le prieuré... et ma plus grande fierté... sont les assassinats. »

Si seulement quelques gouttes étaient sorties tout à l'heure, à ce moment, la totalité du contenu de la vessie de Samm se déversa. Il était maintenant temps de rafraîchir ses jambes.

À cette heure tardive, Samm se demanda s'il avait pris la bonne décision en vendant sa femme au Prieuré des Soupirs. Il n'avait jamais su ce qui se passait là-bas. C'était un endroit mystérieux où siégeait un groupe d'hommes en soutane vantant les mérites de la religion sans vraiment savoir comment la définir au sens strict. « *Peut-être étaient-ils un ramassis de fous tel que l'homme devant moi?* » De toute manière, il était trop tard, Samm ne pouvait plus reculer. Sa vie en dépendait et sa femme serait capturée. Qui s'occuperait du petit Magellan? Cette bande d'ecclésiastiques aux bras trop longs et aux convictions contestables...

\* \* \*

Pendant ce temps, une femme rédigeait une lettre dans le plus grand secret...

L'intérieur de la tente était sombre, éclairé d'une chandelle presque consumée dans son entièreté. Un jeune enfant dormait à poings fermés, emmitouflé à souhait, derrière elle. Les nuits dans les villages du désert étaient fraîches, sans nuages pour retenir la chaleur que le

soleil émettait tout au long de la journée. La dame était assise sur le sol, les jambes croisées, devant une petite table, pas plus haute que le chat qu'elle caressait de son autre main.

Aimait-elle l'enfant? Là n'était pas la question. Elle en prenait le plus grand soin... Pour l'heure, elle était concentrée sur ce qu'elle écrivait... Elle devait coucher sur papier son dessein pour que le sort se réalise. Cependant, personne ne devait jamais avoir vent de ces écrits :

« Un destin, nous devons tous avoir un destin. Celui de mon fils, je dois le créer de toutes pièces...

Il fut une certaine époque où je doutai de mon époux et de son puissant frère. Je désire donc pallier à un possible plan qu'ils auraient mis en œuvre pour se débarrasser de moi. L'idée est très simple : je mise sur mon fils, son intelligence, son amour et son courage.

Par le biais de cette encre, je l'envoûte d'un sort qui aura pour conséquence de jouer sur les mots. Il ne s'agit pas d'un problème avec des conséquences néfastes, mais pourtant désagréables. Un sort langagier. Un problème d'élocution. Rien de mortel. Plutôt inoffensif, mais... somme toute rigolo, et... efficace... pour le service dont je pourrai avoir besoin dans le futur. Une décision que j'appréhende depuis longtemps, un sort que je n'ai jamais eu l'occasion d'expérimenter!

Le fait est qu'il aura une mission à accomplir, une quête qui lui parviendra par l'entremise de la télépathie qui agira sur ses rêves lorsqu'il sera dans un état de sommeil profond. Je le pousserai par la force de l'inconscient à travers les liens de sang qui nous unissent.

Mon fils, lorsqu'il aura atteint un certain âge de raison, aura sept épreuves à franchir, sept comme les sept tours à maîtriser avant de parler... sept épreuves qui le mèneront, inévitablement, à moi et à la conjuration de ce sort.

Ce sort est également conjoint avec le puissant frère de mon époux. Ses pouvoirs seront utiles au dénouement et les liens du sang sont un prérequis. Je regrouperai de force la famille élargie! Sans le savoir, le puissant Zahim sera ensorcelé par la même occasion.

C'est par la trahison de mon époux et de son frère qu'aura lieu l'activation de cet envoûtement.

Cette manipulation emportera inévitablement dans son sillon les deux frères s'ils se jouent de moi. »

Elle déposa la plume en murmurant pour elle-même : « *Mon fils ne me retrouvera pas tant qu'il n'aura pas vaincu sept épreuves qui le pousseront à devenir un homme... Il devra réussir, ne serait-ce que pour me libérer...* »

Il se pourrait qu'il soit blessé, ou même tué, dans la réalisation des épreuves, mais voilà une fatalité qu'elle était prête à concevoir. Elle devait donc faire ce sacrifice.

La femme glissa le papyrus au-dessus de la flamme de la chandelle pour enfin amorcer l'incantation en psalmodiant haut et fort : « Vaut mieux tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, vaut mieux tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, vaut mieux tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler » jusqu'à ce qu'il se soit consumé entièrement.

La fumée tournoyait dans la tente au-dessus du jeune enfant dont les narines filtraient les vapeurs qui tourmentaient son sommeil et affecteraient, peut-être un jour, son avenir...

## Chapitre Un : Conflits

Au cœur du Pays d'Éole, un endroit désertique où il n'était pas rare de croiser des volcans en activité, vivait la famille des Rustime. Samm et Magellan Rustime. Un père et son unique fils devenu adulte depuis peu. Magellan était rondouillet comme son père, mais leurs tempéraments différaient énormément.

Samm avait les cheveux noirs en brosse et les yeux très foncés. Il était un homme incroyablement paresseux, avec un penchant marqué pour la facilité. Misogynie, vantardise et mauvaise foi faisaient partie de son quotidien. Samm était affreusement désagréable envers ceux qui l'entouraient, y compris Magellan.

Magellan, petit homme rigolo aux cheveux frisés châains, avait un parler loufoque et marginal. Il était la cause de la risée des gens, de leur isolement et de leur célibat. Ce parler était pour Samm la punition karmique de ses gestes passés. Dans la force de l'âge, Magellan était trop baquet pour en profiter. Les deux hommes ne s'entendaient sur rien, mais vivaient ensemble dans la pauvreté en se soutenant tout de même l'un l'autre.

Le village qu'ils occupaient était un amas de tentes protégé par de hautes murailles en pierres. Les murailles protégeaient davantage le village des tempêtes de sable que des envahisseurs. L'entraide y était à l'honneur, car sans elle, il ne pourrait y avoir de subsistance et le village s'éteindrait peu à peu. Les tentes étaient rafistolées avec des

retailles de tissus perméables, mais étant donné qu'il pleuvait très rarement, ce n'était pas un souci.

Ce matin-là, la température était aussi aride qu'à l'habituelle. Magellan avait rêvé de sa mère une partie de la nuit. Il n'avait aucun souvenir d'elle, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir des pensées pour elle. À chaque fois qu'il questionnait son père à son sujet, il n'obtenait aucun détail, ne serait-ce que son prénom.

Aujourd'hui, par contre, l'émotion était très forte, car le rêve était plus puissant qu'auparavant. Magellan s'était réveillé avec une détermination qu'il n'avait jamais connue dans le passé. Avec la nuit mouvementée qu'il avait eue, il devait soutirer des réponses à Samm. Il pivota sur son côté gauche et le gifla au visage. Son père créchait près de lui sur le sol en terre battue, recouvert de lattes de tissus en guise de matelas.

L'homme sortit brutalement du sommeil et vit Magellan, maintenant agenouillé près de lui, les sourcils froncés, un air néfaste sur le visage.

« Qu'est-ce qui te prend jeune fou! bougonna Samm en se frottant les yeux.

— Arrimez l'intention de me révérencier tout ce que vous suez sur ma mère dès ce jour! Je ne puisse apprendre plus longtemps! Je saute à la nourriture du matin pendant que vous relevez de matinée et vous furrerez tous les détails dans ma caboche en se nourrissant dans quelques moments, signifia Magellan à l'attention de son père, avant de quitter la tente d'un pas précipité. »

Samm n'eut pas le temps de répondre quoi que ce soit. Il ne pouvait absolument rien révéler à son garçon au sujet de sa mère au péril de l'amour de son fils. Quelle excuse avait-il en main pour s'en sortir une fois de plus? « *À bien y réfléchir... Aucune!* » Voilà qu'il était confronté au jour qu'il redoutait depuis si longtemps. D'autant plus que Magellan avait l'air très déterminé aujourd'hui. Samm s'attendait à une redoutable dispute, dont l'issue pouvait être fatale à leur lien père-fils.

C'était la première fois que Magellan agissait de cette manière envers son père. Habituellement, c'était plutôt l'inverse. Il n'était pas rare que Samm giflât son fils, mais jamais il n'était arrivé que Magellan lève le ton envers son père, encore moins qu'il le frappe. Samm comprit alors que cette détermination ne pourrait être freinée simplement.

Le retour de Magellan était imminent. Samm, très inquiet, alla s'agenouiller à l'endroit où ils avaient l'habitude de prendre leurs repas : une minuscule table pas très élevée, car on y mangeait à genoux, attenante à leurs modestes lits.



Magellan avait mis l'eau à bouillir sur le feu devant la tente, avant d'aller faire les courses. À son retour, il ramassa la cruche d'eau bouillante et pénétra dans la tente avec de petits pains ressemblant étrangement à des croissants rassis. Il prépara le thé sans regarder ni dire mot à son père. Les assiettes et tasses comblées, la conversation s'enchaîna :

« Z'avez intermède à découvrir sur ma mammelle, je ne puis plus apprendre. Je vous en prieuré... entama le jeune homme, les yeux pétillants de rage et d'impatience. »

Au son du dernier mot employé par Magellan, Samm frémit de peur. Il était conscient que l'emploi de ce mot était seulement lié aux déformations de vocabulaire et d'élocution de son garçon, mais il ne put empêcher sa réaction. Réaction qui ne fut pas subtile aux yeux de Magellan.

Ce dernier crut comprendre, par la réaction de son père, que le prieuré avait quelque chose à voir dans la disparition de sa mère. Cependant, il n'en laissa rien paraître et questionna Samm de plus belle.

« Où est le maire et que lui est-il advenu ?

— Où est "ta mère" ? Je n'en sais rien. Je n'en ai aucune idée, je te l'ai répété à plusieurs reprises. Concentre-toi sur toi, sur nous, pour régler tes défauts de langage, te trouver une femme pour fonder ta propre famille et laisse tomber ta mère. Tu ne la reverras plus jamais.

— Ordonne-moi seulement des indices et je partirai seul pour la renouveler.

— Pour la "retrouver" ! Je n'ai absolument rien à te dire et tu ne la retrouveras jamais. Enlève-toi immédiatement cette idée de la tête...

— Je vous préverti père... indice ou non... je me saut à sa recherche, continua Magellan en mâchant de petites bouchées de pain rassis.

— Avec ta langue fourchue, tu n'iras pas très loin ! affirma fermement Samm pour clore la discussion. »

Magellan avait la réelle intention de partir à la recherche de sa mère malgré les nombreuses contraintes : il ne savait pas de quoi elle avait l'air, n'avait aucune idée où chercher et ne connaissait même pas son nom ! Mais il était très déterminé, car aujourd'hui enfin, il avait un indice en poche : le prieuré.

La crainte de Samm était que Magellan découvre la vérité. Si son fils apprenait qu'il avait dénoncé sa mère, il ne s'en remettrait jamais et il ne pardonnerait jamais à son père. Samm demeurerait seul pour toujours.

Les deux adultes terminèrent leur repas et leur tasse de thé en silence. Ils se dévisagèrent sans arrêt jusqu'à ce que Magellan pousse un soupir, se lève et se précipite pour emplir son baluchon. Samm était complètement impuissant devant la détermination sans borne de Magellan. Il ne lui restait qu'un seul espoir et celui-ci reposait sur son frère Zahim, un puissant mage.

Magellan déposa le baluchon sur son épaule, lança un dernier regard emplis de haine à son père et quitta le domicile familial, la tente, sereinement. Ce n'est qu'une fois à l'extérieur, constatant l'ampleur de sa décision et de sa quête, que son sourire habituel reprit sa place initiale.

Puisque Magellan marchait en direction de la forge du village, il ne vit pas Samm sortir discrètement de la tente afin de se diriger vers le domaine de Zahim situé dans une contrée éloignée. La route serait longue, mais elle valait le coup. Samm et Zahim n'étaient pas en très bons termes depuis un certain temps, mais il devait tout de même tenter une approche.

Magellan pénétra dans la forge tenue par le père de son ami Jim, qu'il apercevait, la moustache dégoulinante de sueur. Jim, arborant lui aussi fièrement la moustache, était un jeune aux particularités caractérielles opposées à celles de Magellan, c'est-à-dire que Magellan affichait constamment un air jovial tandis que Jim était perpétuellement en colère. Cette colère interminable était sans doute liée au fait que Jim possédait de très grandes oreilles et avait subi énormément d'intimidation à ce sujet étant jeune. Pour enrayer ce problème, depuis un certain temps, il portait les cheveux aux épaules, ce qui avait pour effet de dissimuler « les paravents derrière les rideaux ».

La mauvaise humeur habituelle de Jim venait peut-être du fait qu'il devait constamment traduire les paroles de Magellan. À long terme, cela devenait très agaçant et il s'emportait.

« Hé! Jeune chamelle fumante! Combien vas? taquina Magellan à l'intention de Jim, ce dernier étant occupé à forger un cimenterre.

— Ça peut aller, bougonna Jim.

— Ce cimetière m'a l'air d'une réussite. La fourbe imite bien le croissant de lune.

— La "courbe"! Bah! C'est mon père qui a entrepris la courbe de la lame. J'en ai raté plusieurs auparavant et je crois qu'il ne me fait plus confiance. De toute façon, je n'ai aucun talent pour ce métier.

— Fesse de te diminuer, ce n'est pas de cette manière que tu y arriveras.

— Que je “cesse” de me diminuer! Tu crois que c’est de cette “manière” que j’y arriverai? Permets-moi d’en douter, reprit arrogamment Jim.

— J’ai une idée qui te permettrait de fuir le sillage pour quelque temps.

— “Fuir le village”, ma foi, ce ne serait pas une mauvaise chose. Fuir le village signifie fuir la forge et fuir mon pathétique père. Mais dans quel but? demanda Jim en lâchant le cimenterre pour aller s’asseoir près de Magellan, toujours debout, entraîné par l’excitation.

— Une fête!

— Une “quête”, quel genre de quête?

— Nous cartons à la recherche de ma mère!

— Nous “partons” à la recherche de ta mère! Tu as enfin des indices! Assieds-toi et explique-moi.

— Nous devons la retrouver!

— Bravo! Tu as formulé une phrase complète sans te tromper, ironisa Jim avant de reprendre : Et... comment comptes-tu t’y prendre? Nous ne savons pas si elle est vivante et, si c’est le cas, je te rappelle que le monde est trop vaste pour deux nigauds comme nous.

— Mon père a sourcillé sur le mot “prieuré”. Peut-être se couche-t-elle dans l’un d’eux. On doit les vivifier l’un après l’autre.

— Les “visiter”? Mais qu’est-ce qu’une femme ferait dans un prieuré? C’est impossible, les femmes n’y sont pas admises, tu le sais bien. Combien de prieurés crois-tu qu’il y a, seulement dans les villages environnants? reprit Jim, sa voix se faisant plus basse, signalant son découragement.

— As-tu réellement quelque cause de mieux à faire? Fais le pour moi, pour la chose! le pria Magellan, de manière autoritaire.

— Pour la “cause”? Je vais le faire pour toi, mais à contrecœur parce que je sais très bien que tu n’y arriverais jamais seul! Quoique je ne crois pas que nous y arriverons plus à deux, enchaîna-t-il les sourcils froncés.

— Allez !

— OK! Va m’attendre dehors! Je dois parler à mon père et... nous dénicher un cimenterre... Ça peut toujours être utile. »

Magellan sortit de la forge pendant que Jim lui tournait le dos en terminant sa phrase. S'ensuivit une discussion très enflammée entre Jim et le forgeron du village. Ce dernier ne voulait absolument rien entendre, il était débordé par les commandes et Jim était son seul espoir de parvenir à régler dans les temps. Cependant, l'homme était doté d'un grand cœur et il avait toujours été ému par le fait que Magellan n'avait jamais connu sa mère. Il n'avait aucune information en mains concernant son départ et croyait fermement que les deux jeunes adultes n'arriveraient jamais à leurs fins. Le forgeron était également convaincu que c'était une quête dangereuse, mais n'était-ce pas une façon d'apprendre et de comprendre la vie à cette époque, dans ce monde méprisable?

Jim détestait son père, mais il n'avait aucune raison valable à cet effet. Le forgeron avait toujours été présent pour son fils et ne l'avait jamais maltraité. Le tempérament de Jim, le fait qu'il se mettait en colère sur tout et contre tous en permanence, n'excluait pas son père. Depuis qu'il avait atteint l'âge adulte, qui était de seize ans dans cette contrée, le forgeron subissait le même sort que tout le monde.

Alors, après une bonne discussion mêlée de frustrations, le forgeron légua un cimeterre et une djambia en bon état à Jim, afin que les garçons puissent se défendre en cas d'agression. Il prit Jim entre ses bras, au déplaisir de ce dernier, espérant lui donner du courage et un soupçon d'amour, chose qui n'était pas très courante dans leur culture. Le forgeron le fit, au cas où c'était la dernière fois qu'il en avait l'occasion. Il avait confiance en les capacités de Jim, mais... sait-on jamais...

## Chapitre Deux : Départ

Samm pénétra dans l'antre du manoir de Zahim. Le mage élancé portait une grande robe bleue munie d'une large ceinture blanche, mais sans chapeau, contrairement à son habitude. Zahim était complètement chauve, mais sa lèvre supérieure était ornée d'une très longue moustache blanche qu'il prenait plaisir à rouler entre ses doigts.

Personne n'était certain, hors de tout doute, que Zahim était bon. Son passé le plaçait sporadiquement entre l'ombre et la lumière. Samm n'en avait que faire, car Zahim était son frère et il avait une mission des plus importantes pour lui... en espérant qu'il l'accepterait sans broncher.

La résidence de Zahim était située sur une très haute montagne. C'était un immense manoir d'une richesse inconcevable. Certains disaient qu'il était apparu sur la montagne, il y a de

cela de nombreuses années, comme par magie. Pourtant, c'était une construction qui aurait nécessité plus d'une cinquantaine d'années. Il n'était muni d'aucune tourelle, mais possédait plusieurs étages, le tout construit à l'aide d'immenses pierres blanches polies.

Cela faisait plus de treize ans que les deux frères ne s'étaient pas côtoyés. Leurs liens ne pouvaient pas s'effriter plus qu'ils ne l'étaient déjà. Une poignée de main spéciale les unissait et c'est de cette manière qu'ils reprirent contact, sur le seuil de la forteresse, avant que Zahim entame la conversation.

« Voilà que l'adversité se retourne contre toi! Alors... dit-il, prenant un instant de réflexion avant de poursuivre : Quel motif te conduit jusqu'à mon domaine? »

Après cette salutation hors du commun, Samm pénétra à l'intérieur et avança sur le tapis ornemental au centre du hall d'entrée, entouré d'énormes escaliers tourbillonnants tout autour de la pièce. Zahim avait, semble-t-il, plané sur l'air jusqu'au tapis, qui s'éleva doucement vers le haut et transporta les deux hommes au quatrième étage de la luxueuse citadelle.

Les hommes descendirent de la broderie et s'assirent sur un canapé rembourré près d'une gigantesque table en marbre. Zahim tournoya son index au-dessus de son épaule droite et un plateau d'argent contenant une carafe d'eau bouillante et deux tasses se déposa dans sa main, maintenant placée pour la soutenir. Il déposa doucement le plateau sur la table et servit le thé au safran.

« Parle-moi de la raison de ce rendez-vous impromptu.

— Magellan est parti à la recherche de Lionna, répondit brusquement Samm.

— Fallait s'y attendre.

— Tu n'as pas l'air de comprendre Zahim.

— Parce que cela fait longtemps que j'envisageais cette possibilité...

— Mais s'il découvre la vérité, c'en est terminé pour moi et ma relation avec lui...

— Je n'en suis pas certain, même que je crois qu'il comprendra. Malgré sa façon de parler, c'est un jeune homme intelligent...

— Il cherchera sûrement à m'assassiner, poursuivit Samm comme s'il s'agissait d'un monologue, ignorant les commentaires de son frère.

— Ton fils ne t'enlèvera jamais la vie, tu es la seule personne qui compte pour lui, la seule personne à qui il ait fait confiance et tu es la seule qui lui donne de l'amour...

— Justement! Ce lien de confiance sera rompu instantanément dès qu'il apprendra la vérité. C'est pour cette raison que j'ai besoin de toi...

— Je ne vois pas comment je pourrais t'être utile! De plus, il sera possiblement de retour au village avant toi, découragé de ne pas avancer en raison de sa difficulté à communiquer, reprit Zahim en sirotant sa boisson chaude, non sans faire de bruit avec ses lèvres.

— Tu as tort! Il avait l'air très déterminé! Et... je crois même qu'il partira avec son copain Jim, ce qui lui facilitera considérablement la tâche...

— Jim! Le fils niais du forgeron? Celui qui ne sort jamais de son état colérique? Magellan se lassera de lui bien avant d'atteindre le village voisin, le coupa Zahim d'un air moqueur.

— Peu importe! Tu dois les poursuivre! Pars à leur suite et empêche-les d'arriver à leurs fins. Ils ne te connaissent pas, car ils ne t'ont jamais vu, et avec tes pouvoirs, il sera aisé de les rendre amnésiques, les ramener à leur point départ, les empêcher d'avancer... Je ne sais quoi, mais tu trouveras bien...

— Les assassiner! rigola Zahim en déposant sa tasse vide sur le plateau d'argent.

— Cesse tes sottises et aide-moi... pour une fois.

— Je t'ai rendu service à de nombreuses reprises, je te ferai remarquer, cher frère! En outre, si tu te remémores bien, j'étais entièrement en désaccord avec la décision que tu as prise au sujet de ton épouse, il y a de cela... combien d'années déjà? questionna-t-il ironiquement.

— Treize ans! soupira Samm.

— Avec tout l'amour que tu lui portais, je suis encore surpris aujourd'hui que ton irrémédiable côté misogyne l'ait emporté. D'autant plus qu'elle s'occupait judicieusement du jeune Magellan. Elle lui aurait possiblement donné une meilleure éducation que toi et tu n'en serais pas là aujourd'hui... À mendier des faveurs à ton humble frère.

— Tu dis n'importe quoi! Tu sais très bien que le clergé aurait eu vent de ce qui se passait dans ma famille et qu'il aurait un jour délégué un disciple pour l'incarcérer à la Tour des Soupirs.

— Si tu n'avais d'autres choix, pourquoi t'inquiètes-tu de ce que pourrait apprendre Magellan? Il ne découvrira jamais rien... peu importe la teneur de sa quête...

— Je m'inquiète, car j'ai dénoncé Lionna avant qu'elle ne se fasse capturer par le prieuré et que Magellan et Jim sont assez intelligents pour tout découvrir.

— Avec les maints dangers que renferme cette contrée, si j'étais toi, je ne me ferais pas de mauvais sang avec cela, mais plutôt avec sa mort imminente, ricana Zahim.

— Justement! Je ne veux pas seulement que tu empêches Magellan de tout découvrir, mais que tu le protèges des dangers. Si le prieuré apprend que des gens enquêtent sur la disparition de Lionna, ils dépêcheront Euclide, leur assassin clérical, et c'en sera terminé des jeunes garçons, pleurnicha Samm.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire des garçons, moi?

— Si tu ne le fais pas pour Magellan, fais-le pour moi, demanda désespérément Samm.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire de toi?

— ZAHIM! »

Un long moment de silence s'abattit sur la pièce. Zahim réfléchissait pendant que Samm sanglotait dans la peur. Dehors, des pluies diluviennes s'abattirent soudainement, phénomène qui était très rare dans cette région désertique. Un mythe racontait que quand cela se produisait hors de la saison des pluies, c'est qu'il y avait un volcan à éteindre. Néanmoins, Samm savait que c'est ce qui se produisait quand Zahim réfléchissait profondément. Évènement qui n'arrivait que très rarement. De son côté, Zahim ne souhaitait pas voir larmoyer son frère s'il refusait de s'impliquer.

\* \* \*

Magellan et Jim quittèrent la forge d'un pas décidé. L'instinct de Magellan les guidait vers le sud du Pays d'Éole. Le village voisin était à une distance respectable et les deux jeunes hommes étaient prêts à toute éventualité.

« Si tu ne l'as jamais revue, c'est qu'elle doit être dans un endroit beaucoup plus reculé! clama Jim de son attitude détestable.

— Je ne l'ai jamais vue du tout.

— Connais-tu son prénom au moins?

— Niais! répondit simplement Magellan.

— Alors comment crois-tu la retrouver? grogna Jim.

— Je ne sais pas... Par instinct... Par hasard... Par amour...

— Le “hasard” devra être en notre faveur, ton instinct a besoin d’être bien aiguisé et ton amour... disons... miraculeux...

— ...

— Encore une chance que je déteste mon père et que j’avais l’incroyable désir de quitter la forge, car je peux t’assurer que tu serais seul au combat...

— Merci de ton engagement... en... courageusement!

— Tu fais des progrès. Mais ne te réjouis pas trop, je ne le fais pas pour toi...

— Toujours aussi dégradable! répondit Magellan en se passant la main dans ses cheveux frisés.

— “Désagréable”! Mais je t’en prie. »

Ils marchèrent la journée et la nuit entières. Après mûre réflexion, ils optèrent pour une solution plus commode : dès qu’ils en auraient l’occasion, ils achèteraient un chameau. Jim avait amassé une petite fortune au cours des dernières années à la forge, car, malgré son manque de dextérité, il avait un père généreux. Le sommeil ne se faisait que trop attendre, mais les deux hommes tenaient toujours debout.

« Quittons la route pour sommeiller entre les dunes là-bas! Je crois que ce sera plus prudent que dormir au village, les brigands y sont sûrement nombreux, clama Jim sur un ton détestable.

— Tu as la brousse?

— La “frousse”! Non! Tu as le sabre et j’ai le poignard, nous devrions nous en tirer... Mais nous ne sommes pas des soldats ou des combattants. Alors, ne te fais pas trop d’attentes.

— Prête-moi la bourde... J’ai soif, demanda Magellan en tendant la main à Jim.

— La “gourde”. Oui, mais n’en abuse pas! gronda Jim.

— OK! On va s’étendre, même si je sais pertinemment que ça ne changera pas ton honneur.



— Mon “humeur”! Qu’est-ce qu’elle a mon humeur? Elle est parfaite mon humeur! bougonna-t-il en reprenant la gourde d’un geste brusque de sa main droite. »

Les deux jeunes hommes se turent et quittèrent le chemin pour s’éloigner vers les dunes. Ils étendirent un épais tissu sur le sable et s’y allongèrent quelques heures. La nuit avait été froide, car il n’y avait eu aucun nuage dans le ciel pour retenir la chaleur du jour passé. Magellan et Jim n’en avaient pas souffert parce qu’ils avaient marché sans arrêt, bien couverts sous leurs tuniques. Or, l’aube pointait et les rayons de soleil ne tarderaient pas à réchauffer féroceement l’atmosphère.

### Chapitre Trois : Puits

Lorsque Magellan et Jim pénétrèrent au village voisin, la gourde était vide depuis un certain temps et les deux jeunes hommes étaient déshydratés. Ce village ressemblait étrangement au leur : un amas de tentes au cœur du désert. Certaines différences détonaient comme l’habillement des hommes qui ressemblait étrangement à celui des femmes. Peut-être était-ce le fait que les femmes étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes?

La route qui menait au village devenait l’allée centrale à l’intérieur des remparts. Elle était très large et les tentes s’entassaient d’un côté comme de l’autre. Un homme... ou une femme... s’avançait dans leur direction et Magellan prit l’initiative de l’aborder.

« Pouvez-vous nous indiquer où nous pourrions nous apprécier?

—...

— Nous “abreuver”? rectifia Jim en fronçant les sourcils.

— Oh! Vous n’avez qu’à suivre cette route. Au centre du village se trouve un énorme puits, vous pourrez vous y désaltérer à votre guise gratuitement, répondit l’autre. »

Au son de sa voix, ils purent maintenant l’identifier en tant qu’homme.

« Mari! reprit Magellan.

— “Merci”! corrigea Jim en bougonnant. »

Magellan le salua et chacun reprit sa direction d’origine. Les jeunes s’en voulurent de ne pas avoir pris la peine de se renseigner, pendant qu’ils y étaient, sur l’implantation du

clergé à l'intérieur de ce village. Au premier regard, il n'y avait pas de construction ou de monument permettant d'identifier où se pratiquait la religion. Ils convinrent donc de se désaltérer adéquatement avant de poser des questions au sujet du prieuré.

Arrivés au puits, ils virent un homme coiffé d'un impressionnant turban et d'une djellaba très colorée qui était assis sur le sol, adossé au muret de pierres, près de la manivelle permettant de remonter le sceau à l'intérieur du puits. Magellan s'approcha pendant que Jim avait les yeux rivés sur une ribambelle d'enfants jouant au ballon. Jim connaissait bien ce jeu et il y excellait, ayant joué maintes et maintes fois étant jeune garçon. Pendant qu'il les fixait et que Magellan s'entretenait du mieux qu'il le pouvait avec l'homme dont le métier était de faire jaillir l'eau du désert, Jim se perdit en rêveries. Son air aigri habituel se transformait lentement en une espèce de sourire de satisfaction, lui remémorant les heures de gloire de sa jeunesse, celles avant que les autres jeunes se mettent à ridiculiser l'allure rigolote de ses énormes oreilles.

Tout à coup, Jim reçut une forte poussée entre les deux omoplates qui le propulsa brusquement vers l'avant jusqu'à ce que ses genoux percutent violemment le muret de pierres et qu'il bascule à l'intérieur du puits! Il se hâta d'attraper la corde, mais elle n'était fixée à aucun point d'ancrage, si ce n'était du sceau d'un côté. Ainsi, la manivelle se mit à tourner à grande vitesse.

Le brigand, qui semblait avoir surgi de nulle part, après avoir bousculé Jim, eut amplement le temps de quérir le baluchon sur l'épaule de ce dernier et se retourna pour prendre la fuite. Magellan, alerté par le cri de détresse de Jim en écho dans le puits, lâcha son propre baluchon près de l'homme à la djellaba colorée sans penser aux conséquences, pour ensuite se retourner d'un seul mouvement et agripper le bout du bâton du baluchon de Jim et le tirer vers lui d'un geste empressé. Le brigand, tenant trop à son butin, ne lâcha pas prise et la surprise le déséquilibra pour le faire chuter vers l'arrière. C'est à ce moment que Magellan pensa à empoigner la manivelle du puits, dont la corde se déroulait maintenant à une vitesse stupéfiante. L'homme à la djellaba colorée n'avait pas encore bougé, comme s'il n'avait rien vu ni entendu. Était-ce chose courante dans ce village de culbuter dans le puits?

Pendant que Magellan sentait son poignet virevolter de tous côtés, pas assez puissant pour soutenir le poids de Jim, risquant une blessure à tout coup, et qu'il tenait fermement le baluchon de l'autre main, le brigand en profita pour prendre la fuite, finalement sans aucun butin. C'est à ce moment que se fit entendre l'écho d'un homme de corpulence moyenne chutant à l'intérieur d'un bassin d'eau. Dans son étrange langue, Magellan demanda l'aide de l'homme à la djellaba colorée. Ce dernier, dans son profond mutisme, et abasourdi par

les ridicules propos de Magellan, prit un certain temps avant de porter secours à Magellan... et à Jim... par la même occasion.

Seul, Magellan n'avait pas réussi à remonter Jim d'une longueur. Toutefois, avec l'aide de l'homme à la djellaba colorée et beaucoup d'efforts de la part des deux hommes maintenant en sueur, le visage de Jim apparut, très déconcerté. Le drame de la situation fut atténué lorsque Magellan éclata de rire en voyant Jim, les fesses complètement coincées à l'intérieur du sceau par la violence de la chute et la succion de l'eau. Le visage de Jim affichait dorénavant la frustration la plus complète. Si Magellan était terriblement assoiffé à ce moment, Jim était vivement désaltéré.

Voilà que se terminait la première épreuve de cette quête désespérée et vouée à l'échec... Peut-être Magellan venait-il d'apprendre l'indulgence et la bienveillance? Du moins, il avait surmonté l'obstacle de son handicap en portant secours à autrui...

Magellan craignait maintenant que Jim ne décide de reprendre le chemin de la forge et renonce à lui porter secours. Ce ne fut pas le cas, l'amitié fut maintenue et les deux jeunes hommes interrogèrent l'homme à la djellaba colorée sur le prieuré et la manière de se procurer un chameau pendant qu'ils emplissaient leur gourde asséchée, à ras bord. Magellan et Jim n'avaient jamais quitté leur lieu natal ni jamais eu la curiosité de se renseigner sur les mœurs des villages alentour, même s'ils habitaient un village voisin.

Les réponses qu'ils obtinrent furent très décevantes. L'homme expliqua qu'il vivait dans un village athée. Certaines personnes avaient tenté, il y a de cela très longtemps, d'imposer la religion, mais sans succès. Néanmoins, plusieurs hommes démontrant un intérêt pour la cause suivirent ces gens lorsqu'ils furent chassés du village. Ce phénomène expliquait le nombre relativement peu élevé d'hommes au village... Mais n'expliquait toujours pas le fait que les hommes demeurés sur place semblaient se costumer et se maquiller telles des femmes.

« Magellan, laisse-moi poursuivre l'interrogatoire. Monsieur semble perplexe devant ton langage et je crois que cela l'intimide, indiqua Jim.

— Toujours la même clause, grogna Magellan quelque peu vexé, pendant que Jim le dévisageait inconcevablement pour ensuite se retourner vers l'homme à la djellaba colorée.

— Savez-vous quelles directions prirent les adeptes en quittant le village? reprit Jim.

— Ils prirent le chemin vers l'est, mais selon moi, ils ont dû franchir une distance considérable avant de s'établir dans un village qui accepterait leur philosophie. La conversion qu'ils tentaient d'implanter occasionnait des changements importants dans les

mœurs et la culture établis depuis des siècles. Ne furent pas nombreux ceux qui s'y convertirent. »

Si le parler différent de Magellan intimidait l'homme, l'attitude négative de Jim semblait fonctionner adéquatement. L'homme se livrait et il est évident que, même si son visage affichait un air renfrogné, sa manière de dialoguer reflétait la politesse des gens de son village.

L'homme à la djellaba colorée n'avait pas d'indications précises à leur donner au sujet du prieuré, mais il leur permit de se procurer rapidement et pour un modeste prix, une chamelle dans la force de l'âge et en très bonne santé.

Magellan et Jim se permirent un somptueux repas bien mérité, en profitèrent pour faire quelques provisions et sellèrent la chamelle, sur laquelle ils avaient fixé leurs baluchons, pour une longue route vers l'est.

#### Chapitre Quatre : Oasis

Zahim planait très haut dans le ciel sur son tapis volant. Il y avait rarement de nuages dans cette région du monde en cette saison, mais puisqu'il possédait le pouvoir de faire voler les broderies, il était aisé pour lui de rendre la manœuvre invisible.

Zahim avait finalement pris la décision, à contrecœur, de rendre service à son frère Samm et de se lancer à la poursuite de Magellan... Il se moquait bien de ce qui arriverait à Jim. Il avait donc enfilé son énorme chapeau blanc et enfourché la moquette.

Il avait laissé Samm bénéficier du majestueux manoir, l'enjoignant d'en profiter pour se détendre. Il lui avait également assuré que le travail serait accompli en très peu de temps. Non seulement il n'avait pas de temps à consacrer à des péripéties de ce genre, qui ne le concernaient en rien, mais il n'était également pas d'humeur à quitter le confort de son château qu'il avait mis une vie à acquérir.

Il fut plutôt aisé pour lui de repérer rapidement dans quelle région du Pays d'Éole les jeunes hommes étaient situés. Selon ce qu'il percevait du haut des airs, cela faisait plus d'une journée que les jeunes adultes tournaient en rond. *« Jeunes incultes! Ils n'ont même pas pris la peine de s'équiper d'un compas. Ils courent à leur perte. Je pourrais simplement retourner sur mes pas et expliquer à Samm que le désert a eu raison de Magellan. »* Songeait Zahim alors que la paresse l'envahissait. Malgré cela, il se ressaisit et choisit de leur porter secours... d'une vile manière...

Zahim fit naître une oasis devant le regard lointain de la chamelle qui se dirigea instinctivement dans sa direction. Magellan et Jim, au dos de la chamelle, somnolaient... et survivaient de peine et de misère à l'aridité du désert. Arrivé à proximité de l'oasis, Magellan chuta sur une dune. Jim était trop étourdi pour s'en apercevoir et, avec la chamelle, il pénétra dans le mirage et disparut aux yeux de Magellan. L'oasis contenait quelques arbres et fleurs exotiques, mais surtout une majestueuse étendue d'eau claire et potable.

À l'intérieur du mirage, finalement réel grâce à la magie de Zahim, Jim, même s'il en avait eu la capacité, ne pouvait apercevoir Magellan en détresse. La chamelle s'avança vers l'étendue et se pencha pour s'abreuver. Jim, affalé sur la bosse de devant, quitta doucement la selle et chuta tête première dans l'eau tiède. La chamelle lapait bruyamment l'eau pendant que la conscience de Jim luttait pour le sortir de son apathie. Il y parvint et son crâne émergea de l'eau.

Les orifices respiratoires de Magellan émettaient un profond râlement mortel. Zahim, sous l'aspect d'une jolie femme s'agenouilla près de son visage et porta une flasque d'eau froide à la commissure de ses lèvres. Cela eut pour effet de lui ouvrir les yeux, mais il ne put en avaler une goutte dans cette position, visage contre sol. Il s'assit, arracha la flasque des mains de la jeune femme et engouffra son contenu jusqu'à la dernière goutte. C'est seulement grâce à cette action qu'il crût reprendre connaissance.

« Magellan! Je suis ta mère! Lionna!

— Communément! »

Zahim se répéta à lui-même : « Ah! Ce satané handicap locutoire! » Il n'avait aucune empathie et, dégoûté par l'infirmité de son neveu, perdit patience et lui jeta un sort qui malheureusement, ne serait que temporaire. À partir de ce moment, Magellan retrouva un parler normal, sans vraiment s'en apercevoir.

« Oui! C'est bien moi, reprit la jolie dame.

— Oh! Comme tu es belle et gracieuse. Je n'avais jamais su ton prénom auparavant! Quel plaisir de te retrouver enfin. »

Zahim, sous l'apparence de Lionna, avait omis ce petit... plutôt, cet énorme détail et s'en voulut quelque peu d'avoir révélé le nom de l'épouse de Samm. Cependant, il ne croyait pas que cela allait contrecarrer son plan surnois.

« Moi aussi je suis très heureuse de te contempler, maintenant à l'âge adulte, cher fils. Mais il faut que tu comprennes que je ne suis pas réelle.

— Oui tu l'es! Je te vois de mes yeux éveillés et... à moins que je me trompe... Je peux également te toucher, dit Magellan avant de sauter au cou de la jolie femme. »

Zahim fut pris de court, mais il joua le jeu et serra, malgré lui, Magellan contre sa poitrine. Ce fut un moment très émouvant pour Magellan qui versa de multiples larmes de bonheur contre l'épaule de... son oncle. Après un bref instant, Zahim repoussa délicatement Magellan et reprit la parole.

« Tu dois comprendre mon ne... veu..., hésita-t-il. Mon garçon, évidemment, mon garçon, répéta-t-il. Que je suis ici seulement en songe... même si... même si nous pouvons nous toucher, dit-il en pensant qu'il aurait dû répéter la scène dans sa tête avant d'agir.

— Comment cela?

— Je suis seulement venue te persuader de mettre un terme à tes recherches, car tu y perdras certainement la vie. Il est très important que tu comprennes l'aspect fondamental de ce message : tu dois absolument cesser de chercher...

— Ma... Mais... mais pourquoi, coupa Magellan en bafouillant.

— Parce que je suis décédée Magellan! Je suis morte il y a de cela treize ans!

— Non! hurla Magellan pendant que ses larmes de joie se transformaient en de véritables pleurs de détresse.

— Ne sois pas triste mon garçon, cela fait de nombreuses années que tu m'as pleurée et que tu as fait ton deuil. Concentre-toi maintenant sur ta propre vie, sur ton avenir... Et n'oublie pas ton père qui t'aime de tout son cœur.

— Mais, l'espoir vient de renaître et aussitôt qu'il atteint mon être, mon cœur et mon âme, il est repoussé du dos de la main tel un vulgaire insecte inutile.

— Ne t'en fais pas, tu t'en remettras rapidement. Je ne te demande pas de m'oublier, mais seulement de reprendre ta vie en main et de retourner dans ton village natal. N'oublie pas que tu mets également la vie de ton copain Jim en danger dans cette quête impossible à résoudre, enchaîna-t-elle en lui passant affectueusement le dos de ses doigts sur la joue.

— Et dans quelles circonstances es-tu décédée? questionna Magellan.

— J'ai été assassinée par un mercenaire qui était venu trouver refuge dans notre village après une bévue. Ton père et moi n'étions pas d'accord pour lui accorder l'hospitalité et il me trancha la gorge devant les yeux de Samm avant de reprendre la route. En dehors du fait que ta vie était en péril si nous l'hébergions, nous croyions également que les gens qui le pourchassaient, s'ils apprenaient que nous avions porté secours à cet homme, élimineraient l'ensemble de notre famille. Le fait de me voir me vider de mon sang dans d'atroces souffrances fut l'évènement qui brisa le cœur de ton père. Il portera en lui la honte éternelle de ne pas avoir été en mesure de défendre tous les membres de sa famille. C'est sûrement pour cette raison qu'il n'a jamais voulu en parler avec toi, la cicatrice étant, encore aujourd'hui, trop vive. Dis-moi, est-ce que tu comprends? termina la jolie dame.

— C'est une histoire épouvantable et je n'en comprends pas toutes les facettes. L'issue aurait pu être différente dans l'acceptation, si mon père s'était pardonné à lui-même... dans la rédemption ou... Bon... Peu importe... On n'y peut rien... baragouina Magellan pris au dépourvu. »

Magellan ne comprenait pas vraiment tout ce qui se passait. Il était confus. Tout cela semblait si réel, mais sa mère ne cessait de lui répéter que ce n'était qu'un rêve dans lequel il lui était permis d'apparaître. Elle lui expliqua une fois de plus de se reprendre en main et qu'à son réveil, il devait absolument rebrousser chemin et abandonner la quête. Elle se leva, lui baisa le front et s'éleva en douceur vers les cieux sur un étrange tapis...

Dès que Zahim, sous l'aspect de la jolie dame, se retira du champ de vision de Magellan, ce dernier reprit son parler boiteux aussitôt. Magellan, croyant fermement à l'évènement surnaturel qui lui avait révélé le vrai nom de sa mère, s'effondra en sanglots, le visage entre les mains.

Cela faisait déjà un bout de temps que Jim, après s'être réhydraté, encore une fois par la force des choses, cherchait désespérément Magellan à l'intérieur du mirage de l'oasis. Il tournait littéralement en rond, trop tourmenté pour s'en apercevoir. La chamelle continuait de s'abreuver sans souci. Ayant repris des forces, Jim prit enfin la décision de retourner sur ses pas en direction des dunes, c'était l'unique solution.

Lorsque Jim sortit du mirage avec la chamelle, l'oasis disparut derrière lui. Il marchait, tenant la chamelle par la bride, dans les pas imprégnés sur le sable quelques instants auparavant. Au bout de quelques pas, ils aperçurent Magellan agenouillé seul dans le sable, les yeux rougis et complètement vides. Il ne scrutait rien en particulier et, même s'il regardait dans la direction de Jim, il ne le voyait pas.

\* \* \*

Après une journée entière à réfléchir, laissant le chameau guider leurs pas, Magellan sortit de sa torpeur et décida de ne pas se fier aux informations de son rêve. En effet, même s'il croyait que sa mère se prénomrait Lionna, il ne pouvait accepter le fait qu'elle soit décédée. Il devait aller au bout de ce que son espoir lui dictait. Tant qu'il n'aurait pas les preuves de son décès, il poursuivrait sa quête jusqu'au bout du monde, même si cela devait lui coûter la vie. Ce serait, après tout, un autre moyen d'aller la retrouver...

Cette seconde épreuve, peut-être la dernière, se terminait bien tristement... Magellan venait-il de grandir en acquérant de la détermination et en discernant le rêve de la réalité?

## Chapitre Cinq : Brigands

Les deux jeunes hommes poursuivaient leur chemin à dos de chameau, en direction sud, sans vraiment le savoir. Magellan se questionnait sans arrêt depuis l'épisode de Lionna. Il n'avait pas eu accès à l'oasis, mais n'était plus assoiffé. Bien sûr, il avait consommé une flasque entière dans un songe, mais « *Justement, ce n'était qu'un rêve!* » se disait-il.

Jim aussi était dans tous ses états, il ne comprenait pas comment Magellan avait survécu! Pourquoi n'avait-il plus soif? Et pourquoi l'oasis avait-elle disparu? Ce ne pouvait être qu'un mirage, mais il se sentait entièrement désaltéré... et la chamelle également. Déconcertés, ils se demandaient tous les deux, chacun de leur côté, s'ils n'avaient pas été victimes d'un quelconque sortilège.

La journée tirait à sa fin quand ils furent surpris par un groupe de brigands qui se cachaient derrière des dunes. Ce dernier avait remarqué les deux jeunes hommes depuis un certain temps et avait anticipé dans quelle direction ils se dirigeaient. Les brigands étaient au nombre de quatre et avaient attendu que Magellan et Jim soient suffisamment près pour lancer un filet au-dessus de leurs têtes et fondre sur eux.

La chamelle s'effondra au sol dans un râle de détresse et les deux jeunes hommes tombèrent à la renverse.



« Attachez-les solidement, nous les transporterons jusqu'au port de Fiora où nous les vendrons comme esclaves rameurs sur une galère, dit celui des quatre qui semblait être le chef par l'aspect de ses habits luxueux et les nombreuses bagues en or à ses doigts.

— Et le chameau ? questionna un autre qui paraissait très niais avec son énorme nez, son turban effiloché et ses vêtements en loques.

— C'est une femelle! Andouille! Et elle aussi sera vendue à un bédouin! Comme on a l'habitude de le faire, reprit le chef en rogne pour ensuite dévisager Magellan et Jim. Et vous... Vous allez devoir ramer toute votre vie durant! Vous semblez très jeunes, mais si vous êtes chanceux, vous serez attaqués par des pirates sous peu! Vous aurez peut-être la chance de mourir noyés, enchaînés les uns aux autres! rigola-t-il. »

Les quatre brigands s'esclaffèrent bruyamment et l'« andouille » envoya son pied au visage de Magellan d'une force brutale. Le pied ne s'était pas encore reposé sur le sable que le chef envoyât l'« andouille » au sol d'un revers de la main.

« On ne doit pas abîmer la marchandise imbécile! Tu viens de nous faire perdre une poignée d'argent. Ah! Et puis j'en ai marre de me répéter! Tu n'apprends rien! hurla le chef en dégainant son cimeterre, qu'il portait à sa ceinture du côté droit, et lui tranchant sauvagement la gorge d'un trait sous les yeux ébahis de ses deux autres compatriotes, ainsi que ceux de Magellan et Jim qui frémirent de peur. »

La violence de ce geste devait également empêcher les nouveaux captifs de tenter une évasion au cours de la longue route qui les mènerait au port de la ville de Fiora.

Une fois le filet retiré, les mains des deux jeunes adultes furent attachées l'une contre l'autre et Magellan se retrouva lié à Jim par une courte corde qui les forçait à marcher très près l'un de l'autre. Le chef et ses acolytes étaient à l'avant, venait ensuite Magellan suivi de Jim, qui devait marcher sur ses talons, nez à nez avec la chamelle qui lui respirait bruyamment au visage et qui fermait la marche.

\* \* \*

Le subterfuge de l'oasis fut un échec cuisant pour Zahim. « *Magellan n'a absolument rien compris! Son handicap n'est pas seulement un problème de langage, il prend sa source dans l'ouïe et la cervelle!* » Zahim était décontenancé. C'est pour cette raison que la tentative suivante devait être plus efficace. Zahim n'avait pas envisagé de perdre son temps

plus qu'une journée avec ces sottises et voilà qu'il devait trouver une nouvelle manière de faire rebrousser chemin à Magellan. Cette fois, il n'y avait plus de place pour l'erreur. Zahim mit le cap sur son manoir pour développer un plan sans faille dans les meilleures conditions possible. En outre, il devait parler à Samm de sa bévue.

\* \* \*

Au palais de Zahim, Samm était confortablement installé dans l'immense bain à vapeur. Il songeait à prendre quelques initiatives au cas où Zahim échouerait. Il avait confiance dans les facultés de son frère, mais il devait agir. Que pouvait-il mettre en œuvre de plus pour dissuader son fils, qui devait, à ce moment-ci, avoir progressé dans sa quête?

Soudain, un violent bruit de fracas suivi de soubresauts terrestres se fit entendre et... sentir. Complètement affolé, Samm bascula hors du bain vêtu d'une minuscule serviette cachant seulement ses parties intimes. « Mais qu'est-ce que ce vacarme? » Il marcha, de petits pas rapides, retenant sa vessie, vers l'une des énormes fenêtres du troisième étage. Elle ouvrait sur un incroyable panorama de la vallée désertique qui s'étendait à perte de vue en contrebas, mais rien n'expliquait le vacarme et le petit tremblement de terre qui venait d'avoir lieu.

« Alors! On prend ses aises! fit une voix nasillarde emplie de fureur, derrière lui. »

Samm sursauta en se retournant dans un geste vif.

« Ne t'en fais pas! Je désirais seulement te faire une petite frousse, rigola de nouveau la voix nasillarde.

— Zahim! Mais que fais-tu? Tu n'es pas... Et qu'est-ce que cette voix?

— Calme-toi Samm! Ce n'est qu'un minuscule tour de magie, plaisanta Zahim en passant sa main devant son visage où de minimes étoiles argentées s'envolaient de ses narines.

— Cesse ce petit jeu Zahim et dis-moi ce que tu fais ici! hurla Samm en s'approchant furieusement de son frère.

— Je viens de t'aviser de te calmer, gronda Zahim en levant les mains au ciel.

— Alors, raconte-moi!

— J’ai tenté de ramener ton fils à la réalité!

— Et puis!

— Ça n’a pas marché! dit Zahim, reprenant son calme et en abaissant ses mains.

— Comment “ça n’a pas marché”? Tu devais faire tout ce qui était en ton pouvoir!

— Je sais, mais j’ai échoué et j’ai commis une bétise.

— Comment une “bétise”? questionna Samm en se passant la main dans ses cheveux en brosse dans un geste désespéré.

— Mais ne t’en fais pas! Je vais me racheter très bientôt, reprit Zahim ignorant les paroles de son frère.

— Retournes-y immédiatement et fais ce que tu dois faire! hurla une fois de plus Samm en pointant son frère du doigt et en s’avançant encore vers lui. »

Zahim souffla une petite tornade en direction de son frère et Samm alla s’écraser durement contre la fenêtre derrière lui. Il combattait contre le flot d’air, mais ne pouvait rien y faire, c’était trop puissant pour ses capacités physiques. La serviette, dernier rempart dissimulant ses parties intimes, s’ouvrit largement sous l’effet du vent, l’humiliant davantage.

« Écoute-moi attentivement fréro, car je ne te le répéterai qu’une seule fois! Je n’ai aucune raison de t’aider ou de te rendre ce service. Mais je le fais quand même! J’ai échoué à ma première tentative, mais comme je viens de te l’expliquer, je vais corriger le tir! Alors, cesse de me tourmenter, car la prochaine fois, il n’y aura pas de vitrine derrière toi pour retenir ta chute mortelle. Tu peux te considérer chanceux que j’aie accepté de t’aider! »

Le souffle cessa et la serviette de Samm dégringola au sol. Il fit un pas vers l’avant et se mit à trembler instantanément.

« Est-ce que je peux enfiler une djellaba? demanda désespérément Samm, en proie à une très grande peur.

— J’ai révélé le nom de ton épouse à Magellan sans faire attention. »

« *QUOI?* » pensa répondre Samm, mais il se ravisa hâtivement et dit plutôt, de manière très calme et pondérée :

« Ah! Non! Cela risque de lui permettre d’avancer dans son enquête et de me démasquer.

— Ne t'en fais pas, il n'ira pas très loin avec ce simple détail. Et je te répète que je vais m'en occuper.

— Disons que c'est tout de même un indice très compromettant!

— Je sais, mais cela n'a pas vraiment d'importance dans la suite des événements.

— Quel est ton plan?

— Je ne sais pas encore, mais ce sera un plan sans faille. Tu peux te fier à moi! Allez! Va enfiler quelque chose de décent et enlève ce derrière poilu de ma vue. »

\* \* \*

La petite bande de brigands, Magellan, Jim et la chamelle marchaient depuis un bon moment dans le désert, direction nord-est, vers la cité de Fiora. L'un d'eux, le deuxième dans la file, se prénomait Léhan. C'était le grand frère de l'« andouille » et il était chargé de le protéger malgré l'« handicap apparent » de son frangin, promesse faite à son père quand ils avaient quitté la maison pour se joindre au « chef » il y a de cela quelques années. Il était trop tard pour honorer cette promesse et la honte le suivrait toute sa vie, mais la vengeance pourrait apaiser quelque peu ce lourd fardeau. Après avoir réfléchi longuement, il décida de poignarder le chef dans le dos, pour venger la mort de son frère.

Le chef traitait tous les membres de la bande de manière égale, c'est-à-dire de manière autoritaire et exécrationnelle. Alors, Léhan crut faire une fleur à « tout le monde » en l'assassinant. De cette manière, il mettrait fin à la tyrannie dans le petit groupe des brigands. Cependant, il avait tort, car un autre brigand, celui derrière Léhan, était le fils du chef, prénommé Amed. Ce n'était pas un fait qui circulait dans la horde et lorsque Léhan poignarda le chef, il fut surpris d'entendre une réaction négative derrière lui. Amed avait été pris au dépourvu quand il aperçut Léhan attenter à la vie de son père. Il ne tarda donc pas à engager le combat contre Léhan, à la surprise de ce dernier.

Léhan était de dos lorsqu'Amed passa son bras droit au-dessus de son épaule pour contourner son visage et le saisir rudement à la gorge, entre le muscle de son avant-bras et son biceps, dans le creux du coude. Léhan fut tiré de force vers l'arrière et sentit sa respiration s'obstruer. Il chercha à se défendre, mais son poignard était toujours entre les omoplates du chef de la bande qui se tordait de douleur au sol, poussant des râles effrayants. Léhan monta ses deux mains à l'avant-bras qui lui serrait douloureusement la

gorge. Après l'avoir agrippé, il tira vers le bas dans l'espoir de faire descendre un peu d'air vers ses poumons afin de retrouver l'énergie nécessaire pour achever sa défense.

Amed, de son autre main, retira une djambia de sa ceinture, sans s'apercevoir que son compas chutait sur le sable, désirant l'enfoncer dans la poitrine maintenant surélevée de Léhan. Au dernier moment, Léhan passa sa tête entre le biceps et l'aisselle de son agresseur et se retrouva dans son dos. Il le frappa d'un massif coup de coude à la nuque et le fils du chef échappa la djambia pour se retrouver face contre sable pendant que son père émettait ses derniers râles.

Magellan et Jim regardaient la scène avec ébahissement. Ils ne possédaient pas tous les éléments leur permettant de comprendre ce qui se passait devant leurs yeux, mais ils ne réagissaient pas, de peur d'enflammer encore plus la rage de Léhan. Ils étaient pris au dépourvu et ne constataient pas encore la tournure positive que le déroulement des événements récents prenait pour eux.

La fin du chef était imminente et son fils était inconscient. Léhan ramassa la djambia sur le sable et agrippa les cheveux d'Amed pour lui relever la tête vers le ciel. Il apposa ensuite le poignard sur sa gorge. Léhan attendit que le chef regarde la scène pour trancher la gorge d'Amed, d'une oreille à l'autre, avec dévotion. L'agonie du chef cessa pendant que son fils perdait ses réserves de sang sur le sable chaud du désert. Les deux hommes, le père et le fils, s'éteignirent au même moment.

Les genoux de Magellan s'entrechoquaient de peur alors que Jim versait des larmes d'inquiétude. Léhan amassa tous les objets de valeurs que les deux hommes possédaient (bijoux, argent, etc.), nettoya les armes et s'avança doucement vers les deux prisonniers.

« Vous êtes les hommes les plus chanceux de l'immensité du désert! s'exclama Léhan en regardant les tremblements de Magellan qui s'accroissaient à mesure qu'il s'approchait de lui.

— P... Pour... Pourquoi vous dites c'la? bégaya Jim. »

Léhan trancha les liens de Magellan et ensuite ceux de Jim et reprit la parole. Magellan avait le souffle coupé depuis un bon moment déjà.

« Parce que je vous rends votre liberté. Je ne vous vendrai pas comme esclave et... il prit une pause de quelques secondes pour faire durer cruellement le suspense. Je ne vous tuerai pas. »

C'est à ce moment que Magellan prit l'initiative de recommencer à respirer. Il était temps, car son visage commençait à prendre des teintes violettes.

« Vous nous laissez la vie fauve? questionna-t-il.

— “Sauve”, corrigea Jim. Il veut dire sauve, répéta-t-il angoissé.

— Où as-tu appris à parler toi? Dans une fosse aux lions? rigola Léhan à l'intention de Magellan et il poursuivit en se moquant. Oui je vous laisse la vie “fauve”. Je n'ai plus le temps de vous conduire à Fiora pour vous vendre et encaisser l'argent. Je dois retourner sur mes pas et assurer une sépulture décente à mon frère. De toute manière... je vais me renflouer avec les richesses de ces deux crétins, dit-il en pointant les deux cadavres.

— Est-ce que vous nous laissez la semelle?

— La “chamelle”! Il veut dire la chamelle! dit Jim, se retournant précipitamment vers Magellan. Vas-tu te taire?

— Disons que vous pouvez la garder. Elle doit avoir un meilleur vocabulaire que ton copain... blagua Léhan. Gardez-la et partez sur-le-champ avant que je change d'idée! Assurez-vous de ne plus croiser mon chemin... Je ne serai pas toujours aussi courtois avec vous. »

Magellan se débarrassa des cordes qui le liaient à Jim ainsi qu'à la chamelle et ramassa discrètement le compas d'Amed. Ils montèrent en selle en vitesse pour poursuivre leur route.

Ils venaient de survivre miraculeusement à une troisième épreuve. Magellan venait de constater la violence, l'égoïsme et la vengeance des hommes. Allait-il s'en inspirer?

## Chapitre Six : Église

Magellan et Jim, après s'être procuré le compas du désert, ne désiraient pas commettre les mêmes erreurs que les journées précédentes et suivirent scrupuleusement la direction nord, plusieurs jours durant. Ils avaient réussi une longue avancée et, à ce rythme, ils croyaient franchir le désert d'un jour à l'autre. La chamelle se portait bien et leur évitait l'épuisement.

En fin de journée, ils aperçurent au loin des constructions. Magellan voyait là un excellent présage, mais Jim était plus ou moins d'accord puisqu'il était un homme foncièrement négatif. Avec les épreuves qui s'accumulaient et son humeur qui se dégradait de jour en jour, il ne cessait de soupirer pour montrer son découragement. Cependant, cet aspect n'affectait aucunement Magellan, dont l'espoir était revenu à son comble.

La chaleur de la journée commençait à se dissiper et les deux jeunes hommes pénétrèrent discrètement dans la ville. Une ville comme ils n'en avaient jamais vue. C'était la première fois qu'ils voyaient des constructions de cette apparence. Bien sûr, Samm avait déjà décrit à Magellan ces villes qui n'avaient rien à envier aux villages du désert constitués d'amas de tentes qu'il fallait continuellement rafistoler. Il avait aussi expliqué à Magellan qu'habituellement, ces villes étaient établies en bordure de la mer.

Ce que Magellan et Jim apercevaient était très impressionnant pour eux. D'abord, il n'y avait aucune muraille pour protéger la ville des tempêtes de sable. Ensuite, il y avait une multitude de maisons en pierre, construites à une distance raisonnable les unes des autres. Il y avait également une route principale au centre et de petites ruelles qui partaient dans tous les sens autour des maisons, à l'image d'une toile d'araignée avec un énorme bâtiment central. De plus, elles n'étaient pas seulement en terre battue : dès qu'ils s'étaient introduits dans la ville, la chamelle se déplaçait sur des pierres, chose qu'elle n'avait pas l'air d'apprécier. C'est pour cette raison qu'ils descendirent de la monture et mirent pied à terre.

« *Des routes pavées!* » se dit Magellan avec surprise, car il n'en voyait pas l'utilité. Il apercevait également, en plein centre de la vaste ville, l'énorme bâtiment possédant deux clochers qui montaient très haut vers le ciel. Ces derniers dépassaient largement toutes autres constructions. Finalement, ce qu'il n'était pas en mesure de comprendre, c'était pourquoi il ne croisait pas le moindre être humain. La ville était complètement vide. Il n'y avait ni son, ni animal, seulement de la poussière et des insectes qui voletaient doucement dans le vent. Ils en vinrent rapidement à la conclusion que la ville était complètement abandonnée. Mais pour quelle raison?

Cela ne les empêchait tout de même pas d'être éblouis par la splendeur des lieux et d'avoir envie de tout visiter. Toutefois, il se faisait tard. Le soleil descendait rapidement et la chaleur se dissipait. De ce fait, ils convinrent de continuer leur route jusqu'à l'église pour y passer la nuit. Ce serait une première pour eux et ils se dirent qu'il n'y aurait pas de meilleure protection que les hauteurs des clochers.

Arrivés à destination, ils couchèrent la chamelle dans une maison à proximité de l'église dans laquelle ils trouvèrent un gigantesque lit de paille. Après avoir vérifié, non sans rire de

la situation, si elle était confortable, ils attachèrent la bride et traversèrent en direction de l'église.

À l'intérieur, tout était majestueux comme si l'édifice n'avait jamais été abandonné, contrairement à toutes les autres constructions du village. Il n'y avait aucune trace de poussière. La voûte était immense et colorée, les ornements des bancs sculptés dans le bois, l'autel en marbre, les gigantesques chandeliers enjolivés de pierres précieuses et les accessoires en or, argent et bronze. C'était magistral et les derniers rayons de soleil encore présents, de couleur jaune-orangée, traversaient les vitraux et créaient un effet magique. Magellan et Jim allumèrent une lampe-torche en forme de cierge, et partirent à la recherche d'escaliers pour monter dans les clochers. Il faisait de plus en plus sombre, mais ils découvrirent, devant la sacristie, une épaisse porte qui menait à un escalier en bois massif.

Le sommeil les pourchassait et ils prirent la décision d'attendre au lendemain pour parcourir de fond en comble l'église de même que le reste du village, à la lumière du soleil. Les marches étaient nombreuses et après avoir atteint le sommet, ils s'effondrèrent devant l'énorme cloche en bronze. Derrière elle, apparaissait l'autre clocher de haute stature, identique à celui-ci, le village et le désert en arrière-plan.

Le souffle haletant, Magellan prit la parole, basculant la tête d'un côté et de l'autre. Il regardait l'immense cloche, le village en contrebas, la cloche, le village et ainsi de suite...

« As-tu déjà vu de pareilles choses... l'intensité d'un côté... et le jeu de dards de l'autre.

— L'“immensité” d'un côté et “l'œuvre d'art” de l'autre... Non! Jamais! Ce serait magnifique, s'il n'y avait pas autant de fientes d'oiseau, grommela Jim. »

Ils étendirent leurs couvertures et quelques instants plus tard, le monde des rêves les gagna.

\* \* \*

Au milieu de la nuit, Magellan se réveilla brusquement des suites d'un cauchemar effroyable. Il était couvert de sueur froide. Cela ne le dérangeait pas autant que le bourdonnement qui le fit grimacer. Ce son agressait tellement ses oreilles qu'il ouvrit les yeux et il aperçut alors des lueurs danser dans le ciel. Il s'approcha doucement de l'arche du clocher qui donnait sur l'extérieur et, très loin en contrebas, il vit une rangée de torches allumées qui avançait vers l'église. C'était le reflet du feu de ces torches qui rougeoyait dans le ciel ennuagé.



Les battements du cœur de Magellan s'accéléchèrent et il jeta un regard plus approfondi. Il dénombra neuf torches qui entrèrent dans l'autre, l'une après l'autre. Son rythme cardiaque s'accéléra encore, mais la peur qu'il ressentait n'était pas désagréable. Du moins, elle différait de celle ressentie lors de son récent cauchemar.

Jim dormait à poings fermés et Magellan n'avait pas de temps à perdre à essayer de le réveiller, sachant pertinemment que même s'il y parvenait, la frousse et le désagrément l'empêcheraient de le suivre. Magellan se dirigea donc seul, sournoisement, vers les escaliers. Son pas discret empêchait les marches de craquer bruyamment sous ses sandales.

Au bas des marches, le bourdonnement l'attira vers une pièce qui semblait secrète. Magellan ne voyait aucunement l'utilité d'une pièce secrète dans une église se dressant au centre d'un village abandonné, mais il poursuivit son espionnage avec vigilance.

Magellan comprit que le bourdonnement qu'il entendait depuis son réveil était le bruit sourd de chants religieux. Il chercha un moyen d'identifier les paroles sans être remarqué. Il n'y parvint pas, car les chants étaient dans une langue qu'il ne maîtrisait pas. Il put toutefois pénétrer dans l'autre secret où un mur le séparait de la réunion qui y avait lieu. La lumière des torches lui parvenait faiblement dans ce recoin sombre et brunâtre. Il remarqua également que l'enceinte secrète s'effritait dès qu'il s'y appuyait... Cette pièce était dans un état lamentable et semblait très négligée comparativement au reste de l'église.

Soudain, les chants religieux cessèrent et un homme, possiblement très âgé d'après sa voix grasse et rauque, débuta la cérémonie.

« Bienvenue à nouveau au Prieuré du Désert, dernier rempart restant avec le Prieuré des Soupîrs. Quoique plus personne n'y demeure aujourd'hui, poursuivit-il en chuchotant pour lui-même.

— Nos ancêtres ont fait tant d'efforts pour rassembler un nombre convenable de fidèles... enchaîna l'homme siégeant auprès de lui, sans toutefois terminer sa phrase.

— Notre dernière réunion remonte à loin, mais comme vous pouvez le remarquer, nous avons tenu à maintenir l'église propre et en bon état par respect pour notre Fondateur, reprit le maître de cérémonie.

— Est-il possible d'en venir aux faits factuels, dans l'espoir de ne pas y passer la nuit? rétorqua une voix désagréable parvenant du fond de la pièce.

— Oui Euclide! Je n'oserais, en aucun cas, nuire à votre routine d'assassin clérical! renchérit ironiquement un homme dont la voix semblait familière à Magellan et dont l'objectif était bel et bien d'insulter l'homme.

— Nous savons que tu as un horaire très chargé, reprit le maître de cérémonie. Mais nous devons faire les choses dans les règles de l'art. L'objectif principal de la cérémonie est l'annexion du Prieuré du Désert au Prieuré des Soupirs.

— Fortement en désaccord, coupa la voix familière.

— Comme vous le savez tous, notre prieuré n'a plus sa raison d'être, le village s'est éteint et nous vivons comme des ermites en marge de la société. Même si ce n'est pas la meilleure solution à nos yeux, l'annexion demeure potentiellement la seule.

— Pas d'accord, dit à nouveau la voix familière. »

Pendant que le maître de cérémonie parlait, Magellan percevait quelquefois des bribes de chuchotements entre les moines, dont il ne pouvait en distinguer la teneur. Le maître de cérémonie poursuivit son discours sans même se soucier des chuchotements ou des interventions désagréables de la voix familière.

« Je sais que nous n'y serons pas traités à notre juste valeur, de même que d'autres aspects néfastes, mais il y a beaucoup de tâches valorisantes qui nous y attendent. De plus, nous y serons logés et nourris convenablement.

— Quelles sont les tâches valorisantes dont vous parlez? demanda une voix douce dont Magellan n'avait pas encore entendu le timbre jusqu'à maintenant.

— La Tour des Soupirs déborde de plus en plus. Des femmes y entrent chaque mois...

— Quand vous dites femmes, j'entends tâches agréables jubilatoires, coupa Euclide en rigolant dans sa moustache.

— Il peut y avoir différents sens à ces mots dans ton cas, car il y aura éventuellement des exécutions à diriger, enchaîna le maître de cérémonie. »

Un son de frottement de mains machiavélique parvint aux oreilles de Magellan qu'il soupçonna venir d'Euclide, étant donné son titre effrayant.

Magellan en avait assez entendu, mais il devait rester là tout en demeurant coi. Il avait beaucoup de difficultés à se concentrer pour suivre la conversation. Les pensées se bouscullaient dans sa tête. « *Un prieuré qui incarcère des femmes!* » Selon les informations

qu'il avait en main jusqu'à maintenant, Magellan ne pouvait se tromper, c'était bien là que sa mère était retenue... Et si elle n'était pas morte... Elle pourrait l'être très bientôt... Il fallait agir et très rapidement.

La réunion se poursuivait depuis un bon moment déjà et Magellan entendit de nouveau le bourdonnement. Était-il trop concentré sur le moyen de se rendre au Prieuré des Soupîrs et de libérer sa mère dans les plus brefs délais? S'étaient-ils remis à pousser des chants religieux? Un bruit de bois sur bois retentit fortement dans la pièce. Peut-être un maillet cognant une table? Signifiait-il que la séance était ajournée?

Au moment où Magellan déduisit que les moines s'apprêtaient à se lever, il recula doucement sur ses pas et tenta de se dissimuler dans un recoin de l'église de manière à ne pas être aperçu et à pouvoir les regarder sortir un par un. Il s'agissait de neuf moines sous de grandes vestes marron une-pièce à capuche haute et pointue, sûrement des vestes permettant de garder leurs corps au chaud, à voyager de nuit comme ils le faisaient. Magellan ne put apercevoir leurs visages, il faisait trop sombre et leurs capuches cachaient presque entièrement leurs visages. Il ne put également obtenir d'informations sur le lieu du Prieuré des Soupîrs, les moines s'étaient remis à chanter. Il s'en voulait de s'être perdu dans ses pensées pendant la cérémonie, mais les paroles l'avaient tellement perturbé qu'il n'avait pu s'en empêcher. « *Peut-être qu'en les talonnant... Oui... Peut-être que c'est à cet endroit qu'ils se dirigent.* » Il devait réveiller Jim le plus rapidement possible et partir à la poursuite de ces moines.

L'aube scrutait maintenant l'horizon et Magellan montait les marches deux à deux. Arrivé au sommet, complètement épuisé par l'effort physique, son surplus de poids ne l'aidant en rien, il trouva Jim en proie à une très grande panique. Dès qu'il vit poindre Magellan, il éclata en sanglots.

« Ah! Tu es là! Je te cherchais! Je m'étais même imaginé que tu avais chuté du haut du clocher. »

Magellan le prit entre ses bras pour le consoler et lui expliqua précipitamment tout ce qu'il venait de vivre, nonobstant l'essoufflement.

« Sûrement encore un de tes fameux songes! »

Magellan répondit par la négative et pointa la ruelle en contrebas, où les moines semblaient quitter le village l'un à la suite de l'autre.

« On rassemble nos effets personnels et on les suit, reprit Jim.

— Il y avait une voix qui m'était fourmilière, mais je n'arrivais pas à l'influencer.

— Une voix "familière" que tu n'arrivais pas à "identifier"! »

Sans tarder, les deux hommes descendirent l'escalier à toute vitesse sans perdre pied. Sortis de l'église, ils prirent la précaution de ramasser la chamelle et de filer le groupe de moines sans être aperçus. Ce qui n'était pas facile, mais qui serait beaucoup plus ardu dans le désert, là où il n'y aurait aucune construction pour les dissimuler.

À la sortie du village, les moines se séparèrent en groupe de deux et chacun des quatre groupes chemina dans une direction différente les uns des autres. Demeurait un homme seul que Magellan et Jim prirent en chasse... c'était Euclide, l'assassin clérical...

## Chapitre Sept : Euclide

Le vent du désert balayait les traces d'Euclide, mais Magellan et Jim le pourchassaient sans relâche à travers les dunes. Il n'était pas aisé de dissimuler la chamelle derrière les sommets jusqu'à ce qu'Euclide ait franchi une bonne distance. Ensuite, ils cheminaient aux pieds de la chamelle, espérant ne pas être remarqués par le moine, car même s'ils se penchaient, la chamelle demeurerait haute de stature. Ils devaient marcher suffisamment vite pour que le souffle du vent n'efface pas les traces au sol.

À un moment, ils perdirent complètement Euclide de vue, donc ils montèrent sur le chameau qui accéléra le pas sous leurs commandements. Soudain, la chamelle freina brusquement et pencha la tête pour renifler le sable au sol. Les deux jeunes hommes furent catapultés vers l'avant! Magellan montait toujours en selle devant Jim, alors il fut le premier à être projeté. L'effet fut tellement imprévisible qu'il eut à peine le temps de mettre les mains devant lui pour amortir sa chute et Jim l'écrasa par la suite en lui tombant sur le dos. De ce fait, Magellan fut davantage abasourdi.

Euclide sortit précipitamment du sol, d'un trou creusé par le vent qu'il avait approfondi au préalable, assomma à tour de rôle les deux jeunes hommes en les frappant à la tête avec un gourdin pour ensuite leur attacher les bras et les jambes en position assise. L'homme avait semé de la nourriture dans le sable pour que la chamelle s'arrête à cet endroit.

Tout comme le jour de sa rencontre avec Samm, quelque treize ans auparavant, Euclide était vêtu de sa fameuse soutane violette ternie par le soleil et le sable, en plus de sa veste

brune qu'il avait utilisée pour se camoufler et qu'il dépoussiérait maintenant avec son chapeau noir à large bord.

Lorsque les deux jeunes hommes reprirent connaissance, Euclide était assis devant eux, le gourdin déposé sur le sable derrière lui. Il mangeait un excellent repas de serpent qu'il s'était préparé pendant que les deux acolytes rôtaient sous le soleil du midi. Dès qu'il fut certain qu'ils étaient éveillés tous les deux, il entama la conversation avec eux, une bouchée à demi mastiquée dans la bouche.

« Normalement, vous seriez déjà morts trépassés, car il s'agit de ma vocation destinatoire d'assassiner les gens, il déglutit avant de poursuivre. Mais comme je ne sais pas ce que vous me voulez... je suis curieux.

— ...

— Soit vous ne voulez pas me révéler la vérité vraie, soit je vous intimide, soit vous êtes muets silencieux?

— ...

— Veuillez prendre note que si vous ne m'affirmez pas la vérité, je serai dans l'obligation nécessaire de vous tuer... Même chose... si vous ne me dites rien du tout... »

Magellan et Jim se regardèrent longuement dans les yeux et convinrent mutuellement, dans le silence le plus complet, que l'un des deux devait prendre la parole avant de subir le courroux d'Euclide l'assassin clérical.

« Bon! dit Euclide en terminant son repas pour ensuite retirer de sous sa soutane ce qui avait tout l'air d'une petite arbalète. »

Dans son dos était également dissimulé un carquois empli de courtes flèches. Il l'atteignit avec sa main droite et inséra une flèche dans l'embrasure de l'arbalète conçue à cet effet. Avant qu'il eût pointé qui que ce soit, Jim amorça son plaidoyer :

« Cher moine! Nous sommes deux Bédouins à la recherche de leur élevage. Pendant que nous dormions profondément cette nuit, nous avons perdu l'ensemble de nos camélidés. Seule cette chamelle nous est restée fidèle... Nous avons d'abord cru qu'ils s'étaient sauvés et ensuite conclu à un vol. Le fait est que nous étions à la recherche des voleurs quand nous avons croisé votre chemin. Notre course fut freinée violemment, la peur a paralysé nos lèvres et nous n'étions donc pas en mesure de répondre à vos questions! Si vous nous laissez partir sains et saufs, nous pourrions vous verser un certain montant pour le dérangement. Dans le cas contraire, vous subirez le courroux de votre Dieu... ou vos

dieux... je ne connais pas la teneur de votre religion... après avoir assassiné deux honnêtes hommes, dit Jim, très surpris par l'assurance dont il avait fait preuve tout au long de son monologue.

— Au nombre d'assassinats mortels que j'ai accumulés avec les années au sein de mon prieuré, il y a longtemps que je ne crains plus le courroux vengeur de qui que ce soit. Je vous dirais même que cela n'a jamais vraiment fait partie de mes croyances. Et comme j'assassinerai encore des dizaines, sinon des centaines de personnes humaines vivantes avant de mourir, je ne vois pas ce qui me retiendrait de vous éviscérer la panse. Ce qui, cependant, me titille l'esprit, c'est ce que deux Bédouins nomades, beaucoup trop jeunes pour être bédouins sans l'accompagnement d'un parent soit dit en passant, font dans cette région du Pays d'Éole, si près de la ville? Ne devriez-vous pas errer plus profondément dans le creux du désert? Et pourquoi ton camarade ne parle-t-il toujours pas?

— Dès lors, je vois bien que nous ne sommes pas une menace pour vous et qu'il serait aisé de nous occire... Si nous sommes seuls dans cette région, c'est parce que notre père est décédé récemment et que les obsèques ont eu lieu dans la grande cité de Fiora où nous allons rejoindre l'ensemble de la famille. Si mon frère ne parle pas, c'est qu'il est affublé d'un problème de langage, un peu comme vous, dit-il tout bas. Et qu'il est difficile pour lui de se faire comprendre, d'autant plus qu'il est sous l'emprise de la peur que vous nous causez.

— Un problème de langage? Je n'ai aucun problème de langage vocal! clama Euclide. »

Alors que la discussion entre Jim et Euclide s'envenimait, Magellan aperçut une personne qui s'avançait furtivement dans leur direction, derrière Euclide. Cet individu donnait l'impression à Magellan qu'il souhaitait échapper au regard de leur assaillant.

« Je vous ai laissé la chance aléatoire de vous expliquer en vous demandant de ne pas me mentir. J'étais prêt à vous laisser la vie sauve, contrairement à mes habitudes habituelles de tuer et de poser les questions par la suite, dit-il en pointant l'arbalète sur le cœur de Jim. Mais étant donné que tu n'es pas crédible, je vais t'assassiner et ensuite interroger ton frère qui subira éventuellement le même sort dans quelques instants... »

Jim n'avait plus la force de se défendre, car il avait échoué et la peur le paralysait à nouveau. Il sentait un souffle froid, certainement celui de la mort qui venait le chercher, quand il distingua, à son tour, l'individu derrière Euclide qui empoigna le gourdin sournoisement et le souleva très haut au-dessus de la tête du clerc. Pendant qu'Euclide terminait sa phrase, l'individu abattit le gourdin sur le dessus de son crâne.

« Prends ça assassin maudit! hurla une voix féminine. »

Euclide sombra dans l'inconscience et la femme échangea le gourdin pour l'arbalète chargée qu'elle pointa entre les deux yeux du moine. Elle était vêtue d'un long tissu couleur sable qui lui couvrait entièrement le corps et une partie du visage.

« Ton heure est venue assassin! »

Elle demeura longtemps dans cette position pendant que les deux jeunes adultes ligotés devant elle ne disaient mot, éberlués par la situation qui se déroulait devant leurs yeux et bouche bée d'être encore épargnés par une situation miraculeusement farfelue.

« Cela t'apprendra à tuer ma famille espèce de... elle s'arrêta, quelque chose retenait sa main. »

La femme soupira, constatant qu'elle n'était pas en mesure de mettre un terme à la vie de qui que ce soit. Elle était une personne beaucoup trop sensible. Il ne lui servait à rien d'essayer, mais elle pouvait se réconforter en sauvant la vie des deux jeunes hommes devant elle. Elle opta pour cette initiative lorsque Magellan prit la parole :

« Comment êtes-vous?

— Pardon? questionna-t-elle.

— Il demande “qui” êtes-vous? reprit Jim.

— Je me nomme Sarah! répondit-elle en attachant solidement Euclide avec la corde qui maintenait Magellan et Jim quelques instants auparavant. »

Voilà que Magellan et Jim venaient d'être libérés de leur quatrième épreuve. Devant le courage d'une « héroïne », Magellan faisait-il un pas de plus vers la maturité?

## Chapitre Huit : Sarah

Zahim et Samm étaient attablés devant un majestueux festin dans une luxueuse salle à diner dont le service était assuré par des esclaves richement vêtus. La pièce était envahie de magnifiques ornements. La table pouvait accueillir de nombreux invités et les deux frères étaient installés face à face, selon le sens de la largeur de la table, par convenance. Les chaises qu'ils utilisaient tenaient plus du trône que de la simple chaise.

« Alors, comment comptes-tu t'y prendre cette fois-ci, Zahim?

— J'en ai une très bonne idée, mais je ne vois aucunement l'utilité de te confier comment j'y parviendrai. Ne t'en fais pas, il n'y aura aucune complication.

— Tu me disais la même chose il y a quelque temps... s'abstint de poursuivre Samm, par peur des représailles de son frère.

— T'attends-tu à une nouvelle démonstration de ma colère? demanda Zahim en se saisissant de délicieuses cailles. Tu m'as l'air inquiet, tu n'as pas terminé ton reproche et je crois que c'est mieux de cette manière. Tu apprends enfin à me respecter! C'est bien! »

Samm craignait de plus en plus les humeurs de son frère, ce qui ne lui permettait pas de se servir à sa guise et surtout, à sa faim, lors de cet incommensurable festin.

« Tu ne m'as pas l'air très affamé? Qu'est-ce qui te retient? Ne me dis pas que tu as peur des pouvoirs de ton pauvre frère? rigola Zahim, ravi de la crainte qu'il imposait et se réjouissant d'avoir toute cette nourriture pour lui seul.

— As-tu au moins une idée de l'endroit où mon fils peut se trouver à l'heure qu'il est?

— Ne me sous-estime pas! Je n'aurai aucune difficulté à le retrouver en temps et lieu et Magellan sera bientôt sur le chemin du retour. D'ailleurs, tu devrais prendre le chemin de ton misérable village, toi aussi, si tu désires être là quand il reviendra.

— Tu as raison Zahim, dès la fin du repas, je reprendrai la route.

— Tu devrais partir maintenant, tu ne manges même pas.

— Je reste par politesse...

— Sais-tu ce que j'en ai à faire de ta politesse? Allez! Je t'ai assez vu! Quitte mon palais et je me chargerai de te ramener ton fils, coupa Zahim d'une humeur massacante.

— Merci mon frère pour tout ce que tu fais pour moi! Je te revaudrai cela, répondit obséquieusement Samm, en se levant de table.

— Cesse tes sottises, tu sais très bien que tu ne peux rien pour moi dans ta condition! Je me réjouirai quand toi et toute ta famille me laisserez en toute quiétude! Quitte mon domaine maintenant, je t'ai assez vu! »

Samm avait déjà quitté la salle à manger, une larme se frayant un chemin sur sa joue droite, quand Zahim hurla cette dernière phrase. Ils n'avaient pas toujours été en si mauvais termes



dans la famille. Zahim n'était pas né avec des pouvoirs, il avait fait maintes choses horribles pour y arriver et son cœur s'en retrouva terni par la suite. Samm n'était pas d'accord avec les choix de vie de son frère, même si aujourd'hui, il y voyait une certaine utilité.

Alors qu'il descendait l'énorme escalier menant au hall d'entrée, Samm était toujours vêtu selon les convenances de la riche maison. D'une seconde à l'autre, ce vêtement quitta sa peau et il retrouva sur son corps ce qu'il portait à son arrivée. Il savait très bien que c'était un tour de son frère qui ne le laisserait jamais quitter avec ses vêtements.

En raison du fait que Zahim avait échoué à sa première tentative, Samm n'était pas très confiant qu'il y parvienne une seconde fois. De plus, il était certain que si Zahim échouait cette fois-ci, il ne ferait pas un troisième essai. Samm ne doutait pas des pouvoirs de son frère, seulement de sa volonté. Dès lors, Samm n'écoula que son instinct et, au lieu de prendre le chemin de son village, il prit la route du Prieuré des Soupîrs. Si Magellan parvenait à déjouer les plans de Zahim et que, malgré les nombreux obstacles sur la route, il se rendait à destination, Samm serait sur place pour empêcher le pire.

\* \* \*

Magellan et Jim discutaient avec Sarah pendant qu'Euclide était toujours sans connaissance. Les présentations avaient été faites dans la plus grande politesse et Sarah racontait maintenant le pourquoi de sa venue jusqu'ici et les raisons de son attentat contre Euclide. Son objectif n'avait pas été de libérer des prisonniers, mais d'assassiner un assassin.

« À une distance suffisante au nord de cette route se trouve le port de la grande cité de Fiora. À cet endroit, il est possible de monnayer un transport en navire pour se rendre sur l'autre rive de la mer. Une fois cette rive atteinte, il convient d'une demi-journée de marche pour se rendre où j'habite. Mon village est situé près d'une grande ville qui abrite le Prieuré des Soupîrs. Cet homme travaille pour... elle ne put terminer sa phrase, mais elle pointait Euclide de l'index.

— Le Prieuré des Souffrir! Tu connais l'emplacement de cet horrible insecte? coupa Magellan

— ...

— Le Prieuré des “Soupirs”! Tu connais l’emplacement de cette horrible “secte”? corrigea Jim.

— Oui! Comme je le disais, je demeure près de ce fléau. Il s’agit d’un palais, annexé à une cathédrale, unie à une très haute tour. Le Palais, la Cathédrale et la Tour des Soupirs. D’énormes constructions qui datent d’une époque très reculée. Certains disent qu’elles ont toujours existé et qu’elles demeureront debout jusqu’à la fin des temps... que c’est le berceau de la civilisation et le trône des dieux... ou d’un seul dieu... Je ne suis pas très familière avec leur dogme, termina-t-elle en regardant Jim qui affichait un large sourire, il était rarissime que cela lui arrivât, mais le fait que Sarah et lui aient dit la même chose, pratiquement dans les mêmes mots, rendait la situation très cocasse.

— Et que se passe-t-il dans ces médicaments? interrogea Magellan en se frottant le menton.

— “Bâtiments”...

— Personne ne le sait vraiment, c’est très ambigu. Cependant, ce que mes parents ont remarqué, c’est que de nombreuses femmes ligotées traversaient notre village année après année, pour s’y rendre escortées par des moines. La majeure partie du temps, c’était Euclide, l’assassin clérical qui les accompagnait. Les femmes étaient habituellement traitées comme des prisonnières et, une fois qu’elles prenaient le chemin de la tour, on ne les revoyait plus jamais. »

Magellan était abasourdi par le discours de Sarah. Jamais il n’aurait cru obtenir ces renseignements de sitôt. Tout concordait. C’est à cet endroit qu’il devait se rendre sans plus attendre. Si sa mère était toujours en vie, c’est là qu’elle se trouvait. Pendant qu’il réfléchissait tout bas, Jim demanda :

« C’est pour cette raison que tu pourchassais cet homme et que tu le qualifies d’assassin?

— C’est une longue histoire, mais brièvement, sachez que mon père s’est un jour intéressé à ce Prieuré des Soupirs et à cet Euclide en particulier. Nous n’avons jamais su ce que mon père découvrit, car il fut assassiné de sang-froid par cet homme. Par la suite, ma mère chercha à venger sa mort et à poursuivre le travail de mon père, mais elle fut assassinée à son tour, à nouveau par ce moine perfide.

— Tu dois maladroitement nous y mourir! s’exclama Magellan en se redressant.

— Je crois plutôt que c’est toi qui es maladroit... dit Sarah.

— Tu dois “absolument” nous y “conduire”! coupa Jim.

— Je le ferai, mais vous devez me rendre service à votre tour. Vous devez tuer cet homme, dit-elle en remettant l’arbalète à Magellan.

— Aucun de nous deux n’a déjà tué un homme Sarah! Nous ne pouvons pas t’aider sur ce plan, répondit Jim quelque peu bouleversé par la demande draconienne de Sarah.

— Nous n’avons qu’à le laisser seul ici, dorloté, le désert se chargera du zeste, ajouta Magellan.

— Magellan n’a pas tort. Nous n’avons qu’à le laisser seul ici, “ligoté”, le désert se chargera du “reste”! »

Sarah acquiesça. Magellan arracha le carquois de flèches au dos d’Euclide et ils le laissèrent au sort du désert. Les deux comparses, escortés de leur nouvelle compagne, quittèrent donc ce lieu nouvellement maudit pour prendre vers le nord en direction de la cité de Fiora, une arme de plus entre leurs mains.

L’attitude de Jim avait beaucoup changé depuis que Sarah avait presque utilisé ses mots. Il semblait moins en colère et cela s’était remarqué dans la manière dont il donnait la réplique à son interlocutrice. Néanmoins, Magellan ne se doutait de rien. Les révélations de Sarah l’avaient une fois de plus plongé dans ses pensées et il jubilait, croyant qu’il avait une éventuelle chance de pouvoir revoir sa mère sous peu.

Sarah, contrairement à Magellan et Jim, n’avait aucun remords de laisser Euclide à son triste sort. Il n’aurait pas été possible pour elle de lui enlever la vie de ses propres mains, mais dans cette situation, où le destin ferait son travail de lui-même, cela ne lui causait aucune difficulté morale.

Magellan, Jim et Sarah ne purent monter tous les trois sur la chamelle, mais ralentir le pas ne causait pas de problème pour Magellan, car le chemin était plus clair qu’auparavant. Il avait désormais une destination précise dont il se rapprochait progressivement. Magellan était impatient de savoir la vérité sur la disparition de sa mère, surtout de pouvoir la serrer dans ses bras, mais il pouvait tout de même patienter les quelques jours de route que le voyage jusqu’au Prieuré lui demanderait.

Magellan et Jim n’étaient jamais sortis du désert et Sarah leur confirma qu’au moment où ils atteindraient la cité de Fiora, c’en serait terminé du sable. Ils prendraient la mer et sur l’autre rive, les routes seraient fabriquées de pierre tout comme les maisons et les édifices. Elle leur affirma qu’ils y trouveraient de la verdure, d’énormes arbres et d’immenses champs de céréales de toutes sortes. Par ailleurs, les animaux y seraient différents : les chameaux laisseraient la place aux chevaux, les serpents et les scorpions aux chats et aux

chiens, etc. Évidemment, Magellan et Jim avaient déjà vu des chevaux, des chats, etc., et avaient déjà entendu parler d'un endroit où il n'y avait plus de sable, mais ils étaient très curieux de constater le tout d'eux-mêmes.

\* \* \*

À leur entrée dans la cité de Fiora, ils observèrent un lot de ressemblances avec l'endroit où ils avaient dormi lors de la nuit au sommet du clocher de l'église. Cependant, le bruit cacophonique incessant, la multitude de gens qui couraient dans tous les sens, les multiples odeurs plus répugnantes les unes que les autres ne leur étaient pas familiers du tout. Cela nuit quelque peu à leurs attentes, mais pour Magellan, le désir de retrouver sa mère lui fit rapidement oublier ces impressions néfastes de la grande ville.

« Je suis affamée et si vous l'êtes également, il serait judicieux pour vous de profiter du service d'une auberge renommée. Un bon repas dans une taverne avec une cervoise en accompagnement, qu'en pensez-vous? dit Sarah. »

Magellan n'était pas contre l'idée, mais sa faim le titillait moins que la hâte de revoir sa mère. D'un autre côté, Jim affichait toujours son humeur, qui pouvait être qualifiée de « moins massacrante », et il était enclin à essayer ces nouvelles coutumes. D'autant plus qu'il n'avait jamais consommé de cervoise lors de sa courte existence.

« Je connais un endroit où les aliments sont frais et le service, habituellement jovial. C'est près du port, donc c'est un emplacement qui nous permettrait de rencontrer des marins que nous pourrions soudoyer pour, avec leur accord, prendre place à bord de leur navire et effectuer la traversée. Qu'en pensez-vous? »

Les deux autres acquiescèrent et quelques instants plus tard, ils pénétrèrent dans la taverne recommandée par Sarah. Elle avait désormais enlevé le tissu qui lui cachait une partie du visage et avait laissé tomber ses lisses cheveux noirs sur ses épaules. Il y avait déjà quelque temps que Magellan et Jim se délectaient à regarder les grands yeux persans de Sarah, sans pouvoir admirer sa jolie chevelure. Elle paraissait très jeune, mais d'après l'expérience dont elle faisait preuve, elle devait être âgée de près de dix années de plus que les garçons. Cela n'enlevait absolument rien à son incroyable beauté.

La taverne n'était pas très grande et l'odeur qui y régnait était fétide. Sarah ne s'en souciait guère, n'étant pas à sa première fois dans un endroit semblable. Cependant, les deux jeunes

hommes se voilèrent les narines de la main quelques instants et observèrent cet étrange endroit.

La place était bondée de marins barbus et effrontés, mais une table au fond demeurait libre. La majorité des clients de cette taverne étaient debout au bar et dévisageaient les nouveaux venus qui se dirigeaient vers la table inoccupée. Une fois assise, Sarah expliqua qu'ils devaient cibler et approcher un marin courtois s'ils désiraient obtenir ce qu'ils voulaient.

Un homme à l'air plutôt barbare s'approcha de la table et offrit ses services à contrecœur :

« Que désirez-vous manger et boire? grogna-t-il en se frottant les mains dans une serviette malpropre et nauséabonde.

— Ce sera trois cervoises tièdes. Qu'offrez-vous comme repas chaud? demanda Sarah avec insistance.

— Ma femme a concocté une excellente bouillie d'autruche! Les marins l'ont dégustée avec admiration!

— Donc trois plats de cette petite merveille mon brave, dit-elle et l'homme se retourna immédiatement pour prendre la direction du bar sans mot dire. Pardon, tavernier?

— Quoi? reprit-il avec impatience se retournant sur ses talons, les sourcils froncés.

— Pouvez-vous nous suggérer un marin courtois qui pourrait nous rendre un petit service, moyennant une récompense légitime, répondit Sarah de manière toujours aussi raffinée.

— Je vous envoie quelqu'un illico! »

Le tavernier barbare leur tourna le dos et retourna vers le bar sans manières. Magellan et Jim étaient demeurés de marbre tout au long de la discussion. Ils n'étaient pas familiers avec ces endroits et ces situations, mais ils avaient tout de même leurs opinions. Ils se dirent, d'un seul regard : « *Quel malotru!* »

« Quel monstre mal élevé! dit Jim en se frottant la moustache, quand le tavernier fut de retour derrière le bar, là où il ne pouvait l'entendre.

— Vous devez comprendre que la majeure partie de ses clients sont très bourrus, il n'agit qu'en fonction de ce qu'il affronte tous les jours.

— Mais en concoctant des sens poilus comme loi, il devrait s'ajuster en coopération! essaya Magellan en rougissant, les épaules relevées près des oreilles dans un geste timide; c'était sa manière à lui de révéler qu'il la trouvait jolie et sympathique.

— En “côtoyant” des “gens” “polis” comme toi, il devrait s’ajuster en “conséquence”! traduit Jim à l’intention de Sarah. »

Pendant que les trois compagnons discutaient de l’endroit et du tempérament de leur hôte, un homme d’une grande prestance se joignit à eux. Sans y être invité, il s’assit sur la dernière chaise libre à leur table. Il avait l’allure d’un riche capitaine sous son grand chapeau et ses larges habits de cuirs.

« Tavernier! Une cervoise et une bouillie de plus, hurla Sarah avant même d’avoir entamé la discussion avec le nouvel arrivant. »

— Vous êtes qui le pou? dit Magellan avec un sourire jovial.

— Excusez-le, il voulait dire : “vous êtes qui vous”? grogna Jim avec sa mauvaise humeur habituelle réapparue, car la jalousie qu’il éprouvait depuis que Magellan avait voulu séduire Sarah l’avait ramené rondement à ses anciens comportements.

— Vous demandez à parler à quelqu’un de courtois, mais vous ne l’êtes pas vous-mêmes! dit calmement le nouvel arrivant, une chopine à la main.

— Désolé capitaine, mes confrères sont très spéciaux dans leur genre. Je vous présente Magellan : l’homme au parler burlesque et Jim : l’homme d’humeur égale, c’est-à-dire qu’il est constamment en colère, blagua Sarah en les désignant de la main, un à un, à tour de rôle.

— Ah! Je comprends mieux cette manière excentrique de m’aborder! Et que me voulez-vous? interrogea-t-il avant de prendre une nouvelle lampée de sa cervoise. »

Sarah expliqua en détail, après s’être assurée que l’homme était bel et bien capitaine de navire, ce qu’ils attendaient de lui et la récompense qu’ils lui offraient. Elle lui proposait le repas, les consommations et un montant en argent. Elle aurait dû taire cet aspect de sa requête, car le capitaine les trouvait si sympathiques dans leur genre qu’il aurait sans doute accompli cette tâche gratuitement, d’autant plus qu’il caressait l’envie de côtoyer Sarah de beaucoup plus près.

Le repas fut succulent, mais les deux jeunes adultes détestèrent le goût de la cervoise. Ils trouvèrent que c’était excessivement amer et n’appréciaient guère l’étourdissement qu’elle provoquait.

Il commençait à se faire tard et le capitaine leur confirma qu’il préférerait prendre la mer de nuit, car, à ce moment, la mer était plus calme, ce à quoi Jim répondit : « Mais on n’y voit rien la nuit! » Le capitaine rassura le groupe, confirmant que la lumière de la lune et des étoiles était suffisante pour la navigation.

Un autre aspect, que Magellan et Jim avaient tu, et qu'ils étaient maintenant en mesure de comprendre, était que les marins commençaient à être affectés par les ravages de l'alcool, ce qui rendrait, inévitablement, la navigation plus difficile. Le capitaine n'avait pas l'air de se soucier de ce léger détail et la taverne se vida d'un seul trait, telle que les chopines de chacun. Tous se dirigeaient dorénavant vers la galère.

\*       \*       \*

Déjà en mer depuis quelques heures, les trois comparses étaient sur le pont à profiter de la nuit et le temps se faisait très clément depuis qu'ils avaient largué les amarres. C'est alors que le vent se leva féroce et les vagues triplèrent d'intensité. L'écho de leur claquement sur la coque donnait la frousse à Magellan et Jim qui se trouvaient à bord d'un navire pour la première fois.

Le capitaine hurlait ses ordres à répétition et les marins s'exécutaient telle une fourmilière devant un feu de camp. Le tonnerre et les éclairs s'ajoutèrent à la partie et la galère tanguait de plus en plus dangereusement. Un énorme tourbillon de vent s'approcha à tribord et se répercuta sur la mer. L'eau se mêla au tourbillon et le mouvement infundibuliforme qu'il créa commença à aspirer le navire. Soudain, une vague scélérate frappa à bâbord et la galère tangua d'un côté à l'autre sans chavirer.

Chaque membre de l'équipage s'agrippait fermement aux cordages, au bastingage ou aux autres parties bien fixées du navire. Seule Sarah ne put maintenir sa saisie par manque de force et fut projetée violemment par-dessus bord, à tribord, dans le tourbillon... au grand dam de Jim qui était impuissant face à la situation.

Il reprit de tout cœur, instantanément et avec ostentation, son humeur massacrant.

Quelques instants plus tard, le vent arrêta de siffler, les vagues ralentirent, le tourbillon se résorba et la galère cessa de remuer. On n'y comprenait rien, mais tout l'équipage s'en réjouit, même si Magellan et Jim étaient cruellement affectés par la chute de Sarah.

Magellan, le visage humidifié par les larmes, se reprit en main. Une simple pensée dirigée vers sa mère et le courage lui revint. La grisaille ne fut pas atténuée, mais il devait poursuivre sa mission.

Jim, qui croyait que la quête n'avait toujours tenu qu'à un fil... Maintenant que Sarah était décédée... Pour quelles raisons continuerait-il? C'était la première fois qu'il rencontrait quelqu'un capable de faire tomber sa mauvaise attitude... Que devait-il faire?

C'était grâce à elle s'ils approchaient de l'objectif de leur quête. Ils n'auraient jamais pu se rendre si loin sans elle.

Sans elle, ils ne seraient même pas en vie!

Magellan et Jim venaient tristement de passer à travers leur cinquième épreuve. Le cœur brisé, peut-être Magellan apprendrait-il à vivre dans l'adversité?

\* \* \*

Zahim était au-dessus de la cité de Fiora quand il aperçut une galère en proie à une tempête de grande envergure. Le mage venait tout juste d'apercevoir Magellan sur le navire lorsqu'il vit une femme passer par-dessus bord. C'était Sarah qui, visiblement, ne savait pas nager et fut engloutie rapidement par le violent tourbillon au cœur de la tempête. Zahim entreprit donc de mettre un terme à cette abomination avant que Magellan subisse le même sort que Sarah. Grâce à son intervention, la galère arriva finalement à bon port, le lendemain matin.

## Chapitre Neuf : Labyrinthe

Magellan et Jim avaient marché toute la journée durant, après l'accostage. Le chagrin les aurait empêchés de se reposer d'une manière ou d'une autre et ils y voyaient là une sorte de défoulement.

Promptement, Zahim apparut devant eux dans un nuage de fumée grise. Avant même que l'un d'entre eux n'ait le temps de prendre la parole, Zahim fit disparaître Jim d'un geste vague de la main. La fumée grise, qui n'avait pas encore eu tout à fait le temps de se dissiper, s'était transférée de Zahim à Jim avant qu'il disparaisse entièrement.



« Qui es cru? Qu'est-ce qui t'as gris? Que fais-pu? »

Zahim qui, toujours et encore, détestait les problèmes de langue de Magellan et n'avait aucune patience à cet effet, jeta rapidement un sort à son interlocuteur pour rectifier ce défaut chez Magellan... temporairement.

« Calme-toi! Je ne te veux aucun mal. Je sais que tu ne me connais pas, mais... reprit-il sans perdre de temps.

— Qu'as-tu fait de Jim? coupa férocement Magellan.

— Ne t'inquiète pas pour ton copain, il est sain et sauf et il ne lui sera fait aucun mal. Comme je le disais avant que tu me coupes la parole, je sais que tu ne me connais pas, mais je suis ton oncle, le frère de ton père.

— Impossible! Mon père n'a pas de frère. Pourquoi Jim a-t-il disparu?

— Lâche-moi avec cet idiot puisque je te répète qu'il ne lui arrivera rien! hurla Zahim, mais il reprit calmement. Nous devons discuter sérieusement de l'épreuve qui t'attend.

— Puisque je vous dis que mon père n'a pas de frère!

— Ce n'est pas parce qu'il ne t'a jamais parlé de moi que nous ne sommes pas des frères. Il est vrai que depuis un certain temps notre relation s'est détériorée, mais je suis ici pour lui rendre service. Et à toi également, par le fait même.

— Dites toujours!

— Comme tu le sais, ton père ne veut absolument pas que tu en apprennes plus sur ta mère. Cependant, comme je suis un homme de bonne foi et que je te respecte un peu plus que ton père, c'est-à-dire mon propre frère, je vais faire en sorte d'accomplir ma mission dans l'objectif de ne favoriser aucun camp. Tu auras autant de chance que ton père dans l'épreuve que j'ai créée pour toi. »

Un coup de tonnerre s'abattit même s'il n'y avait aucun nuage dans le ciel et un énorme mur avec une petite ouverture apparue inopinément derrière Zahim dans un gigantesque nuage de fumée grise. Magellan sursauta, c'était beaucoup trop de magie dans un si court laps de temps pour lui. Cependant, Zahim n'avait pas cillé.

« Un labyrinthe vient d'apparaître derrière moi et tu devras l'affronter seul. Deux solutions sont possibles à travers cette épreuve. Je te préviens, il sera très difficile de parvenir à la sortie. Si tu échoues, peu importe la raison : l'abandon, la peur, les blessures, etc., tu

n'auras qu'à hurler trois fois haut et fort : "j'abandonne"! Et tu réapparaîtras sain et sauf près de ton village natal, en compagnie de ton ami Jim, peu importe ce qui arrivera à l'intérieur du labyrinthe.

— Dans le cas contraire? Si je parviens à déjouer ton plan sordide, qu'arrivera-t-il? demanda Magellan, rouge de colère, sous le coup de la frustration.

— Dans ce cas-ci, si tu y parviens, cela signifie que tu as assez de valeur pour recevoir mon aide et tu obtiendras, par le fait même, gain de cause. Tu apparaîtras près du Prieuré des Soupirs, de l'autre côté de ce labyrinthe, en compagnie de ton camarade Jim et tu auras la satisfaction d'avoir effectué toutes ces épreuves avec succès. Tu pourras ensuite accomplir ta quête en toute sérénité en affrontant une dernière épreuve, termina Zahim, un large sourire au visage. »

En écoutant Zahim évoquer les épreuves des derniers jours, Magellan sourcilla et sentit ses jambes se dérober. Il regarda son oncle avec les yeux ronds, ouverts très grands et emplis de larmes. Il était totalement abasourdi.

La quête touchait bel et bien à sa fin. Qui aurait cru que cet homme en détenait la clef et manipulait les ficelles? Magellan venait d'apprendre qu'il avait un oncle. Un oncle très puissant qui donnait l'air d'avoir tout manigancé depuis le début : les rêves qui avaient poussé Magellan au départ et toutes les épreuves qui suivirent. Il ne comprenait rien à rien! La partie n'était pas encore jouée, mais peu importe l'issue, il devait comprendre tous les détails avant de régler le cas de l'homme qui se tenait devant lui avec un large sourire hypocrite.

« J'accepte, mais je crois que tu es davantage un ennemi qu'un allié.

— Peu importe! Tu dois le faire! Je ne crois pas que nous allons nous revoir.

— Mais tu es de la famille! Nous devons nous revoir! lança Magellan.

— Allez! Tu dois y aller! Cesse de gagner du temps!

— Oui! J'y vais! Et nous allons nous revoir! dit sérieusement Magellan, avant de contourner Zahim et de pénétrer dans le labyrinthe. »

Zahim disparut aussitôt dans un nuage de fumée grise. Dès qu'il eut quitté les lieux, Magellan hurla : « Je te hais espèce de sans peur, je te retournerai! » Il avait retrouvé instantanément son défaut de vocabulaire en pénétrant dans le labyrinthe. Magellan avait très hâte de retrouver Jim, mais le désir de pouvoir croiser le regard de sa mère était beaucoup plus grand.

Dès son entrée, les murs colossaux se refermèrent derrière lui. Sur ses flancs, ils se rapprochèrent d'une petite distance comme pour lui signifier l'urgence de presser le pas. Il y avait déjà plusieurs choix qui s'offraient. Un long couloir avançait devant lui et Magellan avait deux possibilités sur la droite et trois sur la gauche. Il choisit la dernière sur la gauche et se retrouva devant un étang où trois paires d'yeux ondulaient à la surface de l'eau. Magellan comprit aussitôt qu'il s'agissait d'alligators, mais n'avait aucune idée de la manière dont il pourrait franchir cette difficulté. Il avait pensé retourner sur ses pas, mais le couloir s'était refermé brusquement derrière lui. Il aurait éventuellement eu à faire face à cet obstacle, peu importe l'issue choisie.

Magellan jeta un coup d'œil à sa ceinture et y retrouva, à sa grande surprise, le cimeterre ainsi que la djambia que le père de Jim, le forgeron, leur avait fournis. Retrouver le poignard en sa possession devait être l'œuvre de son oncle... Cette intervention lui fit prendre conscience qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver Jim à cet instant. Il savait qu'il allait le retrouver à sa sortie, mais se demandait dans quelles conditions il était retenu captif. D'autant plus qu'il ne pouvait prévoir la période de temps qu'il passerait à l'intérieur de cet enfer.

Magellan était perdu dans ses pensées depuis un bon moment déjà quand l'un des alligators émit un vagissement très sonore. Au son de ce grognement, Magellan sortit subitement de ses rêveries, s'activa au pas de course et sauta le plus loin qu'il le pouvait, malgré son embonpoint, à l'oblique en direction du mur du labyrinthe où son pied trouva un bon appui et lui permit le deuxième bond nécessaire pour franchir la distance restante afin de se retrouver sur la terre ferme, de l'autre côté de l'étang. Les alligators avaient essayé de le croquer au vol, sans succès.

Quelques gouttes de sueur froides coulaient le long des tempes de Magellan et son cœur battait à tout rompre. Il avait maintenant le courage et la force nécessaire de poursuivre son cheminement. La réussite de cet obstacle lui fit constater l'ampleur de ses capacités. Il poursuivit donc sa course avec ferveur et enchaîna précipitamment sur la droite sans réfléchir au préalable.

Tout à coup, il tomba face à face avec ce qui avait tout l'air d'un homme en armure. Les deux hommes dégainèrent au même moment, mais l'homme en armure fut plus rapide et abattit son courroux au-dessus du crâne de Magellan. Il réussit à l'esquiver sur la droite dans un réflexe nerveux et se rendit soudainement compte qu'il avait dégainé le poignard au lieu de l'épée. Sans avoir le temps de réfléchir, il l'enfonça dans l'aisselle de son ennemi, un des seuls endroits qui n'était pas couvert par l'armure. Aucun cri de douleur ne

sortit des entrailles de l'armure et cette dernière disparut aussitôt dans un nuage de fumée grise comme si elle était entièrement vide. Magellan réinséra la djambia à sa ceinture.

L'assurance grandissait à chaque instant dans le cœur de Magellan. Il remarqua qu'il performait davantage lorsqu'il agissait sans réfléchir. Il continua donc sa route au pas de course, prit une fois de plus sur la droite et s'arrêta subitement. Il n'y avait rien devant lui. Cette situation le forçait donc à prendre son temps et raisonner chaque avancée. Ses pas se firent donc très lents jusqu'à ce que le sol commence à se dérober sous ses pieds. Il eut peine à sauter vers l'avant et s'agrippa aux tuiles qui demeuraient encore en place, du bout de ses doigts, en hurlant à la mort.

\* \* \*

Zahim survolait le comté à proximité du labyrinthe. Il avait remarqué, sur ce chemin, que Samm s'approchait dangereusement du Prieuré des Soupirs. Zahim était convaincu, lorsqu'il l'avait jeté hors de sa résidence, que Samm se dirigerait vers son village sans faire de vagues. Il était donc très surpris de constater que son propre frère n'avait pas foi en lui. Insulté par la confirmation de cette trahison, Zahim changea ses plans.

Avant ce constat, il avait pris la décision de ne plus intervenir : ses actions n'avaient plus leurs raisons d'être étant donné que Magellan était à l'intérieur du labyrinthe et qu'il ne devrait pas tarder à abandonner. Tout devait se régler dans l'ordre et la paix, mais ce n'était dorénavant plus son souhait. Le manque de confiance de Samm venait d'irriter au plus haut point Zahim, qui désirait plus que tout se venger à partir de maintenant.

*« Quelle fourberie! Quelle erreur!*

*Pourquoi lui ai-je rendu ce service? Je savais que j'aurais dû me fier à mon instinct! Je ne peux pas croire qu'il m'ait trahi! Pourquoi tous ces efforts pour ensuite me faire faux bond? Pourtant... avec toute la crainte que je lui inspirais... Je ne comprends rien à son attitude traîtresse! Il va voir l'étendue de mes pouvoirs. On ne se moque pas du Grand Zahim!*

*Mais... à quoi bon l'affronter en duel? Avec les facultés que je possède, je le vaincrais d'une telle facilité que cela m'apporterait peu de divertissement...*

*Tandis que s'il affrontait son propre fils... Oui! En voilà une bonne idée! Un duel entre Magellan et Samm... J'en obtiendrai beaucoup plus de... satisfaction.*

*Samm ne tuera jamais son enfant et... quand Magellan prendra connaissance de tout ce que Samm a fait subir à Lionna, il explosera de fureur et lui rendra cette colère accumulée depuis la tendre enfance... C'est là... Oui, c'est là que ma vengeance prendra tout son sens. Je vais bien rigoler de voir Magellan écraser mon frère, chose que j'aurais dû faire il y a bien longtemps.*

*Ha! Ha!*

*Ce garçon mérite dorénavant sa chance... Il doit connaître la vérité. Magellan a atteint cette grandeur d'âme et le destin de ses parents doit reposer entre ses mains... Après toutes les épreuves qu'il a surmontées... Il serait juste qu'il puisse se venger, vengeant sa mère du même coup...*

*Voilà l'occasion d'assister à un surprenant combat d'égal à égal entre mon frère et son fils. »*

Enfin convaincu de la justesse de sa décision, Zahim revint sur ses pas et survola une fois de plus le labyrinthe. Il y vit Magellan en mauvaise posture comme il se devait, car Zahim avait fait en sorte qu'il ne parvienne jamais à la sortie sans abandonner. Toutefois, les choses avaient bien changé. Maintenant qu'il avait choisi le camp de Magellan, il mit fin, d'une seule pensée magique, à l'état catastrophique dans lequel se trouvait son neveu.

\* \* \*

Les tuiles reprirent place sous les pieds de Magellan, les murs tombèrent et se reconstruisirent aussitôt autour de lui. Il venait de vivre une avancée ahurissante qui l'avait transporté très près de la sortie.

\* \* \*

Zahim était d'ores et déjà sur le chemin du retour. Il était impatient de retrouver le calme paisible de son manoir, car il avait de nouveaux projets machiavéliques à manigancer.

La sixième épreuve s'était terminée sans que Magellan, ébahi devant ses capacités, n'y comprenne quoi que ce soit. Son agilité physique s'ajoutait maintenant à son instinct naturel.

## Chapitre Dix : Prieuré des Soupairs

Le soleil éclairait les derniers pas de Magellan à l'intérieur du labyrinthe et pour la première fois depuis de nombreuses années, il aperçut un réel sourire au bas du visage de Jim qui l'attendait. Derrière lui se dressait une colline et derrière elle se dessinait une très haute tour d'une magnificence incomparable à tout ce qu'ils avaient déjà vu.

Magellan s'esclaffa, accéléra le pas et bondit dans les bras de son meilleur ami. Les rires se mêlèrent à des larmes de joie et les deux jeunes hommes s'effondrèrent sur les dalles de pierre de la route pour se rouler au sol de bonheur.

\* \* \*

Cela faisait plus d'une demi-journée qu'ils avaient repris la route quand ils aperçurent une ville aux pieds de la montagne qu'ils venaient de franchir. Ils comprirent que le village de Sarah n'était plus très loin, mais ne savaient pas vraiment dans quelle direction. Cela n'avait plus vraiment d'importance pour eux, elle était décédée et ses parents également, mais leur remémora tout de même un épisode tragique de leur quête.

La ville qu'ils apercevaient était plus petite qu'ils l'avaient imaginée et derrière elle se dressait un amalgame de bâtiments colossaux. C'était la construction la plus démesurée et la plus extraordinaire qu'ils avaient jamais vue. Le soleil reflétait ses nombreux rayons sur elle et lui donnait un aspect céleste, représentant bien le siège d'une religion. Cela n'avait rien à voir avec le Prieuré du Désert qu'ils avaient visité dernièrement.

Les deux hommes, car ils se sentaient maintenant devenus des hommes après les multiples épreuves qu'ils avaient affrontées, étaient figés sur place et admiraient avec frénésie le Prieuré des Soupairs. Sur la gauche se tenait un majestueux palais d'une blancheur inouïe, muni de nombreuses tourelles et d'un immense dôme en son centre. Sur la droite, une tour robuste montait jusqu'aux nuages, bâtie sur une circonférence exagérée et jointe à une magnifique cathédrale par un pont très élevé en hauteur. Ce dernier survolait une rivière et

rejoignait l'un des clochers de la cathédrale. Le pont était soutenu par deux arches semi-circulaires et la cathédrale était au cœur de l'amalgame, reliée également au palais par une passerelle menue, à peine surélevée du sol.

Magellan et Jim étaient bouche bée. C'était à cet emplacement qu'ils allaient mettre un terme à leur périple et pour cela, ils avaient besoin de toutes les forces qu'ils pourraient trouver. Ils devaient se reposer convenablement, avaler un bon repas, se procurer un déguisement crédible et affronter la plus grande puissance religieuse que ce monde n'avait jamais connue. Ils établirent donc un camp sur le dessus de la montagne, puisqu'il n'y avait de meilleur endroit pour profiter de la vue.

\* \* \*

Dès l'aube, Magellan et Jim empoignèrent leur baluchon respectif et dévalèrent la colline avec assurance. Certains doutes forgeaient leur esprit, mais ce n'était pas cela qui allait les arrêter, surtout pas Magellan qui était si près du but. Leur objectif dans la ligne de mire, ils devaient avant tout se nourrir convenablement pour amasser les forces nécessaires à leur mission de sauvetage.

Ils traversèrent le village avec confiance et pénétrèrent dans une taverne pas très éloignée du Prieuré des Soupirs, qui paraissait si imposant vu de cet endroit. Dès leur entrée, ils aperçurent près des latrines deux moines attablés, discutant très sérieusement malgré leur emplacement, chacun une chopine à moitié pleine à la main.

Magellan et Jim, dans un regard complice, s'installèrent immédiatement à une table libre près d'eux, sans se soucier de l'odeur nauséabonde qui régnait dans ce coin discret de la taverne. L'oreille attentive, dans la discrétion la plus complète, ils décryptèrent du mieux qu'ils le pouvaient la discussion des moines vêtus de leurs toges marron une-pièce.

« Je sais que c'est ton premier jour au Prieuré, Adolf, c'est pour cela que je te donne tous ces détails! Ce matin, j'ai averti le Souverain Dictatorial que je te ferais visiter la Tour des Soupirs! Donc cet après-midi, lors de notre retour, nous y pénétrerons avec son consentement et tu comprendras, dit le plus âgé des deux moines.

— Enfin! Mon rêve se réalise, répondit Adolf avec sa voix suraiguë, avant de prendre une lampée de sa cervoise.

— Que puis-je vous servir? fit la voix grave d'un nain très dodu dégageant une forte odeur de sueur qui dérangerait l'activité sournoise des deux jeunes adultes.

— Poumon?

— Pardon? reprit le nain dodu.

— Oui "pardon", il voulait dire pardon.

— Pardon, fit, une fois de plus, le nain

— Exactement poison! grogna Magellan perdant patience, car il ne pouvait plus suivre adéquatement la discussion des deux moines qui achevaient leur cervesaie.

— Exactement "pardon"! corrigea encore Jim, toujours en colère.

— Pardon? dit le nain.

— Poinçon!

— Pardon?

— Poisson!

— Pardon? Comment? Je ne comprends pas?

— Apporte-nous deux cervesaies et débarrasse! hurla Jim, le visage rougi par la colère. »

Le nain, dans un soupir déçu et voulant rendre service à ses clients, retourna au comptoir tel un chasseur revenu bredouille. Soudain, les deux moines déposèrent leur chopine désormais vide sur la table et quittèrent l'établissement, gênés par l'empoignade qui venait d'avoir lieu près d'eux.

« Nous terminerons notre discussion en route vers le Prieuré! dit le plus âgé des deux en dévisageant Magellan et Jim dans un froncement de sourcils

— Pardonnez-nous! s'excusa Jim, Magellan était bouche bée par la situation, car il désirait plus que tout au monde en entendre plus sur le Prieuré et la Tour des Soupirs. C'est un malentendu! Vous pouvez reprendre place, nous ne vous dérangerons plus!

— Nos cervesaies sont terminées de toute manière, grimaça Adolf de sa voix stridente, lui aussi, caressant l'envie d'en entendre plus, mais toutefois impatient de pénétrer à l'intérieur de la Tour. »



Les moines sortirent et les deux jeunes hommes se levèrent instantanément pour se diriger vers la sortie sans se soucier de ce qu'ils avaient commandé. De cette manière, ils mirent fin à l'espoir de se nourrir convenablement et d'absorber les forces nécessaires à la dernière épreuve de leur mission.

« Attendez! hurla le nain dodu, mais il était trop tard... il soupira une fois de plus et reprit ses activités. Quels jeunes goujats! »

Dans la ruelle peu achalandée, Magellan et Jim assommèrent discrètement les deux moines, de manière couarde, les attaquant par-derrière. Ils se vêtirent de leur soutane en guise de déguisement pour ensuite aller affronter la Tour, d'un pas plutôt incertain.

Devant la rivière qui circulait en contrebas sous le pont et sinuait ensuite devant l'immense double porte faisant figure de pont-levis se trouvaient deux moines en armure équipés de lances telles les gardes d'un château fort. L'un d'eux s'approcha des deux hommes camouflés par les vestes brunes et clama :

« Qui va là?

— Le stagiaire Adolf pour sa première visite à la Tour! J'ai obtenu la permission du Souverain Dictatorial, ce matin! Vous devez avoir reçu la dépêche! dit de manière très autoritaire Jim, car il s'était entendu avec Magellan pour prendre la parole et ne pas gâcher leur couverture en raison d'un stupide défaut de langage.

— Abaissez le pont-levis! hurla une fois de plus le garde-moine. »

Magellan retint son sourire de bonheur, alors que Jim n'eut pas besoin de jouer la comédie pour camoufler son contentement. Ils infiltrèrent enfin l'intérieur de la Tour des Soupirs. Un long couloir menait au centre de la Tour où se trouvait un gigantesque escalier en colimaçon qui montait jusqu'au sommet, à une hauteur incroyable. À chaque étage, des geôles étaient situées en bordure. C'était de petits cachots munis de grillages donnant sur l'extérieur. Rien d'autre ne se trouvait entre l'immense porte en bois massif et le grillage extérieur, hormis un prisonnier de sexe féminin.

Comment devaient-ils procéder pour retrouver Lionna? À chaque étage se trouvait une affiche désignant quel type de détenu s'y trouvait. Magellan et Jim montaient les marches sans relâche dans l'objectif d'atteindre le sommet avant la fin des temps. Ils lisaient avec étonnement et à plusieurs reprises chaque affiche ornant les étages :

« Premier étage : celles qui ne veulent pas prendre mari.

Deuxième étage : celles qui ne désirent pas avoir d'enfant.

Troisième étage : celles qui ne s'occupent pas convenablement de leur époux.

Quatrième étage : celles qui frappent leur époux.

Cinquième étage : celles qui ont appris des secrets ecclésiastiques.

Sixième étage : celles qui ont dévoilé des secrets ecclésiastiques.

Septième étage : celles qui battent leurs enfants.

Huitième étage : celles qui ont commis des vols.

Neuvième étage : celles qui ont commis l'adultère.

Dixième étage : celles qui ont commis des meurtres.

Et ainsi de suite, jusqu'à l'avant-dernier étage : sorcières et leurs acolytes. »

Magellan et Jim étaient terriblement essoufflés même s'ils se reposaient à chacun des étages pour lire les affiches et regarder à l'intérieur des geôles par le minuscule grillage.

Arrivés au dernier étage, plusieurs heures plus tard, ils constatèrent qu'il n'y avait pas d'affiche, seulement Euclide qui les attendait devant la cellule de Lionna. Il était sur leurs traces depuis un bon moment déjà... Comment avait-il pu se libérer?

C'est à ce moment qu'ils regrettèrent amèrement de ne pas l'avoir assassiné quand ils en avaient eu l'occasion.

« Je savais que c'était vous quand je me suis éveillé consciemment dans le désert inhabité. Elle avait prédit que vous viendriez la délivrer, dit l'assassin clérical.

— Magellan! hurla Lionna à travers le petit grillage de la massive porte. »

Magellan eut la confirmation que sa mère était bel et bien vivante et comprit enfin qu'elle se trouvait derrière cette porte. Il était complètement figé sur place et au son de la voix de sa mère, il retrouva les images perdues de son visage. Il vit son enfance se dérouler devant ses yeux, mais cette fois, sa mère y était présente.

« Maman! »

Soudain, Euclide s'élança et poignarda sauvagement l'interlocuteur de Lionna avec sa longue épée bénie, sans aucune retenue, en ricanant.

« Magellan! Non! hurla une fois de plus Lionna qui observait la scène à travers le grillage.

— Enfin, j'ai obtenu ma vengeance jubilatoire! Alors, que feras-tu maintenant petit importun mal venu? rigola-t-il. »

Le jeune adulte sortit une petite arbalète déjà armée, cachée sous sa soutane marron. Ironiquement, elle avait été armée par celui qu'elle allait attaquer. Il n'hésita pas une seconde et appuya sur la détente. Cependant, comme c'était la première fois qu'il utilisait une arme mortelle sur une vraie personne, il ne mira pas et ferma ses yeux envahis par la crainte de mettre un terme à la vie d'un être humain. La flèche fut décochée et atteignit Euclide entre l'épaule gauche et le cœur. Il s'effondra subitement, sans connaissance... sans trépasser. Son sang giclaît autour de la pointe de la flèche qui dépassait dans son dos. Le jeune homme ouvrit les yeux, saisit hâtivement le trousseau de clefs à la ceinture d'Euclide, si confiant quelques instants auparavant.

La serrure s'emplit d'un métal qu'elle n'avait pas côtoyé depuis treize ans.

La prisonnière et le jeune homme parcoururent les multiples marches après que Lionna eut enfilé la soutane d'Euclide, la veste brune et la capuche pour dissimuler son aspect féminin. Ils sortirent de la Tour, traversèrent le village et montèrent la colline où Magellan et Jim avaient sommeillé la nuit dernière, sans mots dire. Arrivée au sommet, Lionna prit la parole :

« Je ne peux pas croire que mon fils est décédé, si près du but! Après tous ses efforts! Après tout ce temps! »

Les yeux emplis de larmes, le jeune adulte prit la dame entre ses bras et s'agenouilla en gémissant. Lionna demeurait debout et ne comprenait rien à cette scène.

« Je suis Miroitant! Ton silice!

— Quoi?

— Jim s'est sacrifié, pour moi! Pour nous! gémit Magellan, utilisant toutes les forces qui lui restait pour ne pas bafouiller, le visage noyé par les larmes. »

\* \* \*

Le destin avait fait en sorte que Jim ne puisse pas assister à cette scène si émouvante : Magellan quittant le Prieuré des Soupirs aux mains de sa mère qu'il n'avait pas vue depuis

treize ans. Il n'avait aucun souvenir la concernant avant de la voir, mais à ce moment, de nouvelles bribes lui revenaient tranquillement à l'esprit. Le bonheur émanait de son visage, quelle satisfaction!

L'espoir, le courage et la persévérance avaient permis de faire renaître l'amour maternel. Lionna était aux anges. Elle sortait la tête haute grâce à sa progéniture, après treize ans d'incarcération et de claustrophobie malade dans des conditions exécrables, car, malgré le prestige et le luxe incroyable que la tour dégageait de l'extérieur, tout était complètement pourri de l'intérieur.

Au loin, au grand dam de Magellan, apparut le corps dodu de son père. Samm arrivait trop tard. Malgré tous les efforts qu'il avait fournis, Magellan avait réussi. Samm voyait avancer vers lui son épouse en compagnie de son garçon et son pire cauchemar se réalisait.

Sans réfléchir, Magellan fonça sur son père dans une haine démesurée qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Cet homme l'avait privé de l'amour de sa mère pendant si longtemps. La cruauté dont Samm avait fait preuve à l'égard de sa mère et de lui-même faisait naître une rage énorme dans le cœur de Magellan. Il désirait plus que tout obtenir vengeance, de même qu'il devait venger sa mère et Jim et pourquoi pas... Sarah...

Samm courait également dans la direction de Magellan, mais ce n'était absolument pas pour les mêmes raisons. Il devait parler hâtivement à son fils, lui faire comprendre une dernière chose avant qu'il commette l'irréparable. Il y avait un détail qui avait échappé à Magellan. Peu de gens connaissaient l'ampleur catastrophique que la tournure des événements devait prendre.

Magellan, encore à une bonne distance de son père, dégaina le cimeterre avec ferveur, le dirigea de tous ses bras étendus vers l'avant et plongeait, le visage relevé, son épée pointée vers la poitrine de Samm. Ce dernier n'eut aucune chance de réagir. En raison de la distance qui les séparait, jamais il n'aurait cru que le cimeterre put l'atteindre si précipitamment. La lame traversa son corps de part en part et Samm bascula sur le dos, son fils étendu sur lui.

Lionna affichait maintenant un sourire comblé. Ses représailles venaient de commencer. Elle était toutefois très loin de la scène qui suivit. Trop éloignée pour en comprendre la teneur, elle s'avança sournoisement.

« Mon fils adoré, je comprends ton geste, car tu n'as pas toutes les informations en mains, chuchota Samm à l'oreille de Magellan, dans d'atroces souffrances.

— Tais-toi, père insigne! Tu dois maintenant quitter ce monde et subir les consonances de tes actes dans la souffrance.

— Tu dois savoir une chose... Ta mère est une sor... sorcière maléfique tu... tueuse d'enfants.

— C'est irrépressible...

— Laisse-moi terminer... Elle t'aurait assassiné avant même que tu aies atteint tes neuf ans, gémit Samm en poussant son dernier souffle, du sang frayant désormais à la commissure de ses lèvres. »

Lionna pouvait tout entendre maintenant et regardait la scène d'un œil mystérieux. Son fils, affalé sur son époux, dans une ultime conversation qui l'incriminait... Ses nombreuses années d'incarcération l'avaient changée et elle ne savait absolument pas comment réagir.

« Ne dis pas de cerises... reprit Magellan en soulevant son torse au-dessus de Samm pour l'aider à respirer, ils étaient tous les deux couverts de sang.

— Fils, pourquoi te mentrais-je si près de la mort? Elle n'aura peut-être plus le désir de te tuer aujourd'hui puisque tu es devenu un homme... mais méfie-toi d'elle... Prends garde... Je t'aim... »

Ainsi se terminait la Septième et dernière épreuve. Était-il devenu un homme?

Samm venait de rendre ses dernières paroles et Magellan baissa la tête en signe de compassion. Il venait de tuer pour la première fois et l'homme qu'il avait assassiné était son propre père. Des larmes apparurent à ses yeux et il ne savait plus du tout quoi croire. La situation, ajoutée à l'émotion, le rendait entièrement confus. Il se releva de force et pivota son regard en direction de sa mère qu'il venait de retrouver au péril de sa vie. Ses yeux s'arrondirent. Il s'attendait à recevoir le réconfort maternel nécessaire à la situation, mais...

Magellan retomba aussitôt à genoux, un flot de larmes s'échappa de ses paupières et sa tête chuta entre ses mains pour ensuite s'affaler sur le corps maintenant inerte de son père. Il avait sacrifié Sarah et son meilleur ami Jim, passé à travers maintes épreuves, assassiné son père, perdu les deux hommes en qui il avait confiance, délivré Lionna... pour finalement assister à la pire scène qu'il n'ait jamais vue de ses yeux : sa mère, recouverte depuis peu, après tant d'efforts et de sacrifices, s'élever doucement du sol dans un nuage de poussière,

fixant Magellan droit dans les yeux, s'esclaffant haut et fort dans un rire tordu qui lui déformait complètement le visage. Elle était si jolie quelques instants auparavant. Devenue si affreuse tout d'un coup, elle allait finalement l'abandonner... une seconde fois dans sa courte existence.

Magellan ne s'en apercevrait que plus tard, mais son défaut de langage s'était évaporé. Le sort était finalement conjuré.

Lionna, la sorcière maléfique, franchissait désormais les nuages à une vitesse effarante pendant que son rire machiavélique résonnait d'une force inouïe avec écho dans l'atmosphère. Magellan pleurait à chaudes larmes. Il se retrouvait seul au monde, vêtu de la tunique souillée du sang de son père. Plus de camarades, plus de parents, plus d'espoir, plus d'énergie, plus de soutien, plus de...

Ne demeurait que Magellan... seul...

Mais peut-être que...

Zahim...

## Épilogue

Treize ans auparavant...

Lionna se trouvait au centre de l'énorme dôme en verre du Palais des Soupirs. Tout était en bois sauf la voûte : les murs, le parquet, l'énorme table ronde qui prenait place tout autour d'elle, les nombreuses chaises sur lesquelles étaient assis tous les hommes d'Église qui la fixaient dangereusement des yeux.

Alentour de la gigantesque pièce ronde, sur le seul mur en continu fabriqué de bois, étaient affichées d'innombrables peintures qui faisaient le tour de la pièce et qui représentaient tous les Souverains Dictatoriaux ayant traversé l'histoire du Prieuré des Soupirs.

Lionna avait les jambes et les mains liées ensemble. Elle était prisonnière d'un cubicule de bois hermétique infesté de serpents, d'araignées et de scorpions, mais elle ne s'en souciait guère. Sa plus grande peur était d'être enfermée sans contact avec le monde extérieur. Sa claustrophobie aurait raison d'elle, sachant qu'il n'existait aucun sort magique comme

remède à cette fameuse phobie. Le cubicule était fixé à de grosses roues en bois et muni de poignées en bronze à l'avant et à l'arrière pour permettre un déplacement aisé.

Lionna était une très jolie jeune femme rousse aux yeux verts d'une grandeur moyenne. Ses cheveux lui balayaient les épaules et son regard perçait aisément l'obscurité quand la situation l'exigeait, mais ce n'était pas le cas aujourd'hui. Ironiquement, elle affichait un large sourire.

« Lionna Rustime! fit, sans aucun sentiment, un homme à l'énorme voix grasse obstruée par de nombreux poils de barbe sur ses lèvres inférieures et supérieures. Vous avez été dénoncée par votre époux Samm Rustime pour sorcellerie.

— Il se peut...

— Vous n'avez pas encore obtenu le droit de parole, coupa brièvement le Souverain Dictatorial. Vous êtes coupable des assassinats de trente-deux enfants connus à ce jour. Qu'avez-vous à dire pour votre défense? reprit-il de manière très autoritaire.

— Ces affreux mômes ne comptent pas vraiment! ricana la rouquine.

— Avez-vous, oui ou non, assassiné ces trente-deux enfants?

— À vous de trouver réponse à cette question... Vous savez... Ma mère me répétait constamment que la seule manière d'atteindre l'immortalité était de se nourrir de cent enfants en bas de dix ans, nargua Lionna. »

Un soupir provocateur résonna sous le dôme et tous les membres du conseil furent estomaqués. Ils n'avaient jamais entendu de telles atrocités au cours de leur longue carrière. La sorcière riait haut et fort lorsque son visage se changea tout à coup en une hideuse monstruosité ahurissante.

« Vous êtes un démon! hurla un des membres du Conseil.

— Malarius! Vous n'avez pas le droit de parole, enchaîna aussitôt le Souverain dictatorial.

— Mais Grand Maître, il s'agit d'une situation particulière!

— Cela ne fait rien, c'est moi qui mène l'interrogatoire. Vous me manquez de respect devant le Conseil!

— Pardonnez-moi, Ô Grand Maître!

— Quel était le nom de votre mère, sorcière satanique? interrogea le Souverain Dictatorial en pivotant son regard vers Lionna.

— Elle est morte! Cela n'a plus d'importance aujourd'hui!

— Elle n'a donc jamais réussi son plan diabolique!

— Peu importe, rigola-t-elle une fois de plus. Moi oui! son rire se fit de plus en plus sonore, jusqu'à ce qu'elle s'élève doucement du sol dans un nuage de poussière. »

Soudain, un vilain craquement retentit avec écho sous la voûte et la sorcière reprit contact avec le sol de bois massif. Heureusement, le cubicule dans lequel elle était enfermée ainsi que les liens qui retenaient ses membres étaient ensorcelés. D'aucune manière elle ne pouvait s'évader.

« Comment votre mère est-elle morte?

— Cela ne vous regarde pas, vieille baudruche! grogna Lionna en fixant ses liens avec étonnement : elle ne s'attendait pas à être retenue par la magie, son point fort devenait ironiquement son point faible.

— Jamais votre mère ne fut arrêtée par le Prieuré?

— Comme toutes mes ancêtres, hurla-t-elle, de l'écume ruisselant à la commissure de ses lèvres.

— Avez-vous déjà tué des gens ayant passé la dizaine?

— Jamais!

— Auriez-vous assassiné votre propre fils?

— Et bien... Considérant qu... qu'il n'est pas une fille... rigola-t-elle lorsqu'un nouveau soupir, aussi puissant que le premier, retentit dans la salle.

— C'en est assez! J'en ai assez entendu! Qu'on enferme ce démon au dernier étage de la Tour des Soupirs pour l'éternité! clôt le Souverain Dictatorial dans une colère effroyable pendant que la sorcière maléfique hurlait à la mort.

L'oraison et la cérémonie d'incarcération consistaient à transporter la prisonnière sur le cubicule roulant vers la passerelle jusqu'à la Cathédrale où elle subirait un exorcisme puissant mené par les membres du Conseil des Soupirs. Ensuite, elle serait montée au clocher dans son cubicule par un système de cordes et de poulies pour finalement passer par



la dernière étape de son procédé de purification. La traversée du Pont des Soupirs pour l'emprisonnement à vie, d'où prenait tout le sens du nom du Prieuré et de ses bâtiments connexes... Derniers « Soupirs »...

Le Pont des Soupirs ne possédait pas de toiture. Lors de la cérémonie à l'intérieur de la Cathédrale, un envoûtement fut proféré et la pluie se mit à tomber. De cette manière, la pluie divine devait débarrasser, une fois de plus, la sorcière de ses impuretés diaboliques avant son incarcération.

En plein centre du Pont des Soupirs, très haut au-dessus du sol, dans l'immensité du Pays d'Éole, sous la pluie et les vents violents, les yeux de la sorcière devinrent rouges de fureur, rouges de sang, rouges de vengeance et elle leva féroce la tête aux cieux.

« Un jour quelqu'un viendra me délivrer et je me vengerai, hurla de tous ses poumons la sorcière maléfique. Je me vengerai de vous tous! »

FIN

...

Peut-être...